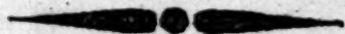


Gal 9 L 6.

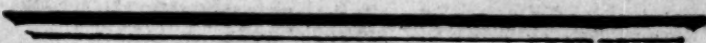
LETTRES
HISTORIQUES,
POLITIQUES
ET .
CRITIQUES,
SUR LES EVENEMENTS,
QUI SE SONT PASSES DEPUIS 1778
JUSQU'A PRESENT.



RECUEILLIES ET PUBLIEES.
PAR UN HOMME DE LETTRES QUI N'EST
D'AUCUNE ACADEMIE, NI PENSIONNE
PAR AUCUN ROI, REPUBLIQUE, VISIR
OU MINISTRE QUELCONQUES.

*Veritas amicos, potius qudm odium
parere deberet.*

TOM. VI.



A LONDRES
DE L'IMPRIMERIE D'UN MINISTRE DISGRACIE.
1789.



TOM. VI.

A. BODLEY

THE BRITISH MUSEUM, LONDON.

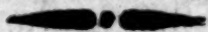
1789



AVANT-PROPOS

DE

L'ÉDITEUR.



Comme le plan que nous avons
adopté ne nous permet pas
d'anticiper sur les faits, nous
ne pouvons encore parler, dans nos lettres,
des grands événemens qui se passent dans
ce moment sur un des principaux théâtres
de

de l'europe. Nous les avons annoncés, ces événemens. Pour s'en convaincre, nos lecteurs n'ont qu'à jeter les yeux sur la lettre XXIII, page 357 & 358, du quatrième volume. Rarement les souverains ou leurs ministres font attention aux avis qu'on leur donne; ils méprisent ou dédaignent ceux de l'homme de cabinet, qui voit les choses avec le sang-froid de la réflexion, & qui calcule les suites que tel & tel changemens dans l'administration doivent avoir. Dans le volume suivant, nous donnerons en entier le mémoire présenté au Roi par M. Necker sur les assemblées provinciales; nous y joindrons un extrait du fameux COMPTE RENDU. Ce sont ces deux pièces qui ont occasionné la grande révolution qui vient d'avoir lieu; elles devoient nécessairement produire cet effet....

Tant que des particuliers sans vocation

ont écrit sur le despotisme que les intendants exerçoient envers les sujets du Roi, ces productions n'ont fait qu'une légère sensation; on les a même souvent traitées de calomnies. Mais lorsqu'un ministre des finances en est venu à accuser lui-même ceux qui étoient chargés conjointement avec lui de l'administration, l'attention de toute la nation s'est réveillée; & en acquérant la conviction des abus & des vexations de toutes espèces qui se commettoient, elle ne pouvoit ni ne devoit plus les tolérer. Ce mémoire sur les administrations provinciales, il faut être juste, est le meilleur ouvrage qui soit sorti de la plume de M. Necker ou de celle de ses coopérateurs; il étoit fait pour lui mériter la confiance du peuple. Mais comment le Roi & ses ministres ont-ils pu en permettre la publication? et comment, en la permettant,

ne s'est-on pas occupé des moyens de redresser les griefs dont on accusoit les intendants?

*M. Necker fut renvoyé, mais l'effet des lumières qu'il avoit répandues subsista. L'établissement de quelques administrations provinciales en fit sentir tous les avantages; on commença à s'instruire, à raisonner constitution, à discuter les droits du Roi & ceux de la nation; on prétendit que le premier s'étoit arrogé une autorité qu'il ne devoit point avoir. Le Compte rendu donna des éclaircissemens sur l'administration des finances; les assemblées provinciales donnèrent l'idée des états-généraux. Les successeurs de *M. Necker*, moins adroits que lui, firent des sottises qu'ils ne surent pas cacher. *M. de Calonne* entreprit la critique du Compte rendu. Deux partis se formè-*

rent : celui des Neckeristes & celui des Calonistes. Le premier étoit pour la démocratie , le second pour l'aristocratie. On convoqua une assemblée de Notables, pour lui annoncer un déficit énorme. M. Necker fut accusé d'en avoir imposé sur la dette de l'état : ses partisans prennent sa défense, les esprits s'échaufent de part & d'autre; il paroît une foule d'écrits pour ou contre. Le public les lit sans être plus instruit. Au milieu de ce conflit, le Roi, qui veut le bien, promet de convoquer les Etats-généraux. M. de Calonne est renvoyé; son successeur veut opérer une révolution semblable à celle de 1771. Plus de parlement, une cour plénière doit le remplacer. Cette cour plénière meurt en naissant; un prince du sang, des ducs & pairs & le parlement sont exilés; on est obligé de les rappeler,

ainsi que M. Necker. La nation fatiguée de toutes ces variations, exige la tenue des états-généraux : on les convoque enfin. Cette assemblée nationale déploie une énergie à laquelle on ne s'attendoit pas. On veut lui en imposer par des forces militaires ; elle les brave. L'autorité veut agir : en moins de quarante-huit heures, on voit s'opérer la révolution la plus étonnante, & dont on ne trouve point d'exemple dans l'histoire. Les troupes refusent d'obéir à leurs chefs ; elles se déclarent pour la cause du peuple. Ce dernier triomphe & se rend libre, sans qu'il y ait presque de sang répandu. Trois victimes sont immolées à sa fureur, des têtes illustres sont prosrites. La nation dicte des loix à son Roi, & le cri de ralliement, c'est Vive la liberté..... Dans une ville peuplée d'un

million d'ames , il ne se commet aucun désordre ; l'honneur anime tous les citoyens. La capitale demande à voir son Roi dans ses murs. Il vient, approuve tout ce qui s'est fait , arbore sur son chapeau la cocarde de la liberté & retourne à sa résidence au milieu des acclamations d'un peuple immense.

Telle est l'instabilité des choses humaines : Un garçon imprimeur fut l'auteur de la révolution d'Amérique ; un citoyen de Geneve , banquier à Paris , a operé celle qui vient d'avoir lieu en France. Nous ne pouvons nous permettre , dans ce moment , aucune réflexion sur ce grand événement ; nous nous reservons de le rapporter dans son tems avec tous ses détails & ses différentes causes. Nous assurons , au reste , nos Lecteurs que nous continuerons dans la suite de nos lettres

à parler avec cette franchise & cette impartialité dont nous nous sommes fait un devoir. La faveur dont jouit M. Necker ne nous empêchera pas de dire la vérité sur ce qui le regarde. Nous lui donnerons des éloges toutes les fois qu'il le méritera, & nous critiquerons sa conduite lorsque nous la trouverons repréhensible. Notre plume, comme nous l'avons dit, n'est vendue à aucun souverains ou ministre quelconques. Enfin, ceux qui se trouveront offensés de nos réflexions, ne pourront jamais s'en prendre qu'à eux-mêmes.





LETTRE I.

De BERLIN, le 10 Août 1780.

Du Comte de.... à M. de....

O n avoit imaginé que S. M. ne feroit point de réponse à la lettre que lui écrivit S. A. E. de Cologne, le 9 Juillet dernier; mais on s'est trompé. Le Roi a été piqué du ton qui régnoit dans cette dépêche & des exemples qu'on s'est plu à lui citer, au sujet de quelques princes de sa maison. Il a ordonné qu'on y répondît de la manière la plus propre à réfuter les différentes assertions de l'Electeur. Je vous avoue que, sans les égards que notre monarque a pour votre cour & pour celle de Pétersbourg, qui l'ont prié instamment de ne pas être contraire à cette élection, il s'y feroit sérieusement opposé; mais il eut voulu aussi qu'on le secondât. Ce n'est pas

Tom. VI.

A

sans

sans surprise qu'il a vu par la copie d'une dépêche venue de la Haye., que Leurs Hautes Puissances s'étoient engagées & avoient promis à l'Impératrice de Russie qu'elles ne formeroient aucune opposition à la nomination de l'Archiduc Maximilien comme coadjuteur aux archevêché de Cologne & évêché de Munster. S. M. a dit: *Puisque Messieurs les hollandois sont contens d'avoir ce prince pour voisin, je le suis aussi. Mais je ne puis concevoir pourquoi, dans ce moment, ils font ou ont l'air de faire des démarches aussi contraires aux engagements qu'ils ont pris. Cette observation du Roi m'a paru fondée. J'en ai parlé au ministre de Russie près de notre cour; il m'a assuré que rien n'étoit plus certain que la promesse faite par Leurs Hautes Puissances à l'Impératrice de ne rien faire qui pût tendre à empêcher l'élection projetée. Voici copie de la réponse du Roi à Son Altesse Electorale & au grand-chapitre de Munster.*

„ Les

„ Les raisons qu'il a plu à Votre Al-
 „ tesse Electorale d'alléguer dans sa let-
 „ tre du 9 Juillet, en réponse à celle que
 „ nous lui avons écrite, le 26 Juin,
 „ au sujet de l'élection proposée d'un
 „ coadjuteur en la personne de l'Ar-
 „ chiduc Maximilien; sont telles, que
 „ tout homme impartial, même le moins
 „ éclairé, en reconnoitra aisément l'in-
 „ suffisance. Nous y voyons aussi, non
 „ sans quelque surprise, que V. A. E.
 „ a pris irrévocablement son parti dans
 „ cette affaire: de sorte que nous au-
 „ rions cru inutile d'insister encore sur
 „ cet objet, si nous n'avions pas appris
 „ en même tems que plusieurs capitu-
 „ laires du haut-chapitre de Munster
 „ ont porté leurs plaintes, tant à S. M.
 „ l'Empereur comme chef de l'Empire,
 „ qu'à Votre Altesse Electorale, ainsi
 „ qu'à nous; & je ne doute pas qu'ils
 „ ne se soient aussi adressés aux autres
 „ électeurs au sujet de l'atteinte qu'on
 „ a voulu porter à la liberté de leur
 „ haut-chapitre, en leur proposant

„ nommément le coadjuteur qu'ils doi-
 „ vent élire à l'exclusion de tout autre
 „ prétendant, & sans que la question
 „ *An* ait été préalablement agitée dans
 „ une assemblée générale du chapitre,
 „ à laquelle appartient seul le droit de
 „ décider cette question, & par la mêm-
 „ me raison de statuer sur l'élection
 „ d'un coadjuteur. Cette irrégularité,
 „ d'où s'ensuit par conséquent une par-
 „ faite nullité, nous paroît si manifeste
 „ & si solidement prouvée dans la let-
 „ tre que le haut-chapitre de Munster
 „ a adressée à S. M. l'Empereur ainsi
 „ qu'à Votre Altesse Electorale; elle est
 „ en même tems si contraire aux loix
 „ canoniques & aux statuts du chapi-
 „ tre; qu'en notre qualité d'électeur,
 „ de prince de l'empire & de co-direc-
 „ teur du cercle de Westphalie, nous
 „ ne saurions nous empêcher d'approu-
 „ ver & de justifier pleinement leurs
 „ griefs; en priant & exhortant itéra-
 „ tivement & de la manière la plus
 „ amicale Votre Altesse Electorale, de

„ VOUS

„ vouloir bien avoir égard aux plaintes
 „ les plus justes & les mieux fondées
 „ des membres du susdit chapitre ; & enfin,
 „ ou de renoncer à l'élection même, ou
 „ si elle croit l'adjonction d'un coadjuteur
 „ absolument nécessaire , de laisser à ses
 „ chapitres la liberté d'élection qu'ils
 „ font en droit de réclamer.,

„ Votre Altesse Electorale , pour com-
 „ battre les motifs de crainte allégués
 „ dans notre lettre du 26 Juin , a jugé
 „ à propos de citer un exemple , tiré de
 „ l'histoire de la maison de Branden-
 „ bourg & qui date de plus de deux
 „ cents cinquante ans. Nous ne pou-
 „ vons nous empêcher de lui témoigner
 „ la surprise que nous a causé cette ci-
 „ tation , & nous lui répondrons qu'un
 „ pareil exemple ne prouve rien au-
 „ jourd'hui & qu'il ne peut même être
 „ applicable au tems présent. En ef-
 „ fet, les intérêts & les vues politiques
 „ ainsi que les liaisons des maisons sou-
 „ veraines de nos jours sont bien dif-
 „ férentes de ce qu'elles étoient autre-

„ fois ; la puissance , les moyens & l'in-
 „ fluence de celles d'Autriche & de
 „ Brandenbourg ne peuvent être mises
 „ aujourd'hui en parallele avec l'exis-
 „ tence politique que ces deux maisons
 „ avoient dans ces tems reculés que Votre
 „ Altesse se plait à citer. Il n'est donc
 „ pas possible de s'étayer de semblables
 „ exemples , qui offrent une disparité si
 „ frappante avec les circonstances ac-
 „ tuelles. Il nous seroit facile au reste
 „ de rétorquer l'argument par des faits
 „ beaucoup plus récents & bien plus ap-
 „ plicables à l'état actuel des choses ;
 „ & sans remonter plus loin que notre
 „ siècle , ne lisons - nous pas dans l'his-
 „ toire qu'un électeur de Cologne , pour
 „ avoir voulu prendre part à la der-
 „ nière guerre de la succession d'Espa-
 „ gne , attira sur lui ainsi que sur son ar-
 „ chevêché une grande partie des cala-
 „ mités de cette guerre. Nous pour-
 „ rions encore joindre à ce trait diffé-
 „ rens autres exemples qui prouvent
 „ clairement ce que nous avons annon-
 „ cé , savoir : *qu'il importe essentiellement*
 „ pour

„ pour la conservation & la sûreté des ar-
 „ chevêchés & évêchés d'Allemagne, qu'ils soient
 „ gouvernés par des princes tirés du sein de
 „ leurs chapitres, & qui n'ayent aucunes liai-
 „ sons avec une puissance temporelle quelcon-
 „ que. Ainsi, comme le calcul des pro-
 „ babilités, en matière de politique, ne
 „ peut qu'être en faveur d'une pareille
 „ élection, & que la nomination d'un
 „ coadjuteur influe sur les événemens
 „ futurs; un prince-évêque qui a véri-
 „ tablement à cœur le bien-être de ses
 „ états, ne devoit en se nommant
 „ un successeur, se régler que sur le
 „ plus de probabilités & ne favoriser
 „ que celui des candidats qu'il seroit as-
 „ suré ne pouvoir prendre aucune part
 „ aux démêlés des grandes & puissan-
 „ tes maisons séculières. Outre qu'on
 „ ne peut disconvenir de la justesse de
 „ ces principes, nous sommes intime-
 „ ment persuadé qu'on peut en faire
 „ l'application à ce qui se passe dans ce
 „ moment. „

„ Nous nous en rapportons au reste
 „ à la propre conviction de Votre Al-

„ tesse Electorale. C'est à elle que nous
 „ laissons à décider, si, dans tout ce qui
 „ a été traité & arrangé jusqu'à présent,
 „ pour la coadjutorerie, on a observé
 „ toutes les regles prescrites & agi con-
 „ formément aux loix canoniques de la
 „ constitution des chapitres. De notre
 „ côté, nous ne sommes pas moins con-
 „ vaincu que l'importance de cet objet
 „ exigeoit toute notre attention, ainsi
 „ que les sérieuses & amicales exhor-
 „ tations que nous venons de réitérer
 „ à Votre Altesse ; guidé uniquement
 „ par les sentimens les plus purs, les
 „ moins intéressés & par la seule vue
 „ de conserver le repos & le bien-être
 „ de ses évêchés, ainsi que du cercle
 „ entier, dans lequel se trouvent nos
 „ domaines réciproques.,

„ Nous sommes &c.,

Berlin, le 7 Août 1780.

Sa Maj. fit aussi, le même jour, ré-
 ponse à la lettre que lui avoient écrite
 les capitulaires de Munster. En voici
 la copie :

„ Nous

„ Nous avons vu Messieurs! par vo-
 „ tre lettre du 17 Juin en réponse à la
 „ nôtre du 30 Mai, concernant l'élec-
 „ tion prochaine d'un coadjuteur à l'é-
 „ vêché de Munster; qu'en vous référé-
 „ rant uniquement à la lettre que nous
 „ a écrit à ce sujet l'électeur de Co-
 „ logne, vous êtes fermement résolus
 „ de ne rien faire dans cette importan-
 „ te affaire qui ne soit conforme aux
 „ principes fondamentaux des grands
 „ chapitres d'Allemagne. Mais, ayant
 „ appris depuis qu'un grand nombre de
 „ capitulaires se trouvant lésés par la
 „ violation ouverte faite à la liberté de
 „ leurs suffrages, en ont porté des plain-
 „ tes à S. M. l'Empereur ainsi qu'aux
 „ électeurs; & comme ils se sont par-
 „ ticulièrement adressés à nous pour
 „ le redressement de leurs griefs, nous
 „ nous sommes cru obligé & autorisé à fai-
 „ re à Son Altesse Electorale les ex-
 „ hortations les plus sérieuses sur cet
 „ objet. En conséquence, nous lui avons
 „ adressé la lettre dont nous vous en-

„ voyons copie pour être communiquée
 „ au chapitre. Vous y verrez que nous
 „ prions amicalement l'électeur de pren-
 „ dre en considération les plaintes si
 „ bien fondées de ses capitulaires; de
 „ faire de nouvelles & de plus sérieu-
 „ ses réflexions sur le peu de nécessité
 „ d'une élection qui pourroit avoir les
 „ conséquences les plus dangereuses, &
 „ devenir préjudiciable à tout le cha-
 „ pitre en général & aux justes pré-
 „ tentions de chaque capitulaire en par-
 „ ticulier. Si cependant la nomination
 „ d'un coadjuteur est jugée indispensa-
 „ ble, que le haut-chapitre laisse tom-
 „ ber son choix sur un de ses membres,
 „ parmi lesquels il se trouve plusieurs
 „ candidats qui sont dignes d'être éle-
 „ vés à cette éminente dignité, tant
 „ par leur mérite distingué & leurs ra-
 „ res qualités que par l'ancienneté de leur
 „ noblesse; Qu'il ne permette point qu'un
 „ étranger d'une des plus puissantes
 „ maisons de l'Europe, introduit récem-
 „ ment & uniquement pour la forme,
 „ vienne frustrer pour longtems la no-
 „ blesse

„ blesse du pays de la souveraineté & du
 „ siege de cet évêché. Nous ne pré-
 „ tendons aucunement gêner ni restrein-
 „ dre la liberté d'élection du chapitre;
 „ nous désirons au contraire de le ga-
 „ rantir contre toute violence & sub-
 „ reption étrangère. Il est bien vrai, &
 „ nous n'en disconvenons pas, que no-
 „ tre intérêt & la sûreté de nos pro-
 „ vines limitrophes nous prescrivent
 „ une pareille conduite; mais il est aussi
 „ très certain que le haut-chapitre est
 „ encore plus intéressé à ce que le siege
 „ de l'évêché de Munster soit occupé
 „ par un membre élu dans son sein.
 „ C'est sur ce point que nous atten-
 „ dons de vous, Messieurs! une répon-
 „ se conforme aux principes inviolables
 „ que nous venons d'énoncer, ainsi
 „ qu'aux sentimens patriotiques qui ca-
 „ ractérisent de bons & fideles voisins.
 „ Nous sommes &c. „

D'après cette lettre, si les capitulai-
 res du chapitre de Munster qui ont si-
 gné la protestation, restent unis entre
 eux,

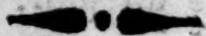
eux, cette élection pourra éprouver de grandes difficultés. Mais je doute que M. le comte de Metternich, ministre impérial, reste en si beau chemin; comme il a parfaitement réussi à Cologne, il en fera probablement de même à Munster, où il ne lui faut que quelques voix pour avoir la majorité; & il ne lui sera pas difficile de les obtenir. Si le Roi avoit voulu bien sérieusement s'opposer à l'élection projetée, il auroit agi comme à la guerre de sept ans & à celle de 1778. Il auroit commencé par se montrer à la tête de quelques troupes sur le Bas-Rhin & dans la Westphalie; il eut ensuite fait, suivant son usage, des représentations amicales l'épée à la main. Je fais que des personnes de la cour, qui ne sont pas des mieux intentionnées pour la maison d'Autriche, lui ont proposé de faire seulement quelques démonstrations du côté de Minden & de Wesel; mais il s'y est constamment refusé. On m'assure qu'il avoit promis secrètement aux cours de Versailles

les & de Pétersbourg de ne point employer les voies de fait pour empêcher cette élection; mais, en sa qualité d'électeur, de membre de l'empire & de directeur du cercle, il étoit pour ainsi dire obligé d'avoir l'air de s'y opposer & de soutenir les droits du chapitre qui se trouvoit lésé par les moyens dont on faisoit usage pour le contraindre à élire un étranger de préférence à un de ses membres. Il faut avouer au reste que ceux qui ont été chargés de négocier cette affaire de la part de la cour de Vienne, y ont mis une adresse & une célérité incroyables. Il est vrai que le ministre de l'électeur de Cologne avoit préparé les voies avec une habileté rare. Cependant il tenoit à bien peu de chose que ce projet d'élection ne fût sans succès. Ceci est un secret que je ne peux vous dire, mais qui se fera peut-être un jour.

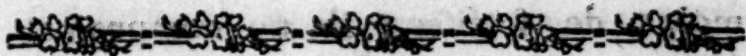
On prétend que cette affaire coûte des sommes considérables à la cour de Vienne. Je n'en crois rien: aucun des
cha-

chanoines de Cologne ni de Munster n'ont vendu leur suffrage, comme cela s'est dit. Il leur revient seulement une espèce de rétribution pour les indemniser de ce qu'ils auroient touché pendant l'interregne. On ne fait pas encore jusqu'où s'étendra la générosité de l'Impératrice-Reine à ce sujet. Je ne doute pas que ceux qui ont donné la première idée de faire passer cet électorat à un prince de la maison d'Autriche, n'en aient été bien récompensés. Mais la cour Impériale paye autant qu'elle peut en diplômes; cela fait une grande épargne pour son trésor, & peuple notre Allemagne de comtes d'empire sans comtés & de princes sans principautés.

Adieu, Monsieur! Je suis &c.



LET.



LETTRE II.

DE BERLIN, le 16 Août 1780.

Du même, au même.

Savez - vous, Monsieur ! que c'est en partie à nous que votre cour doit le succès du projet de neutralité armée ? Il me semble que, par reconnoissance, elle devroit ne pas continuer, comme elle le fait, à fomenter les troubles de la Hollande & à mettre la désunion entre le Stadhouder & les états-généraux. J'ai eu occasion de voir, il y a quelques jours, à la campagne M. le Baron de Hertzberg. Comme il étoit d'assez bonne humeur, je l'ai mis sur le chapitre de la politique. Je vous avoue que je ne crois pas qu'il y ait en europe un homme plus instruit dans cette partie ; il seroit à souhaiter que tous ses collègues dans les autres cours le fussent autant que lui ; ils feroient bien moins

moins de sottises ; ils ne compromettoient pas leurs maîtres comme cela leur arrive tous les jours, & les peuples en seroient beaucoup plus heureux. On peut juger du mérite de celui dont je vous parle, par le cas que le Roi en fait ; c'est peut-être le seul ministre qui puisse se flatter d'avoir quelque ascendant sur l'esprit du monarque, & dont les avis soient écoutés & souvent suivis. M. de Hertzberg ne doit qu'à lui-même son élévation ; c'est par son mérite personnel qu'il est parvenu à la place qu'il occupe & au degré de faveur dont il jouit ; jamais il n'eut recours à l'intrigue ni à la cabale. Vous savez au reste que, chez nous, on réussit rarement par de tels moyens ; & malheur à ceux qui sont surpris en les employant. Notre grand-chancelier de Furst en offre un terrible exemple. En conversant avec M. de Hertzberg sur les affaires actuelles, je lui parlai du séjour que les plénipotentiaires Hollandois qui se rendent à Pétersbourg, avoient fait ici. — „ Vous
 „ les

„les avez vus, lui dis-je. — Oui — „Croyez vous qu'ils réussissent dans leur mission? „ — *J'en doute: Le comte de Vergennes a d'autres vues; il veut obliger les hollandois de se déclarer en faveur de la France, & il y parviendra. — „Il me semble qu'ils feroient mieux de rester neutres. — „On ne fait pas toujours ce qu'on doit. — „Je trouve que cette neutralité armée va beaucoup ajouter à la gloire de l'Impératrice de Russie. — „Oui. J'ai l'idée que ce projet lui a été suggéré par le Roi, & que S. M. veut laisser à cette souveraine le plaisir de s'en faire honneur. — „Comment cela? „ — J'ai plusieurs raisons de croire qu'il lui a écrit à ce sujet ou au comte de Panin. Je n'en suis cependant pas certain; mais je sais qu'en 1744, le Roi avoit imaginé quelque chose d'à peu près semblable, lorsque l'Angleterre se déclara contre lui dans la guerre de succession. Ce fut dans ce tems que, par des arrangemens faits, il fut mis en possession d'Embsen. Il eut alors l'intention de former une neutralité armée, qui auroit eu pour objet d'empêcher les anglois de dominer sur les mers. Une chose qu'on ignore & qui cependant est vraie, c'est*

que ce projet hâta la conclusion du traité de paix d'Aix-la-Chapelle. Je crois qu'il en sera de même de la neutralité-armée qui vient d'avoir lieu, & qu'elle déterminera l'Angleterre & la France à se réconcilier ensemble. Ce qui me fait soupçonner que le Roi est entré pour quelque chose dans le projet du cabinet de Pétersbourg, c'est qu'il a été le premier à accéder à cette neutralité & que son exemple a été bientôt suivi par d'autres puissances. — „Que pensez-vous des affaires de Hollande? croyez vous que le Roi s'en mêlera? „ — Je ne suis pas dans le secret de S. M. & je ne peux même m'expliquer à cet égard: Je vous dirai cependant que je désapprouve la conduite de la cour de Londres; si elle a perdu tous ses alliés, c'est uniquement par sa faute; elle a tout fait pour se les aliéner; il n'auroit tenu qu'à elle de nous avoir pour amis, mais il falloit qu'elle agit différemment. Je ne crois pas au reste que la Prusse se rapproche de l'Angleterre, autant de tems qu'un certain personnage aura de l'influence dans le cabinet britannique. — „Vous voulez sans doute parler du Lord Buth? „ — Je ne peux vous faire une
réponse

réponse cathégorique à ce sujet; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'à la paix de Fontainebleau, en 1763, le Roi a prédit la guerre qui se fait aujourd'hui & qu'il s'est bien promis de n'y prendre aucune part. Je m'entretins ensuite avec M. de Hertzberg, sur ce qu'il avoit fait depuis qu'il étoit au service du Roi. Ce ministre est, je vous jure, un homme étonnant; on peut l'appeler un puits de science. Il est difficile de se faire une idée de ses travaux en tous genres, & je ne conçois pas comment sa tête a pu y suffire. A l'âge de quinze ans, il avoit déjà publié une dissertation historique sur les Empereurs de la maison d'Autriche, qui eut beaucoup de succès. Peu d'années après, lorsqu'il étoit à l'université de Halle, il composa une autre dissertation sur les diètes d'élection & sur le droit public du Brandenbourg. Les progrès qu'il avoit faits dans l'histoire étonnèrent le chancelier de l'université, qui jouissoit lui-même d'une grande réputation (c'étoit le célèbre Jean Pierre Ludwig,) Ce dernier en écrivit au premier-ministre

d'état de S. M., le comte de Podewils, qui s'empressa de rendre compte au Roi des talens du jeune baron de Hertzberg. Le monarque jugea d'abord à quoi il seroit propre & le destina au travail du cabinet. Il l'employa près de la diète de Ratisbonne pour protester contre l'élection de l'époux de Marie-Thérèse. De retour de cette mission, M. de Hertzberg fut mis aux archives, & chargé de préparer les matériaux qui devoient servir au monarque pour composer l'histoire de Brandebourg. Il fut employé ensuite comme le seul capable de justifier le Roi de Prusse sur son invasion en Saxe. Avant d'entreprendre cette tâche importante, M. de Hertzberg demanda qu'on lui communiquât toutes les pieces qui étoient nécessaires pour faire un mémoire justificatif & raisonné. On lui expédia des archives de Dresde les originaux des dépêches dont on s'étoit procuré des copies, quelques années auparavant. Ces pieces authentiques furent jointes au mémoire & prou-

prouvèrent à l'europe que Frédéric avoit bien fait de prévenir ses ennemis. Des injures en forme de manifestes, de fausses relations, des lettres circulaires avoient inondé l'europe & représenté le monarque Prussien sous les couleurs les plus odieuses. M. de Hertzberg ne répondit à ces invectives que par des faits, appuyés par les pieces justificatives. Le public raisonnable revint de la prévention qu'il avoit contre le monarque. François-Premier mit le Roi au ban de l'empire, comme électeur de Brandebourg; mais la bonne cause triompha; Après sept ans d'une guerre qu'on peut comparer aux travaux d'Hercule, Frédéric fut vainqueur de tous ses ennemis & fit une paix glorieuse au château d'Hubbertzbourg. Il n'y a pas d'exemple qu'il en ait été fait d'aussi prompt après une guerre aussi sanglante. Le Roi dicta les conditions & n'avoit avec lui que M. de Hertzberg, qui n'étoit encore que conseiller-privé; mais il ne tarda pas d'être nommé ministre d'état.

Sa modestie & son désintéressement ne lui permirent jamais de rien demander. Jusqu'à présent il n'a aucune décoration, quoiqu'il l'ait bien mérité. Le Roi est sur ce point assez singulier : on le vit donner, en 1770, l'ordre de l'aigle-noire à un ministre nommé de Hagen, qui étoit détesté de ses sujets & qui faisoit tout ce qu'il falloit pour l'être. Si quelqu'un avoit des droits à cette faveur, c'étoit M. le baron de Hertzberg, & l'on ne peut assez s'étonner qu'il ne l'ait pas encore obtenue. Les souverains sont comme la fortune ; ils ne versent pas toujours leurs bienfaits sur ceux qui les méritent le plus.

M. de Hertzberg n'a pas l'extérieur pour lui ; il faut le connoître pour le juger. Il parle peu en société ; mais lorsqu'il est à son aise & avec ses amis, il se communique facilement. Il n'est jamais plus aimable qu'à sa campagne près de Berlin, qu'il a améliorée considérablement par ses soins. Il a du goût pour la vie champêtre ; mais il est trop occupé

occupé pour pouvoir s'y livrer comme il le voudroit. C'est le seul oracle qui soit consulté en matière de politique; il a souvent tempéré l'effervescence de la tête de son maître. Le Roi, qui n'a jamais aimé la littérature allemande, est fréquemment aux prises avec son ministre à ce sujet; ce dernier soutient avec fermeté les écrivains de sa nation. Cette façon de penser si différente donne quelquefois de l'humeur au monarque, & c'est peut-être là une des raisons pour lesquelles M. de Hertzberg n'a pas encore obtenu les graces qu'il avoit droit d'attendre de son souverain.

Nous avons ici un jeune publiciste, protégé & pour ainsi dire l'élève de M. de Hertzberg. Je vous en ai parlé dans mes premières lettres; c'est lui qui est l'auteur des mémoires & de l'*exposé des motifs* sur la succession de Bavière. Je le crois fait pour jouer un grand rôle; c'est un des meilleurs écrivains dans notre langue que je connoisse. On a déjà

traduit dans la vôtre plusieurs de ses ouvrages. Ce jeune homme est infatigable pour le travail ; mais je crains que sa santé ne s'altère & qu'il ne s'épuise, s'il continue encore quelques années à écrire, comme il le fait,

J'oubliois de vous dire que, dans ma conversation avec M. de Hertzberg, j'ai tâché de le pénétrer sur cette guerre pour la Bavière, & sur les motifs qu'a pu avoir le Roi de Prusse de témoigner du mécontentement à une partie des officiers qui ont servi dans l'armée du prince Henri. Mais je n'ai pu rien tirer de lui à ce sujet, & il a été impénétrable. *Le Roi, m'a-t-il répondu, & le Prince-Royal de Prusse n'ont mis personne du secret.*

Il y a tant de versions sur les causes de ce mécontentement, que je n'ai jamais voulu me permettre de vous en écrire. Celle qui m'a paru la plus vraisemblable & qui m'a été confirmée par plusieurs officiers ; c'est que le Roi, ayant
fait

fait toutes les dispositions pour une guerre offensive, n'a pas été secondé comme il l'auroit voulu & comme il devoit l'être. Ce monarque s'est souvent expliqué à peu-près dans ces termes, depuis la campagne de 1778 : Si je n'ai point cueilli de lauriers dans cette quatrième guerre, j'ai au moins mis à l'épreuve quelques-uns de mes généraux & surtout mon neveu le Prince-Royal. Il m'a prouvé qu'il ne craignoit pas le feu ; & il s'est conduit dans les postes périlleux où je l'ai exposé, avec toute la bravoure & l'habileté d'un officier consommé dans l'art militaire. Je lui laisse sans regret un royaume que j'ai eu tant de peines à conserver. J'espère que lorsqu'il régnera, il sera avare, comme je l'ai été du trésor de l'état, & qu'il sentira la nécessité d'avoir toujours ses coffres bien remplis pour pouvoir être prêt, dans tous les tems, à faire la guerre, sans être à charge à ses sujets. Il voit par ce qui se passe ailleurs, que le bonheur & la prospérité d'un état dépendent de l'économie du souverain qui le gouverne, & combien ce beau royaume de France seroit puis-

sant, si les Henri IV & les Sulli avoient pu se perpétuer dans ceux qui leur ont succédé.

J'ai vu, dans votre lettre du 3 de ce mois, que l'on craint chez vous que le voyage de l'Empereur à Pétersbourg & l'ascendant de Potemkin sur sa souveraine n'ayent des suites funestes pour nous. Je puis vous assurer que ces craintes sont peu fondées & que nos liaisons avec la Russie subsisteront dans toute leur intégrité, autant de tems que le Roi vivra; mais je ne peux vous répondre de ce qui arrivera sous son successeur. Suivant les avis que nous recevons de Pétersbourg, les projets dont il est question entre l'Empereur & l'Impératrice de Russie ne regardent que les Ottomans, & leur exécution est encore fort éloignée. Les deux cours sont convenues de se préparer de longuemain, afin de rendre le succès plus certain. On nous mande en outre, que des nouvelles parvenues de Caffa en Crimée ont annoncé l'arrivée de M. de Wase-
litzki,

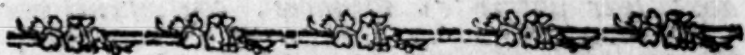
litzki, envoyé extraordinaire de S. M. Impériale de toutes les Russies près du Chan des Tartares. Ce ministre a eu son audience le 27 de Mai dernier. Le Chan, pour rendre la cérémonie plus brillante, avoit quitté sa résidence & s'étoit campé en rase campagne à quelques werstes de là. Il envoya plusieurs carrosses à la rencontre de M. l'envoyé Russe, & au diner il le fit servir avec de l'argenterie à l'européenne. M. de Wafelitzki, de son côté, a déployé une magnificence digne de l'auguste souveraine qu'il avoit l'honneur de représenter. Il étoit chargé de faire des présens à tous les officiers du Chan des Tartares, suivant leur rang; & d'en faire en secret de particuliers à ceux qui étoient dans les intérêts de la cour de Russie. Voila comme, avec de l'or, on peut réussir à corrompre les peuples & les préparer à recevoir des fers. Si le luxe & l'amour des richesses s'introduisent parmi les Tartares, ils ne tarderont pas d'être subjugués,....

Il nous est parvenu des détails sur la nomination du coadjuteur à l'archevêché & à l'électorat de Cologne. Nous avons fait notre devoir dans cette occasion; nous n'avions, comme je vous l'ai dit, que le droit des représentations. Nous savons qu'à Munster, quelques-uns des opposans se sont réunis à la majorité, & que le nombre des voix pour l'élection est suffisant. Il faut laisser faire ce qu'on ne peut empêcher. Au reste, nous ne craignons point que le nouvel électeur trouble jamais notre tranquillité; nous espérons qu'au contraire il vivra en bon voisin avec nous & qu'il sera un des plus zélés défenseurs des libertés germaniques, dans le cas où quelque prince de sa maison voudroit y porter atteinte.

Le Roi a reçu des avis de Londres, que les anglois cherchent à faire une paix séparée avec l'Espagne. Cette affaire se traite dans le plus grand secret. C'est un nommé M. de Camberland, secrétaire du Lord Stormont, qui est chargé de cette négociation, que quelques
grands

grands-seigneurs de la cour d'Espagne, qui sont du parti anglois, favorisent de tout leur pouvoir. Je suppose qu'on est instruit où vous êtes de ce qui se passe..

Adieu, Monsieur! Je suis &c.



LETTRE III.

De VERSAILLES, le 30 Août 1780.

De Mr. de.... au Comte de....

Je vous ai parlé, mon cher Comte! du bruit qui s'étoit répandu que les habitans de la Caroline-méridionale avoient fait divorce avec les états-unis & étoient rentrés sous la domination de l'Angleterre. On ne paroissoit presque plus douter, ici & à Paris, de la vérité de cette nouvelle, que les papiers-anglois avoient annoncée avec beaucoup d'emphase. Le chevalier Clinton, dans un rapport qu'il a envoyé aux ministres anglois, s'exprime ainsi à ce sujet: *Jose*

affirmer

affirmer à leurs Seigneuries , qu'il y a peu d'hommes dans cette province (la Caroline-méridionale) qui ne soient dans ce moment, ou nos prisonniers, ou sous les armes pour nous seconder. Il s'y trouve cependant encore quelques boute-feux & gens désespérés qui, au lieu de prendre en considération les malheurs dont leur patrie est menacée, continuent par toutes sortes de moyens d'entretenir la rébellion, & qui sous prétexte d'une autorité dérivée d'une législation récemment usurpée, tâchent par d'énormes amendes, des emprisonnements ou des punitions rigoureuses, d'obliger les fidèles sujets du Roi à prendre malgré eux les armes contre la mere-patrie. Mais je réduirai ces rebelles à l'obéissance. Je suis présentement en route pour New-Torck avec les troupes que j'ai pu emmener en quittant Charles-Town, où j'ai laissé le lieutenant Général Cornwallis avec des forces suffisantes pour conserver cette place &c. &c.

Sir Clinton se contredit dans ce rapport. Si la Caroline-méridionale est rentrée volontairement sous la domination de l'Angleterre, pourquoi laisse-t-il
une

une partie de son armée à Charles-Town, tandis qu'il sait que les américains & les françois réunis se proposent d'attaquer New-Yorck, place importante pour les anglois, où se trouvent leurs magasins les plus considérables & de laquelle dépend leur existence dans ce pays ?

M. Francklin vient de nous donner des éclaircissemens à ce sujet qui ne nous laissent plus rien à désirer. Ce ministre a été chargé de la part des états - unis d'assurer le cabinet de Versailles : „ que le congrès ayant appris „ avec indignation les mensonges débi- „ tés dans une relation envoyée à Lon- „ dres par le général Clinton, il se hâ- „ toit de détruire les impressions fa- „ cheuses que de pareilles faussetés de- „ voient nécessairement occasionner ; qu'il „ pouvoit assurer que les habitans de la „ Caroline-méridionale étoient toujours „ de la confédération des états - unis , „ qu'ils n'avoient jamais pensé à s'en „ séparer ;

„ séparer; que la prétendue adresse si-
 „ gnée de deux cents dix des principaux
 „ habitans de Charles-Town & présen-
 „ tée au général Clinton & à l'amiral
 „ Arbuthnot, étoit purement une intri-
 „ gue des Torys chassés ou exilés des
 „ deux Carolines, qui y étoient reve-
 „ nus avec Clinton & qui, après la prise
 „ de cette ville, s'étoient fait réinté-
 „ grer comme bourgeois; que tels étoient
 „ réellement les individus qui avoient
 „ signé cette adresse, qu'on avoit envo-
 „ yée à George III pour lui en imposer
 „ ainsi qu'au parlement britannique, &
 „ faire croire aux bons anglois que la
 „ division régnoit dans les états-unis,
 „ & que plusieurs provinces de la con-
 „ fédération ne demandoient pas mieux
 „ que de rentrer sous la domination de
 „ la Grande-Bretagne,,. M. Francklin
 „ avoit ordre en outre de dire, au nom
 „ de ses commettans: „ qu'on ne doit ajou-
 „ ter aucune foi à toutes les relations
 „ des généraux anglois; que les fidèles
 „ alliés de Louis XVI, habitans des deux
 „ Caro-

„ Carolines montreront toujours autant
 „ de zèle pour le maintien de leur in-
 „ dépendance que les autres provinces
 „ des Etats-unis de l'Amérique; que la
 „ manière dont ils ont défendu Char-
 „ les-Town en est une preuve; qu'en-
 „ fermés dans leur ville & bloqués par
 „ une armée de 12 mille hommes des
 „ meilleures troupes britanniques, &
 „ n'ayant reçu qu'un secours de deux
 „ mille hommes de troupes continua-
 „ les, ils se sont défendus pendant près
 „ de quatre mois, quoiqu'il se fût joint
 „ au fléau de la guerre une maladie
 „ pestilentielle qui enleva beaucoup de
 „ monde pendant le siège. „ Tandis, ajou-
 „ tent-ils, *que les généraux anglois envoient*
 „ *à Londres des rapports absolument contraires*
 „ *à ce qui se passe ici, ils ont chez nous des*
 „ *émisaires qui cherchent à répandre les bruits*
 „ *les plus désavantageux contre la France, &*
 „ *à insinuer qu'il n'y a point à compter sur cet-*
 „ *te puissance; qu'elle abandonnera les améri-*
 „ *cains du moment où les ministres du cabinet*
 „ *de St. James lui feront des propositions de*
 „ *Tom. VI. C paix*

paix où elle trouvera son avantage. Nous
 sommes convaincus du contraire, & nous avons
 une trop haute opinion du ministre du Roi
 Très-Christien, pour croire qu'il veuille nous
 tromper. Et quand bien même il pourroit le
 vouloir, la politique s'y opposeroit : car, du
 moment où la France romproit avec nous,
 elle devoit s'attendre à se voir enlever toutes
 ses possessions aux Antilles & ailleurs. Nous
 dirons même plus : Il est de l'intérêt de tou-
 tes les puissances maritimes de l'Europe de s'u-
 nir à nous, afin d'ôter aux anglois l'empire
 des mers qu'ils se sont arrogé. La neutralité
 armée qui vient d'avoir lieu, auroit dû plutôt
 être une confédération offensive dirigée contre
 l'Angleterre, pour la forcer de renoncer à la
 prétention ridicule & absurde qu'elle forme de
 naviguer seule sur cet élément. Les anglois ne
 respecteront point cette neutralité-armée, &
 continueront d'insulter le pavillon de toutes les
 nations. Si la France manque l'occasion d'hu-
 milier son orgueilleuse rivale, elle ne la re-
 trouvera pas de long-tems : Jamais la position
 de nos ennemis n'a été aussi critique, depuis

le commencement de la guerre; leurs forces sont divisées, l'armée qu'ils ont dans nos provinces est morcelée & hors d'état d'agir sur un seul point, comme cela seroit nécessaire. Ils pourront avoir encore quelques succès contre nous; mais, à la fin, ils seront accablés par le nombre & obligés de faire une paix qui ne pourra manquer d'être honteuse. Continuez, au reste, d'assurer le ministre de notre auguste allié Louis XVI, que nous sommes bien résolu de répandre jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour la défense de notre liberté, & que rien ne nous fera changer.

M. le comte de Vergennes a été fort content de cette déclaration, & il a chargé M. Francklin de dire à ses commettans, que S. M. ne mettroit bas les armes qu'après que ses grands & bons alliés les états-unis auroient obtenu tout ce qu'ils avoient demandé, & que leur indépendance eut été reconnue. Le ministre a ajouté: Vous pouvez même écrire au congrès, qu'avant peu nous aurons encore un nouvel allié, dont les forces maritimes réunies aux

notres nous mettront dans le cas de pouvoir combattre les anglois avec avantage sur mer.
 D'après cette assurance de M. de Vergennes, il paroît qu'on est certain que la Hollande ne tardera pas à se déclarer en notre faveur.

Le Roi vient de faire à S. M. Suédoise une déclaration à peu-près semblable à celle qui a été faite à la cour de Russie, relativement à la neutralité armée. S. M. dit : „ qu'elle a constam-
 „ ment désiré que les puissances neu-
 „ tres ne reçussent aucuns dommages de
 „ la guerre dans laquelle elle étoit en-
 „ gagée; que ses ordres avoient assuré
 „ aux navires appartenant à ces puis-
 „ sances, toute la sûreté & la liberté
 „ que les loix de la mer leur accordent;
 „ & que si quelques navigateurs parti-
 „ culiers ont eu à se plaindre d'avoir
 „ souffert par le fait des sujets françois,
 „ elle n'a jamais manqué de leur rendre
 „ bonne & prompte justice. „

„ Sa

„ Sa Majesté a vu avec la plus gran-
 „ de satisfaction dans la déclaration qui
 „ lui a été remise de la part du Roi de
 „ Suède, que l'intention de ce prince
 „ étoit de continuer à protéger la na-
 „ vigation de ses sujets contre toutes
 „ violences; & que même S. M. Sué-
 „ doise avoit résolu de prendre des me-
 „ sures, de concert avec d'autres cours
 „ & notamment avec l'Impératrice de
 „ Russie, pour parvenir plus efficacement
 „ à ce but. Le Roi ne peut que sou-
 „ haiter que la réunion de S. M. Sué-
 „ doise avec ces puissances opère tout
 „ l'effet qu'elle s'en est promis; que la
 „ mer soit libre conformément au droit
 „ des gens & aux traités reconnus pour
 „ n'être que l'explication de ce droit;
 „ afin que les nations qui n'ont point
 „ pris de part à la guerre n'en ressen-
 „ tent point les maux.,

„ S. M. a renouvelé aux officiers de
 „ sa marine & aux corsaires qui portent
 „ son pavillon, des ordres entièrement
 „ conformes aux principes sur lesquels

„ doivent reposer la sûreté & la tran-
„ quillité de tous les bâtimens neutres;
„ Les sujets du Roi de Suède doivent
„ être d'autant plus assurés de n'éprou-
„ ver aucuns dommages de la part de
„ ceux de S. M. , qu'il n'est aucun fran-
„ çois qui ignore l'alliance & l'amitié
„ qui subsistent depuis si longtems entre
„ les deux royaumes.,,

„ Les précautions que S. M. Sué-
„ doise a prises, devant contenir les na-
„ vigateurs Suédois dans les bornes de
„ la plus exacte neutralité; ce sera un
„ nouveau motif pour eux de réclamer
„ l'exécution des loix dont leur maître
„ se montre le zélé défenseur; loix que
„ le Roi souhaite ardemment de voir
„ adopter par le concours unanime de
„ toutes les puissances; de manière que
„ nul n'ait à souffrir de la guerre, si
„ son souverain n'y prend point de part,
„ dès qu'il se sera conformé aux regles
„ prescrites pour prévenir tout abus de
„ la part du pavillon neutre.,,

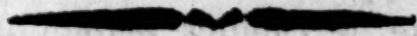
Je fais de bonne part que notre cour, pour déterminer plus sûrement les Etats-généraux à se déclarer en sa faveur, s'occupe secrètement des moyens d'engager les puissances qui forment la neutralité-armée à ne point les admettre parmi elles. Il a été envoyé en conséquence des instructions à notre ministre à Pétersbourg, afin qu'il croise les négociations des deux plénipotentiaires hollandais, députés vers l'Impératrice de Russie pour accéder de la part de Leurs Hautes Puissances à la dite neutralité. Les anti-Stadhouvériens préfèrent, dit-on, la guerre. Ils ont tort sans doute, si, comme on me l'assure, ils ne sont pas en état de la faire; & dans ce cas, je ne conçois pas quels peuvent être nos projets. Quelqu'un qui est dans le secret de tout ce qui se passe, m'a assuré que c'étoit le plus beau coup de politique du comte de Vergennes, & qu'avant trois mois il me diroit le mot de l'énigme.

On nous écrit de la Haye que Sir Yorck, ambassadeur d'Angleterre, commence à ne plus se conduire avec cette sagesse & cette prudence qu'il avoit mises jusqu'à présent dans les affaires, & que ce changement de système pourroit bien hâter la rupture de la république avec la cour de Londres. Quelqu'un qui fit, en dernier lieu, des observations à ce ministre sur cette variation dans sa conduite, en reçut pour réponse : *Je suis forcé d'en agir ainsi pour me conformer aux ordres du Lord Stormont. Je lui ai fait des représentations à ce sujet, qu'il n'a point écoutées. Il est malheureux de dépendre d'un chef, hors d'état de rien faire par lui-même, & qui se laisse conduire par des sous-ordres. Il a donné sa confiance à un Fraser, à un Cumberland & à un certain Jésuite Irlandois : ces trois personnages ont pris le plus grand ascendant sur son esprit, & lui font faire toutes les sottises qu'ils veulent. Ce sont ces hommes obscurs qui sont la cause que l'Espagne s'est déclarée contre nous, que la Russie a imaginé cette neutralité armée ; ce*
sont

sont eux enfin qui nous brouilleront avec les hollandois: car, d'après les instructions que je reçois, je vois la rupture très prochaine, sans pouvoir l'empêcher. La France a dans ce moment trop d'avantages sur nous pour qu'il reste de l'espoir de faire changer les choses.....

Vous voyez, mon cher Comte! que ces sages anglois font des sottises comme nous, de l'aveu même de leurs ministres. Adieu! Plaignons les souverains qui se laissent conduire par de pareilles gens.

Je suis &c.





LETTRE IV.

DE BERLIN, le 24 Août 1780.

Du Comte de.... à M. de...

Je vous ai rapporté, dans ma dernière, une conversation que j'ai eue avec M. le baron de Hertzberg. Je viens d'en avoir une autre avec un anglois, homme très instruit sur les affaires de son pays ainsi que sur celles de toutes les puissances de l'europe, dont il m'a paru connoître à fond la politique & les différens intérêts. Je lui parlai de vos succès, de ceux des américains, & de la belle défense que ces derniers, seuls, avoient opposée à l'Angleterre; défense à laquelle le cabinet britannique & ses partisans ne s'attendoient pas. — *Ils auroient dû s'y attendre*, me répondit Milord P..... & se ressouvenir de ce que Lord Chatham, de glorieuse mémoire, dit en plein parlement, savoir : „qu'il conseilloit de se réconcilier

lier promptement avec les américains; que c'é-
 toit le seul moyen de sauver la patrie; qu'un
 délai de six semaines seulement rendroit toute
 réconciliation impossible, & que rien n'étoit
 plus absurde que de prétendre conquérir une
 république aussi vaste, aussi peuplée que l'Amé-
 rique-Septentrionale, avec quelques milliers
 d'allemands disciplinés. La suite a prouvé &
 prouve encore combien ce grand homme avoit
 raison. Williams Pitt fut le seul ministre qui,
 pendant tout le tems qu'il fut en place, con-
 duisit les affaires de la nation avec une habi-
 leté & un succès constants. Il vouloit, en
 1777, que l'on déclarât la guerre à la Fran-
 ce, & que préalablement on fit main-basse sur
 tous ses navires marchands, sans s'embaras-
 ser de l'effet qui pourroit en résulter. Il
 étoit aussi d'avis qu'au lieu de se laisser amu-
 ser par l'Espagne, on la sommat de se déclara-
 rer cathégoriquement sur le parti qu'elle vou-
 loit prendre, & que pour peu qu'elle hésitât
 d'adopter la neutralité, on s'emparât de ses ri-
 ches galions qui revenoient du Mexique. Deux
 coups aussi hardis, frappés presque en même
 tems

tems ; auroient étonné l'europe & mis nos rivaux hors d'état de commencer la guerre , & les espagnols dans l'impossibilité de les seconder. Le Lord Cambden pensoit à peu - près de même que l'immortel Pitt. Il prétendoit que l'Angleterre devoit préférer de faire la guerre à toute l'europe , plutôt qu'à ses sujets américains. — „ Je ne conçois pas , dis-
 „ je au Lord P...., comment vos ministres ont pu se tromper aussi lourdement. Je dirai , à la louange des
 „ françois , qu'ils ont agi assez ouvertement. L'arrivée des docteurs
 „ Francklin & Deane à Paris , l'accueil
 „ qu'ils y reçurent , les préparatifs qui
 „ se faisoient , les secours que l'on don-
 „ noit aux américains : toutes ces circonstances réunies annonçoient évidemment des intentions hostiles. Vo-
 „ tre ambassadeur près de la cour de
 „ Versailles n'auroit jamais dû s'y mé-
 „ prendre , & encore moins croire à
 „ tout ce qu'on lui disoit & se laisser
 „ braver , comme il l'a fait , par les deux
 „ envoyés des américains. „ — *Notre am-
 bassadeur*

bassadeur n'étoit pas l'homme qu'il falloit pour une mission aussi délicate. Le comte de Vergennes l'appelloit son mannequin, à qui il faisoit prendre toutes les attitudes qu'il vouloit. Mais Lord Stormont étoit protégé alors par le Roi & par le parti écossais. Germaine assuroit que la marine de France n'étoit pas en état de se mesurer contre celle de l'Angleterre, & l'on ajoutoit foi à ces rapports. Cependant nous avions à Paris un émissaire secret, qui nous servoit bien : c'étoit le Lord Shelburn qui le payoit. Aussi ce dernier étoit-il beaucoup mieux informé que Mrs. du cabinet de St. James, de tous les armemens qui se faisoient dans les ports de France & d'Espagne. Dans une séance du parlement, ce Lord parla en homme instruit ; il prévint de tout ce qui se tramoit contre nous, ajoutant qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour se mettre en état de défense. Mais l'influence du parti ministériel empêcha de déférer à ses avis. Lord Stormont, qui étoit l'oracle de ce parti, assuroit „ que les secours don-
 „ nés aux américains ne leur étoient fournis
 „ que par quelques négocians, à la tête des-
 „ quels se trouvoit un aventurier, le Sr. de
 Beau-

„ Beaumarchais, désavoué par le gouverne-
 „ ment. „ Tels étoient les rapports de notre
 „ ambassadeur, & on y ajoutoit la plus grande
 „ croyance. — „ Les avis contraires que vous
 „ receviez d'autre part, auroient dû vous
 „ tenir sur vos gardes. „ — J'en con-
 „ viens; mais on ne croyoit qu'à ceux envoyés
 „ par l'homme du parti. — „ Si un ministre
 „ de notre monarque s'étoit conduit
 „ comme votre Lord Stormont, à coup-
 „ sûr il eut été puni, & Spandau au-
 „ roit bien pu lui servir de retraite. „
 — Nous ne sommes pas aussi sévères, & nous
 ressemblons en ce point aux françois : plus
 ceux qui sont en place font de sottises, plus
 ils sont assurés de l'impunité; c'est souvent mé-
 me un moyen pour s'avancer, & vous en avez
 un exemple dans le Lord Stormont : à son
 retour de France, il est entré au ministère.
 Je dois vous dire, au reste, que je ne prétends
 point accuser cet ambassadeur d'avoir voulu
 trahir sa patrie; ses sentimens le mettent au
 dessus d'un pareil soupçon. Mais on peut
 justement le taxer d'ignorance & d'incapacité.
 Il auroit dû mieux connoître les facultés des
 négocians françois; s'il eut consulté quelqu'un,

on

on lui auroit dit qu'il n'en est point d'assez riches dans le royaume pour être en état de faire une avance de cent mille écus. En voici la raison: un pareille mise de fonds suppose une fortune au moins du triple plus considérable. Un négociant françois qui se voit propriétaire d'un aussi fort capital, se fait ennoblir; ses fils veulent devenir de grands-seigneurs; ils croiroient déroger en continuant le commerce de leur pere. Quelqu'un qui connoit bien la France ainsi que l'état de toutes ses villes commerçantes, m'a assuré qu'on auroit de la peine à trouver dans ce royaume cinquante familles de négocians qui suivissent cet état depuis trois générations. C'est, à mon avis, une conduite très impolitique de la part du Roi de France, que de tenir une fabrique de lettres de noblesse, & de soutirer l'argent de ses sujets pour un vain titre qui ne donne qu'un lustre factice à ceux qui ont la sotte ambition de l'acquérir. Chez nous, il en est autrement: comme c'est le commerce qui est la source des richesses & la base du crédit de la Grande-Bretagne, nos négocians se trouvent trop honorés de leur état pour avoir envie d'en changer; & c'est cette noble

voit

ému-

émulation qui regne parmi eux & cette confiance des enfans à suivre le même état que leurs pères, qui leur assurera une supériorité constante sur les négocians françois. Aussi la plus grande partie du numéraire de l'Angleterre se trouve-t-il dans les mains des commerçans. Il en est de même de la Hollande. En France, au contraire, ce sont les financiers qui possèdent les plus grosses fortunes; mais ces richesses, comment les ont-ils acquises? en pressurant la substance du peuple & en exerçant toutes sortes de vexations. Un abus aussi dangereux ne peut que hâter la chute de cet empire. Au reste, je suis d'opinion que le commerce ne peut jamais fleurir dans un pays où il est assujetti à mille entraves, où une foule de préjugés & de distinctions de rang resserrent les esprits & étouffent l'émulation, où enfin le pouvoir monarchique s'appesantit sur tous les individus. C'est ce qui me fait espérer que la France ne sera jamais ce qu'elle pourroit être, surtout si elle avoit une constitution qui la mît dans le cas de profiter de tous les avantages qu'elle a, tant par sa position heureuse entre les deux mers que par l'extrême fertilité de son terroir, sa population

tion nombreuse & l'industrie naturelle d'une nation, la plus active peut-être de l'europe, & qui n'auroit besoin que d'être bien conduite pour nous surpasser. Vous voyez ce que sont devenues toutes ces compagnies qui se sont formées successivement, & entre autres celle du Mississipi, à laquelle succéda la compagnie des grandes-Indes, qui a été pareillement détruite. Ces associations pour le commerce ne pouvoient pas réussir, par la raison que le gouvernement s'en est toujours mêlé, qu'un commissaire du Roi assistoit à toutes les délibérations, que la plupart des intéressés étoient des ignorans dans cette partie, & qu'enfin le commerce, pour prospérer, veut être parfaitement libre & conduit par des négocians, & non par des commissaires du Roi qui n'y entendent rien.

J'avoue que la France nous a porté un coup terrible en nous divisant avec nos colonies; mais ce coup n'est pas mortel; nous pouvons avec le tems réparer le mal qu'elle nous a fait. Mon opinion & celle de tous les bons anglois, c'est de faire le sacrifice de nos colonies & de reconnoître, plutôt que plus,

tard, leur indépendance, pour terminer une guerre qui est aussi déshonorante que ruineuse pour l'Angleterre. Nous pourrons ensuite prendre, dans le loisir de la paix, toutes nos mesures pour faire repentir nos ennemis de la conduite qu'ils ont tenue envers nous. Avec de bons procédés, il nous sera peut-être facile de ramener les américains, qui n'en seroient jamais venus au parti violent qu'ils ont pris, si on avoit envoyé chez eux des hommes sages & qui eussent employé les voies de la douceur envers eux. — „ Je vous avoue, répondis-je à Milord, que j'ai été étonné „ qu'on eut choisi pour cette mission „ des Carleton, des Cornwallis & tant „ d'autres qui par leur conduite maladroite & odieuse n'ont fait qu'irriter „ les esprits. „ — On n'a trouvé qu'eux „ qui voulussent se charger d'être les instrumens du pouvoir despotique; mais la faute qu'a „ fait le parlement d'Angleterre, c'est de ne pas s'être opposé à leur départ, ou de ne pas les avoir déclaré traitres à la patrie, du moment où ils commencèrent à agir hostilement contre les américains. — „ Une partie de votre „ par-

„ parlement étoit vendue à la cour, &
 „ cette dernière étoit assurée de la ma-
 „ jorité. „ — Cette guerre étoit générale-
 ment désapprouvée par la nation, par tous
 les hommes-d'état, les vrais citoyens & les
 philosophes. Elle avança la mort de *William*
Pitt. *Hume* dit en mourant qu'il regrettoit
 d'avoir vécu assez longtems pour être le té-
 moin de cet acte de tyrannie. *Edmont Burcke*
 reprocha publiquement aux *Torys* de se réjouir
 du massacre qui avoit été fait de leurs frères par
 de barbares mercénaires, tirés de la fange des
 pays de servage. „ Je rougis pour vous, leur
 „ disoit cet orateur, de vous voir applaudir à
 „ la fureur sanguinaire du soldat étranger qui
 „ égorge vos concitoyens. Quoi! ce qui de-
 „ vroît vous inspirer la plus vive horreur,
 „ peut-il être pour vous un objet de triom-
 „ phe! pouvez-vous vous enorgueillir de cet
 „ affreux succès comme vous feriez des plus
 „ brillans exploits & d'une victoire signalée
 „ remportée sur les ennemis de la patrie! „ —
 J'interrompis *Milord* pour lui observer
 qu'on pouvoit accuser toute la nation
 d'avoir été complice de cette guerre,

puisqu'il lui eut été facile de l'empê-
 cher, & qu'il n'eut s'agi pour cela que
 de surveiller les membres du parlement
 vendus à la cour, & de les faire com-
 paroître, ainsi que les ministres, à son
 tribunal pour y rendre compte de leur
 conduite. „ La constitution angloise,
 „ ajoutai-je, offre tant de moyens de
 „ mettre des bornes à l'autorité royale,
 „ qu'il eut été aisé de faire échouer
 „ les projets ministériels & d'empêcher
 „ cette scission funeste entre les colo-
 „ nies angloises & la mère-patrie. „ —
Je conviens de ce que vous me dites, répon-
dit Milord; mais il falloit quelqu'un qui sût
diriger des efforts aussi salutaires, & lutter
avec énergie contre la cabale ministérielle. Ce
sont, au reste, nos disputes parlementaires qui
ont éclairé les américains sur ce qu'ils avoient
à faire. Les écrits qui parurent à Londres
en leur faveur, la suppression de l'Habeas cor-
pus & l'interdit de Boston, donnèrent lieu
à ce manifeste ingénieux, ayant pour titre: le
Sens commun. Ce fut cet écrit qui servit
de modele aux insurgens pour le fameux acte
par lequel ils annoncèrent leur indépendance.

Le

Le général Washington n'avoit jamais compté sur des succès aussi rapides , ni sur une révolution aussi prompte ; la plus grande partie de ses concitoyens étoient aussi étonnés que lui des avantages qu'on avoit remportés sur les troupes royalistes.

Le projet des américains ne fut d'abord que de faire révoquer tous les actes oppressifs que l'Angleterre s'étoit permis contre les colonies , & de se procurer des conditions honorables. Je vais vous faire lecture d'une lettre que Washington écrivit, dans ce tems , à sa femme & dont j'ai une copie. — Milord chercha dans son porte-feuille & lut :

Lettre du Général Washington à son épouse , en date du 24 Juin 1776.

*„ Pourquoi vous plaignez-vous de ma ré-
 „ serve, & quelles peuvent être vos raisons
 „ pour croire que je me désie de votre pru-
 „ dence ou de votre fidélité? Je sais qu'on
 „ ne peut posséder ces deux qualités à un de-
 „ gré plus éminent que vous. Mais pour.*

„ quoi irois - je vous ennuyer de détails fasti-
 „ dieux, de projets & de plans qui varient
 „ sans cesse, & qui par conséquent pourroient
 „ déjà être abandonnés au moment où vous
 „ en seriez informée ? Qu'il vous suffise de
 „ savoir ce que je vous ai dit & écrit tant
 „ de fois : autant de tems que j'aurai le com-
 „ mandement de l'armée, tous les préparatifs
 „ de guerre n'auront jamais que la paix pour
 „ objet. Il est impossible de supposer que, de
 „ part & d'autre, les esprits ne cherchent
 „ pas à se rapprocher, que l'heureuse suspen-
 „ sion que l'hiver met aux hostilités ne rame-
 „ ne le calme, & que la voix de la raison ne
 „ se fasse entendre. L'intérêt de l'Angleterre
 „ & le nôtre, est de travailler de bonne foi
 „ à un accommodement ; car la guerre, à
 „ mon avis, ne peut être que funeste aux deux
 „ partis ; & si elle a lieu, il faudra une lon-
 „ gue paix pour réparer tous les maux qu'elle
 „ aura causés. Telle est mon opinion. Il
 „ est d'une nécessité indispensable qu'il s'opère
 „ entre nous & la mere-patrie une réconci-
 „ liation sincère & parfaite ; par la raison
 „ que les anglois ne peuvent pas plus se pas-
 „ ser de nous, que nous d'eux.,

„ On

„ On ne peut comprendre, me dit-on, ce
 „ qui nous empêche de convenir dès-à présent
 „ de quelques conditions raisonnables, sans
 „ attendre que nous nous soyons épuisés réciproquement
 „ par d'extravagantes hostilités qui
 „ ne peuvent qu'être nuisibles à l'Angleterre.
 „ Et à nous. Les commissaires anglois Et
 „ les nôtres doivent être convaincus de cette
 „ vérité, Et j'ignore jusqu'à ce moment ce qui
 „ a pu mettre obstacle à une réconciliation Et
 „ à une paix aussi nécessaires. O vous! qui
 „ connoissez mon cœur, vous savez qu'il ne
 „ forma jamais d'autres vœux, depuis le
 „ commencement des troubles de notre chère
 „ patrie. Je me suis préparé depuis long-
 „ tems à tous les événements; j'en excepte un
 „ seul: celui d'une paix honteuse. S'il n'y a
 „ pas d'autres moyens de faire cesser les hor-
 „ reurs de la guerre, je continuerai, malgré
 „ moi, cet affreux métier; Et dût-il m'en
 „ coûter tout ce que j'ai de plus cher au mon-
 „ de, je ne négligerai rien de tout ce qui
 „ pourra suppléer à mon insuffisance, pour
 „ parvenir à remplir un objet également utile
 „ pour la Grande-Bretagne Et pour l'Améri-
 „ que, Et qui tend uniquement à rétablir sur

„ une base solide la sûreté & l'existence poli-
 „ tique des deux pays, & à assurer la pros-
 „ périté d'une nation qui doit combattre pour
 „ la liberté des peuples & non pour les as-
 „ servir. „

— Telle étoit la façon de penser de *Washington*, en 1776. Si la Grande-Bretagne eut profité de ces dispositions, jamais elle n'en seroit venue aux extrémités où elle s'est portée depuis, & dont l'entêtement de notre bon Roi *George III.* est en partie la cause. On lui a mis dans la tête que des sujets rebelles ne peuvent être réduits que par la force, & il n'en veut pas démordre. Ce qui contribue encore à le faire persister dans sa résolution, ce sont les avis qu'il reçoit de la part de quelques gouverneurs royalistes de l'Amérique, qui l'assurent du succès de ses armes dans ces contrées, & qui lui écrivent une foule de mensonges auxquels il croit comme à la Bible. Un homme qui auroit pu beaucoup contribuer au rapprochement des deux partis, c'étoit *William Eden*, homme de mérite, qui avoit épousé une sœur de *Frédéric Calvert*, dernier baron de *Baltimore*; cette alliance

alliance lui avoit fait obtenir le gouvernement du Mariland; & par son influence, il lui eut été facile d'appaiser les mécontentemens qui régnoient dans cette province, s'il ne se fût pas déclaré pour le parti royaliste, & qu'il n'eut pas secondé les vues des ministres de St. James pour établir le despotisme. La convocation du Mariland, quoique convaincue qu'Eden avoit travaillé à l'asservissement de cette colonie, usa cependant envers lui de la plus grande modération; elle crut devoir cet égard pour ses qualités personnelles & surtout pour son titre d'époux d'une descendante des fondateurs du Mariland. On lui insinua qu'attendu les principes qu'il paroissoit avoir adoptés, il feroit bien de repasser en Angleterre; on le fit embarquer sur un vaisseau du Roi qui partoît pour l'europe. Si William Eden eut donné aux ministres britanniques des détails exacts sur ce qui se passoit dans la province du Mariland, & qu'il n'eut pas assuré que les troubles qui y régnoient n'étoient occasionnés que par quelques factieux de la lie du peuple, l'Angleterre peut-être ne se fut pas portée au parti violent qu'elle a pris.

Lorsque l'ex-gouverneur quitta la colonie, il fut accompagné du président de la convention du Mariland & de plusieurs autres notables de la province, qui le conjurèrent de représenter au Roi & à ses ministres le danger qu'ils couroient en voulant pousser à bout les américains. Ceci se passoit en 1777. M. Eden arrivé à Londres, eut une conférence avec le Roi, à laquelle assistèrent les Lords Buth & North. Ces derniers lui avoient fait auparavant sa leçon, afin qu'il opinât comme eux pour la guerre. Pour lui témoigner leur reconnaissance, ils le firent nommer sous-secrétaire d'état. C'est par de tels moyens, en prodiguant les récompenses & les emplois tant dans le civil que dans le militaire, que les deux premiers moteurs de l'insurrection des américains parvenoient à séduire ceux qui n'avoient pas assez de fermeté pour rester invariablement attachés à la bonne cause. Mais ce qui a le plus contribué à hâter cette révolution, ce sont les cruautés exercées par le Lord Dunmore dans la Virginie. La France profita de la circonstance pour se venger de nous, & elle n'y a que trop bien réussi.

Mais

Mais en apprenant aux américains à combattre pour leur liberté & à s'opposer au pouvoir arbitraire , elle donne une leçon à ses propres sujets ; & ces derniers , tôt ou tard , en profiteront pour mettre des bornes à l'autorité de leur souverain & au despotisme de ses ministres. — „ Je suis de votre avis. „ Je crains que cette révolution de l'A- „ mérique ne fasse fermenter nos têtes „ européennes & qu'elle n'occasionne „ un bouleversement général. Mais at- „ tendons , pour en juger , que quelques „ années de paix se soient écoulées. „ — Ce fut dans un bois , continua Milord , que furent proposées les premières loix qui devoient servir de base au gouvernement des états-unis. Les membres choisis pour travailler à un code , s'assemblèrent , hors de la ville , dans un endroit ceint de tous côtés d'arbres touffus , & des bancs de gazon préparés par la nature leur servirent de sièges. (C'étoit dans la Virginie que ceci se passoit). On délibéra d'abord sur l'élection d'un Président. Trois des membres les plus recommandables furent nommés , & ensuite interrogés sur le

principe

principe qui devoit servir de fondement à la constitution de la Virginie. On garda pendant quelque tems un profond silence ; tous les yeux étoient fixés sur les candidats. Le premier répondit que le principe sur lequel devoit reposer la constitution, c'étoit la liberté du peuple, qui consistoit à n'être commandé que par les loix & à ne reconnoître aucun homme supérieur à un autre, sans le suffrage libre du peuple. Le second dit que ce principe étoit la modération, qui maintenoit les mœurs, mettoit des bornes à l'ambition des hommes, & les obligeoit de conformer leurs volontés à ce qui est prescrit par la loi. Le troisième prétendit que c'étoit la vertu, qui consiste dans l'habitude des actions utiles à la société, & que les loix ne devoient avoir d'autre but que d'entretenir cette habitude dans tous les membres qui composeroient la république. Les réponses de ces trois citoyens furent généralement applaudies. Comme on étoit incertain sur celui à qui on donneroit la préférence, on eut recours au scrutin, & il fut décidé & arrêté que la liberté, la modération & la

vertu

vertu seroient désormais les principes qui serviroient de base à la constitution du gouvernement de Virginie. Heureuses seroient les nations qui pourroient imiter l'exemple des Virginiens ! Mais cela sera difficile , autant de tems qu'il existera parmi elles des distinctions de rang , que la liberté sera enchaînée par deux ou trois cents mille esclaves armés & toujours prêts à faire exécuter les ordres émanés du pouvoir arbitraire ; que la modération des souverains se bornera à ne pas faire tout le mal qu'ils pourroient faire ; que la vertu ne consistera que dans des démonstrations extérieures ; & qu'enfin les hommes vicieux & corrompus , mais riches , pourront parvenir à tous les emplois & braver impunément les loix.

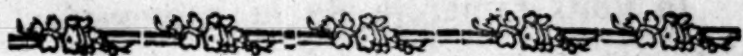
Que pensez-vous, Monsieur ! de l'opinion de Milord P.... ? Je vous avoue que je suis de son avis. Il faudroit une bien forte secousse dans tous nos gouvernemens européens pour régénérer ces peuples , accoutumés au joug auquel on les tient attachés. Ils sont d'ailleurs
trop

trop observés; si quelque nation avoit envie de prendre une délibération semblable à celle des Virginiens , on la traiteroit de rébelle ; & les orateurs de la *liberté*, de la *modération* & de la *vertu* feroient jugés dignes du fatal cordon.... Chez nous, on coloreroit cette injustice par un beau réquisitoire. Ailleurs, on y mettroit moins de formalité & peut-être aussi moins de sévérité.

Comme Milord P.... reste encore quelque tems ici, je vous ferai part de ses nouvelles réflexions. Je vous avoue que je me plais beaucoup à sa conversation; il est impossible d'avoir plus de connoissances qu'il n'en a. Il voyage pour se distraire; il ne veut pas, dit-il, être le témoin des sottises de ceux qui gouvernent son pays, & encore moins y coopérer. Son intention est de ne retourner à Londres que lorsque la paix sera faite.

Adieu, Monsieur! Je suis &c.

LET-



LETTRE V.

De VERSAILLES, le 12 Septembre 1780.

De Mr. de.... au Comte de....

J'ai lu avec un vrai plaisir, mon cher Comte ! vos lettres du 10, 16 & 24 Août. Je ne connoissois point les réponses du Roi de Prusse au chapitre de Munster & à l'Electeur de Cologne, dont vous me faites part dans la première. Je suis parfaitement de votre avis : si votre monarque eut voulu bien sérieusement empêcher cette élection, il eut fait quelque chose de plus que d'écrire. La modération qu'il a montrée dans cette affaire n'est pas dans son caractère : aussi est-on bien persuadé ici que toutes ses démarches n'ont été qu'un simulacre d'opposition. Je peux vous assurer, au reste, que nous lui savons gré de sa complaisance & que dans l'occasion nous lui rendrons la pareille.

Je

Je vous remercie de la communication que vous m'avez donnée de votre conversation avec M. le Baron de Hertzberg; elle m'a singulièrement intéressé. J'ai eu occasion de voir ce ministre à Berlin, dans les années 1766 & 1767; j'eus avec lui différens entretiens, dans lesquels nous parlâmes politique & littérature; il étoit fort réservé sur le premier article, mais très communicatif sur le second. Il me dit qu'il avoit le projet de faire revenir le Roi son maître de sa prévention contre les auteurs allemands. „ C'est un vieux préjugé, ajouta-t-il, difficile à déraciner. S. M. „ accoutumée dès sa jeunesse à la littérature françoise, a contracté l'habitude „ de n'écrire que dans cette langue: elle „ a fait à la vérité, tant en vers qu'en „ prose, des choses charmantes. Tout „ souverain qu'elle est, elle n'a pas été „ insensible à l'accueil que le public a „ fait à ses ouvrages. Voilà pourquoi „ elle préfère les écrivains de votre nation à tous les autres. Je dois aussi

„ VOUS

„ vous dire qu'alors que le Roi, n'étant
 „ encore que Prince-Royal, se livra à
 „ la culture des lettres, nous n'avions
 „ pas un seul ouvrage en Allemand qu'on
 „ pût appeler bon. Ce ne fut que vers
 „ l'année 1750 que notre pays commen-
 „ ça à s'éclairer, & que notre littérature
 „ sortit du berceau. Depuis, il s'est for-
 „ mé des sujets dans tous les genres,
 „ & nous en avons plusieurs qui ont
 „ écrit, en vers ainsi qu'en prose, avec
 „ beaucoup de pureté & d'une manière
 „ très agréable. Nos gens-de lettres
 „ n'ont besoin que d'être encouragés
 „ par marcher d'un pas égal avec ceux
 „ des autres nations qui ont de la cé-
 „ lébrité; & je voudrois que le Roi,
 „ comme juge compétent, se déclarât
 „ leur protecteur.,

Je fis quelques observations à M. le
 baron de Hertzberg, auxquelles il ré-
 pondit avec beaucoup de justesse. Cha-
 cun est prévenu pour sa nation : il me
 parut être un bon germain, très atta-
 ché à son pays & fait pour le poste

qu'il occupe. Il n'est pas possible d'être plus instruit qu'il ne l'est sur les intérêts politiques de la Prusse & sur la constitution de l'empire ; il mérite à tous égards la confiance dont il jouit. Mais j'ai trouvé que votre monarque ne gâtoit point ses ministres en les comblant de trop de faveurs. Dans le tems dont je vous parle, M. le baron de Hertzberg n'étoit payé que médiocrement, & nullement, selon moi, en raison des services importans qu'il avoit rendus à l'état. Il est certain qu'il n'y a pas de souverain en europe qui soit aussi bien servi que le vôtre, & à qui il en coûte moins. Si Louis XV. & Louis XVI. avoient eu des ministres aussi désintéressés, nos finances seroient dans un bien meilleur état.

Votre Lord anglois vous a dit la vérité au sujet de la guerre que nous avons avec l'Angleterre. Il est très certain qu'il n'a tenu qu'à cette dernière de se réconcilier avec ses colonies, & que par la conduite qu'elle a tenue, elle nous

nous a, pour ainsi dire, forcés à nous déclarer en faveur des américains. Le cabinet de St. James, encore tout glorieux du succès de ses armes dans la guerre de sept ans, s'est imaginé qu'il en feroit de même dans celle qu'il nous fait aujourd'hui; mais il s'est lourdement trompé. Je peux vous assurer, au reste, que nous n'étions nullement préparés à cette guerre, & qu'au commencement de l'année 1778, nous n'avions encore pris aucunes mesures pour la faire. Si le conseil que donna William Pitt, en 1777, avoit été suivi, notre marine marchande auroit pu être détruite en partie, & nos îles-sous le vent, qui étoient sans défense, tomber entre les mains des anglois. Mais le bon génie de M. de Vergennes avoit fait nommer le Lord Stormont pour ambassadeur de la Grande-Bretagne près de nous. C'étoit en effet la meilleure pâte d'homme qu'on ait peut-être jamais pétri pour en faire un négociateur, & votre Lord a eu raison de vous dire qu'on en faisoit ce qu'on vouloit. Quelqu'un de la cour qui

a conservé son franc-parler avec M. le comte de Vergennes, fit tomber un jour la conversation sur la révolution opérée en Amérique. Ce dernier demanda ce qu'on en pensoit dans le public, & ce qu'on disoit de lui. — *Je n'ose répondre à votre question*, répondit le Comte de... — „ Pourquoi, répliqua le ministre. „ — *C'est une plaisanterie qui pourroit vous déplaire.* — „ Oh, dites toujours! j'y suis „ accoûtumé depuis longtems, & cela „ m'amuse. „ — *Vous le voulez?* — „ Oui. „ — *Eh bien! on dit que vous êtes comme le bourgeois-gentilhomme, qui faisoit de la prose sans le savoir; que vous avez entrepris une guerre heureuse, sans vous en douter; que le hazard seul vous a bien servi, & qu'après avoir amusé longtems les députés américains, vous ne vous êtes déterminé à conclure ce traité d'alliance avec les états-unis, que d'après la menace qu'ils vous firent de se réconcilier avec l'Angleterre, si vous ne vous décidiez promptement sur le parti que vous vouliez prendre.* — „ Il y a quelque chose „ de vrai dans tout cela; mais ceux qui

parlent

„ parlent ainsi ne savent pas tout....
 „ J'avois un autre projet bien plus im-
 „ portant, & il n'eut tenu qu'au Roi
 „ d'Angleterre de réduire ses colonies;
 „ je lui en avois offert les moyens;
 „ mais le cabinet de St. James ne mit
 „ pas assez de secret dans cette négocia-
 „ tion, qui auroit eu tout le succès
 „ désiré, si elle avoit été conduite dif-
 „ féremment qu'on ne l'a fait, & qu'on
 „ ne se fût pas confié à des gens inté-
 „ ressés à la faire manquer..... (*)

J'ignorois quelques-uns des faits dont
vous a parlé votre Lord. Je ne con-

E 3

noissois

(*) On assure que M. le comte de Vergennes
 avoit voulu opérer la même révolution en An-
 gleterre qu'en Suède; & rendre le Roi le maître
 de son parlement, comme Gustave l'étoit devenu
 du sénat de Stockholm. Le Lord Buth avoit fort
 goûté ce projet; mais un de ceux qu'on avoit
 mis dans le secret, le trahit & sauva sa patrie
 des fers qu'on vouloit lui faire porter. Alors M.
 de Vergennes, piqué de n'avoir pu réussir, se
 déclara en faveur des américains. L'Angleterre
 devoit élever un monument de reconnoissance
 à celui qui conserva la liberté à sa patrie.

noisfois pas la lettre de Washington à son épouse, ni cette assemblée des Virginiens tenue dans un bois, & dans laquelle les principaux points qui devoient servir de base à la nouvelle constitution qu'on vouloit établir, furent proposés & acceptés. Vous avez raison de dire que, si pareille assemblée avoit lieu dans votre pays ou dans le nôtre, les orateurs de la *liberté*, de la *modération* & de la *vertu* feroient fort mal accueillis. Ici, on les dénonceroit comme perturbateurs du repos public, comme coupables de haute-trahison; & suivant le terme de notre admirable code de loix criminelles, les chefs de cette assemblée feroient peut-être condamnés à perdre la vie: cela dépendroit de la manière dont nos seigneurs de la cour du parlement feroient disposés..... Je suis d'opinion que, pour opérer une révolution comme celle de l'Amérique, il faut que toute une nation soit bien d'accord, & résolue de faire les plus grands sacrifices pour recouvrer sa liberté. Chez nous, ainsi que dans tous les autres états

de

de l'europe gouvernés par un seul, le patriotisme est entièrement éteint; l'affreux égoïsme lui a succédé, & il fait tous les jours des progrès plus effrayans. En France, le clergé tient opiniâtrement à ses propriétés & à ses privilèges; il sacrifie tout à son ambition & au désir de posséder les faveurs du souverain pour parvenir à l'épiscopat, à la pourpre. Notre haute noblesse s'est rendue l'esclave de la cour pour en obtenir des graces ou des pensions. Nos gens riches tiennent à leur fortune, à leur luxe & à toutes ces commodités dont ils se sont fait des besoins. Il leur seroit indifférent de devenir anglois, autrichiens ou prussiens, pourvu qu'on les laissât végéter tranquillement dans leur mollesse. Je vous avoue que cette apathie, cette lâche insouciance de mes concitoyens me révolte souvent; elle est la cause du despotisme de nos ministres, qui se permettent tout, & qui n'oseroient jamais hasarder certaines choses, s'ils n'étoient pas convaincus

qu'ils peuvent le faire avec impunité, Paris est rempli de Sybarites blasés sur tous les plaisirs, & desquels on peut dire :

Dans des chars tout dorés , on voit ces indolents,
Trainés par des coursiers vigoureux & fringans,
L'ennui peint sur le front & ne sachant que faire,
Courir tous les plaisirs sans pouvoir se distraire.

Dans nos provinces, on voit encore briller quelques étincelles de patriotisme parmi la noblesse qui n'est point attachée à la cour, ainsi que parmi les citoyens des villes & les habitans de la campagne. Plus ces derniers sont éloignés du soleil, plus ils osent penser librement; & si jamais il s'opère une révolution dans notre gouvernement, c'est à eux qu'on en fera redevable & non au peuple de la capitale. Nos parisiens sont des enfans qu'on amuse avec des joujoux pour les empêcher de crier. Indifférens sur tout ce qui devroit les intéresser, à peine la guerre qui se fait excite-t-elle leur attention; ils s'occu-
pent

pent beaucoup plus du succès d'une pièce nouvelle ou de la réussite de la musique d'un opéra, que d'un combat naval ou de quelque autre avantage remporté sur les ennemis. Les gens à argent spéculent sur les fonds publics & se jettent dans l'agiotage que favorisent les emprunts continuels qui ont lieu. Les protégés du ministre de la marine s'enrichissent par les entreprises qui se font pour les armemens. Vous ne pouvez vous faire une idée, mon cher Comte! des fortunes immenses qui se sont faites depuis le commencement de cette guerre, sans compter celles qui se feront avant qu'elle ne finisse. Ces fournisseurs coûtent plus à l'état que les armées navales & de terre qui sont en activité. C'est là un des plus grands vices de notre gouvernement, & celui qui devrait principalement fixer l'attention de notre directeur des finances. C'est à empêcher de pareils désordres que le grand Colbert excelloit. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à comparer

les comptes de son administration avec ceux de ses successeurs ; on seroit étonné de la différence qui se trouveroit entre les uns & les autres. Cependant Colbert créa une marine, & le ministre actuel n'a besoin que d'entretenir celle qui est sur pied & de faire construire quelques nouveaux vaisseaux de guerre.

Comme il faut prendre son parti sur tout, si nos opérations maritimes sont coûteuses, nous sommes au moins dédommagés de ces dépenses par des succès. Un corsaire américain nous a apporté la nouvelle que M. de Ternai étoit arrivé sain-& sauf avec le convoi qu'il escortoit, à New-Port dans le Rhode-Island. Le 10 du mois de Juin dernier, nos troupes ont débarqué. Ce nouveau renfort a causé la plus grande joye aux américains, attendu qu'il les met en état de pouvoir recommencer à agir hostilement contre les anglois. Nos généraux se sont abouchés avec Washington ; & suivant le rapport du capitaine corsaire, l'armée des états-unis

com-

combinée avec la nôtre, doit se mettre incessamment en marche pour attaquer le généraux Clinton & Cornwallis. Nos opérations guerrières commencent un peu tard; mais il n'étoit guères possible d'agir autrement, à cause de l'éloignement des lieux.

Les lettres de Cadix nous donnent la confirmation de l'échec que les anglois viennent de recevoir. Il est beaucoup plus considérable qu'on ne l'avoit cru d'abord; les premiers avis que nous avions reçus nous étoient parvenus par la voie de Londres. Le capitaine Moutrai, montant le vaisseau-de guerre le *Ramilly* & ayant avec lui les frégates la *Thétis* & le *Southampton*, faisoit voile avec les flotilles marchandes destinées pour les Indes-orientales & occidentales; lorsque, la nuit du 8 Août, il rencontra notre armée combinée à 36 degrés & 40 minutes de latitude septentrionale, & 15 degrés de longitude occidentale. Le 9, à la pointe du jour, il se trouva au milieu de notre escadre; aussitôt,

tôt, il fit le signal de sauve-qui peut; mais un calme qui étoit survenu empêcha les navires marchands de s'échapper, & le capitaine Moutrai fut obligé de se soustraire avec ses deux frégates, par une prompte fuite, au danger qu'il couroit; encore ne dut-il son salut qu'à la célérité de ses manœuvres & à la légèreté de ses vaisseaux, qui, nouvellement doublés en cuivre, étoient meilleurs voiliers que les nôtres. La prise que nous avons faite consiste : 1^o. En cinq navires de la compagnie des Indes, chargés, outre leur cargaison en marchandises, d'un nombre de troupes, d'armes & munitions, ainsi que d'argent comptant. 2^o. En 13 navires pour la Jamaïque avec des munitions de guerre de toutes espèces & un corps de troupes nouvellement levées. 3^o. En 18 navires pour les îles-sous le vent, parmi lesquels se trouvent le *Houghton*, bâtiment armé, & quelques autres qui avoient à bord une grande quantité de rechanges pour la flotte de l'amiral Rodney, qui
en

en a le plus grand besoin. 4°. Enfin, dans 28 navires & autres voiles destinés pour l'île de Madère, pour New-Yorck & Charles-Town. Le total des navires pris est de soixante-quatre. Il y en a quelques-uns qui se font, à ce qu'on croit, échappés, mais qu'on espère encore de pouvoir prendre.

Rien de plus fâcheux ne pouvoit arriver aux anglois: aussi la nouvelle de cette perte a-t-elle répandu la consternation dans Londres. Les ministres n'osèrent pas faire mettre cet événement dans la gazette de la cour; mais, afin de prévenir les esprits, M. Stephens, secrétaire de l'amirauté, envoya au maître du café de *Lloyd*, une lettre pour la communiquer aux négocians dont le rendez-vous est chez lui. Le parti de l'opposition n'a pas ménagé les ministres, & peut-être le peuple se feroit-il porté à quelques excès contre eux, si l'amirauté n'avoit reçu, dans le même tems, la nouvelle de Falmouth, que la flotte des

des îles - sous le vent, composée de 110 voiles, & celle de Lisbonne & d'Opporto , de 90 voiles , étoient arrivées dans ce port, sous l'escorte de l'amiral Hyde-Parker, sans avoir perdu un seul navire dans toute la traversée.

On attribuoit à la rentrée de l'amiral Gears la prise du convoi. Mais cet officier s'est justifié en prouvant la nécessité où il avoit été de revenir pour déposer les malades qu'il avoit à son bord, dont le nombre montoit à plus de 15 cents. On nous écrit de Londres que les anglois auront réparé avant un mois la perte qu'ils ont faite, & qu'ils prendront mieux leurs mesures. Nous espérons de notre côté que nos forces maritimes dans l'Amérique - septentrionales, supérieures à celles de nos ennemis, pourront tenter quelque expédition avant que Rodney n'ait reçu les secours qui lui sont nécessaires pour se mesurer de nouveau avec nous.

Adieu, mon cher Comte! Je suis &c.

P. S.

P. S. On contredit la mort du capitaine Fabre, dont je vous avois parlé dans ma lettre du 20 Août. On dit aujourd'hui que c'est un officier de son vaisseau, attaqué de la maladie angloise, qui s'est tué d'un coup de pistolet.



LETTRE VI.

De BERLIN, le 2 Septembre 1780.

Du Comte de à M. de

Comme le Roi avoit crain-
 t, en arri-
 vant en Silésie, de se voir accablé de
 suppliques de la part de ses sujets, il
 avoit pris la précaution de faire annon-
 cer d'avance dans toutes les chaires des
 villes & villages par où il devoit pas-
 ser, qu'il faisoit défense de lui présenter
 des requêtes pendant tout le tems qu'il
 seroit dans cette province, sous peine
 de punition sévère contre les délin-
 quants. Cette ordonnance a produit
 l'effet qu'on s'en promettoit, & S. M.
 n'a

n'a point été importunée. La femme du meunier Arnold est la seule qui se soit permis de se présenter. Elle s'est rendue sur le grand-chemin près de Crossen, où le Roi devoit passer; elle a présenté des fruits à ce monarque, qui l'a reconnue & lui a dit : „ Bonjour, „ bonne femme ! comment va votre „ moulin ? „ — *Ah, Sire ! il est encore à sec.* — „ Comment cela ? „ — La meunière tire un papier de son sein & le donne au Roi, en lui disant : *Votre Majesté verra par cet écrit que le conseiller Gersdorff a de nouveau détourné l'eau.* — „ Allez chez vous, bonne femme ! a répondu le monarque; j'examinerai cela „ & vous ferai justice. „ On s'attend qu'au retour du Roi, il y aura encore quelque acte d'autorité d'exercé, si les juges ou d'autres personnes se sont rendu coupables; ce qu'on ne croit cependant pas, car ce qui s'est passé à ce sujet a donné une furieuse leçon à nos cours de justice.

Le bruit s'étoit répandu ici qu'il y avoit eu une entrevue secrète entre notre monarque & l'Empereur à Neiss; mais cette nouvelle ne s'est pas confirmée. Voici ce qui y avoit donné lieu : l'Empereur, en retournant à Vienne, apprit que le Roi étoit en Silésie : au lieu de continuer sa route par la Pologne, comme le chemin le plus court, il fit un détour par la Moravie & la Silésie, dans l'intention, dit-on, de voir le Roi. Arrivé à Troppau, on lui dit que le prince Frédéric-Eugene de Wurtemberg, lieutenant-colonel à notre service, se trouvoit dans le voisinage de Neustadt; il le fit inviter de venir à Troppau, qu'il désiroit de lui parler. Le prince s'excusa & fit réponse qu'il ne pouvoit point passer les limites sans les ordres du Roi. Alors S. M. I. lui fit dire qu'elle se rendroit à un village sur les frontières, & qu'elle le prioit de s'y trouver. Le prince accepta l'invitation du monarque, & il eut avec lui une longue conférence, à la suite de laquelle il expédia une estafette au Roi. On

dit que c'étoit pour demander , de la part de l'Empereur , une entrevue à S. M. mais qu'elle s'y refusa. Je ne vous garantis cependant pas ce fait ; mais ce qu'il y a de certain , c'est que le chef de l'empire prolongea son séjour à Troppau , où il n'avoit rien à faire ; que les deux souverains n'étoient éloignés l'un de l'autre que de deux lieues , & qu'il est très probable que l'intention de S. M. I. étoit de voir notre monarque. On m'écrivit que des lettres que S. M. avoit reçues de Pétersbourg , quelques jours auparavant , lui avoient donné de l'humeur & l'avoient indisposé de nouveau contre la cour de Vienne. On ajoute aussi que , lorsqu'il reçut la lettre du prince de Wurtemberg , qui lui rendoit compte de la conversation qu'il avoit eue avec l'Empereur , il dit : „ C'est pour me tâter le pouls ; qu'on est venu si près de moi. On auroit voulu me voir & calculer le tems que j'ai encore à vivre ; mais ma carrière sera , j'espère , encore assez longue pour traverser tous les projets qu'on a formés „ mes

„ més & empêcher qu'on ne fasse ses
 „ volontés..... Je suis instruit de tout
 „ ce qui s'est passé à Pétersbourg &
 „ des confidences qu'on s'est faites dans
 „ les entrevues secrètes qui ont eu
 „ lieu avec Potemkin. On convoite
 „ toujours la Bavière; on veut repren-
 „ dre sur les Turcs la Servie, on vou-
 „ droit bien m'enlever la Silésie. Po-
 „ temkin a grande envie de régner à
 „ Constantinople: Voila de beaux châ-
 „ teaux qu'on bâtit en Espagne; mais ils
 „ s'écrouleront, parcequ'ils ne reposent
 „ point sur une base solide. Je con-
 „ viens cependant qu'il est de l'intérêt
 „ de la Russie & de l'Autriche de se
 „ tenir unies, vu la position de leurs
 „ provinces respectives. Ces deux puis-
 „ sances peuvent se secourir mutuelle-
 „ ment, dans le cas où elles seroient at-
 „ taquées par les Turcs; mais elles ne
 „ doivent pas songer à être les aggres-
 „ seurs; car, alors, l'Angleterre, la Fran-
 „ ce, la Suède, la Pologne & moi-mê-
 „ me, nous ne pourrions voir d'un oeil

„ indifférent l'aggrandissement de l'Autriche & de la Russie. Le penchant
 „ de ces deux cours à dominer pour-
 „ roit être dangereux pour la tranqui-
 „ lité de l'Europe, & de l'Allemagne en
 „ particulier. Celle de Vienne n'a pas
 „ renoncé aux prétentions de Charles-
 „ Quint, de glorieuse mémoire; si on la
 „ laissoit faire, nous autres bons ger-
 „ mains ne tarderions pas de tomber
 „ sous sa dépendance. Lorsqu'on nous
 „ auroit soumis, on s'occuperoit d'en
 „ faire autant de l'Italie, & l'on feroit
 „ valoir les droits qu'on a sur différen-
 „ tes provinces de France, telles que
 „ la Bourgogne, la Franche - Comté,
 „ l'Alsace, la Lorraine & la Flandres.
 „ Je pense qu'il faut opposer une forte
 „ digue à ce torrent qui nous menace,
 „ pour l'empêcher de se déborder. Je
 „ suis d'avis qu'une grande puissance ne
 „ doit jamais abuser de sa supériorité
 „ pour faire la loi à ceux de ses voi-
 „ sins qui sont moins puissans qu'elle.
 „ Ces voisins foibles, qui craignent l'op-
 „ pression, se réunissent ensemble & for-
 „ ment

„ ment une ligue qui les met en état
 „ de lui résister. Le cabinet de Ver-
 „ failles s'est conduit avec beaucoup de
 „ sagesse en refusant, en 1778, de don-
 „ ner à l'Autriche les secours qu'elle
 „ lui demandoit, lors des prétentions
 „ qu'elle forma sur la Bavière. La mai-
 „ son d'Autriche ne doit compter sur
 „ ses alliés qu'autant qu'elle ne portera
 „ point atteinte aux principes reçus &
 „ suivis depuis la paix d'Utrecht. Mi-
 „ lord Bolinbroke a dit à sa nation :
 „ *Nous devons empêcher que l'Autriche ne devien-*
 „ *ne trop puissante & qu'elle ne soit en état de se*
 „ *passer de nous ; mais, d'un autre côté, nous*
 „ *devons entretenir son ambition pour la te-*
 „ *nir en activité & pouvoir la faire agir au*
 „ *besoin. Nous avons dû lui laisser faire,*
 „ *en 1739, cette paix honteuse qui lui a*
 „ *coûté Belgrade ; tandis que dans le même*
 „ *tems nous lui garantissions la pragmatique-*
 „ *sanction, afin de favoriser le nouvel ordre*
 „ *de succession dans l'héritière de cette maison.*
 „ *Mais, du moment où elle paroîtra avoir en-*
 „ *vie de faire des conquêtes en Allemagne ou*
 „ *d'étendre ses possessions du côté de la Tur-*
 „ *quie,*
 F 3

„ quie, nous devons nous déclarer contre elle.
 „ Des raisons de politique & de commerce
 „ nous obligent de nous conduire ainsi. Je
 „ suivrai la politique angloise, continua
 „ le Roi, & je surveillerai la maison
 „ d'Autriche de manière à l'empêcher
 „ d'attenter aux droits & aux libertés
 „ germaniques, ou à la propriété des
 „ différens princes de l'empire, qui de-
 „ puis longtems regardent avec raison
 „ leur chef comme l'ennemi capital de
 „ leur liberté. Si la ligue du Rhin qui
 „ se forma après la paix de Westphalie,
 „ eut subsisté jusqu'à présent, l'Allemagne
 „ seroit parvenue à un degré éminent
 „ de prospérité & de puissance; tandis
 „ qu'au contraire elle perd tous les
 „ jours de sa considération par la divi-
 „ sion qui regne entre ses membres &
 „ la fausse politique des différens états,
 „ qui, ne consultant que leur intérêt
 „ particulier, se détachent de l'union fé-
 „ dérative pour s'unir à l'ennemi de l'em-
 „ pire, ou font des traités avec des
 „ puissances étrangères pour leur four-
 „ nir

„ nir des troupes auxiliaires , moyen-
 „ nant un subside que celles - ci leur
 „ payent; & privent, par cette odieuse
 „ spéculation, l'Allemagne d'une foule
 „ d'hommes nécessaires à l'agriculture &
 „ à la défense de leur pays. „

Vous voyez, Monsieur! que notre monarque est aussi bon politique que guerrier habile. Il est peu de souverains qui seroient en état de raisonner aussi juste sur les intérêts de leur pays. On m'assure que S. M. a eu l'idée de faire revivre le projet qu'avoit eu la fameuse Reine Elisabeth, d'établir un système politique & universel qui assurât la liberté de chaque état (*). Mais les difficultés qu'il éprouva dans les premières tentatives qu'il fit à ce sujet, le forcèrent de renoncer à ce projet, & il fut convaincu de l'impossibilité de concilier des intérêts si nombreux & si opposés, & d'obliger les maisons d'Autri-

F 4

che

(*) Voyez, dans la *Vie d'Elisabeth, Reine d'Angleterre*, son entrevue à Douvres avec le ministre de Henri IV.

che & de Bourbon à renoncer à cet esprit de domination qui est pour ainsi dire inhérent en elles, & qu'elles conserveront jusqu'à l'entière extinction de leur puissance.

Nous avons reçu des nouvelles de notre Prince-Royal de Prusse. Il est arrivé le 10 Août à Königsberg; il a visité toute la Prusse-Royale, où il a reçu les honneurs dus à son rang. Le 23, il étoit à Memel, le 26 à Riga où il trouva des chambellans de S. M. l'Impératrice, qui le complimentèrent au nom de leur souveraine. S. A. R. doit être aujourd'hui à Nerva, s'il ne lui arrive point d'accident en route. Dans ce dernier endroit, les princes de Potemkin & de Wolkouski l'attendent pour la conduire à Pétersbourg. Notre monarque est fort impatient, dit-on, de savoir quelle sera l'issue de ce voyage; il craint que l'Impératrice n'ait pris des engagements qu'il lui sera impossible de rompre; S. M. vient encore de recevoir une lettre du ministre Panin, qui n'est rien

rien moins que propre à le rassurer à ce sujet. La faveur de ce dernier continue à baisser, & si le prince Potemkin prend le dessus, comme il y a toute apparence, le système politique de Russie changera entièrement. Cependant le Roi paroît compter sur l'amitié de l'Impératrice, avec laquelle il est, dit-on, toujours en correspondance. „ Je „ me suis brouillé, disoit-il un jour, avec „ les femmes & avec les poètes, & „ cela a manqué de me coûter mon „ royaume & la vie. L'Impératrice „ Elisabeth ne m'a jamais pardonné quelques plaisanteries que je m'étois permises sur elle & sur ses favoris. Elle „ m'avoit juré une haine implacable ; „ mais Dieu la retira de ce monde fort „ à propos. Dans les dernières années „ de la guerre de sept ans, l'aimable demoiselle Poisson, qui devint Madame „ le Normand, puis Marquise de Pompadour, conserva le plus vif ressentiment pour quelques propos tenus de ma part à son sujet & à celui de cet imbécille de Rouillé, ministre des affai-

„ res étrangères, qu'elle protégeoit &
 „ qui déshonorait son maître par les
 „ questions & les réponses absurdes qu'il
 „ faisoit aux ministres étrangers. Je
 „ me brouillai pareillement avec l'abbé-
 „ poète (de Bernis), sur les ouvrages
 „ duquel je m'étois égaïé par quelques
 „ faillies épigrammatiques. Ces étour-
 „ deries impolitiques donnèrent lieu à
 „ cette confédération formée par deux
 „ puissantes maisons de l'Europe, qui ou-
 „ blièrent la haine qui les avoit divisées
 „ pendant plus de deux cents ans pour
 „ se réunir contre moi. Qui auroit ja-
 „ mais pu imaginer que cette cour de
 „ France, qui vouloit écraser l'Autri-
 „ che en 1741, se liguerait avec elle, en
 „ 1757, pour me faire la guerre, &
 „ qu'elle entraîneroit dans cette allian-
 „ ce monstrueuse une partie de l'Alle-
 „ magne, la Russie & la Suède! Après
 „ un pareil exemple, il est impossible
 „ de calculer les événements politiques
 „ ni de faire fond sur les traités & les
 „ garanties. Cette leçon m'a appris
 „ que les souverains ne doivent comp-
 „ ter

„ ter que sur leurs propres forces &
 „ sur leur trésor. Je me suis mis dans
 „ ce cas. Je laisserai à mon successeur
 „ les moyens d'augmenter sa puissance,
 „ comme j'ai fait de celle que m'avoit
 „ transmis mon prédécesseur. Il ne
 „ tiendra qu'à lui d'être le médiateur de
 „ l'Allemagne; son premier soin doit
 „ être de protéger les libertés germa-
 „ niques & de veiller au maintien de
 „ la constitution de l'empire. Il gagne-
 „ ra par ce moyen la confiance de tous
 „ les co-états, & il fera ce qu'auroit
 „ été la France, si sa politique n'eut pas
 „ été aussi vacillante & aussi versatile,
 „ & qu'elle ne se fût pas rendue sus-
 „ pecte à tout le corps germanique par
 „ son alliance avec la maison d'Autriche
 „ & la conduite qu'elle tient encore au-
 „ jourd'hui pour complaire à cette der-
 „ nière.,

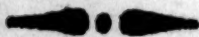
Vous comprenez le sens de cette
 phrase; elle n'a pas besoin de commen-
 taire.

Le

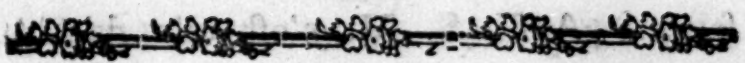
Le ministre d'Angleterre a reçu des nouvelles de Londres qui le consternent. On lui mande que votre escadre combinée, sous les ordres de Don Cordova, a intercepté une flotille marchande richement chargée, & que pas un seul navire ne lui a échappé.

Dans ce moment, je reçois votre lettre du 24 Août, qui me donne la confirmation de cette nouvelle. J'attends avec impatience les détails que vous me promettez à ce sujet. Ce succès, à mon avis, vaut mieux qu'une victoire navale remportée sur vos ennemis.

Adieu, Monsieur! Que le ciel fasse prospérer vos armes & vous donne la paix!



LET.



LETTRE VII.

DE VERSAILLES, le 18 Septembre 1780.

De M. de. . . au Comte de. . .

Je vous ai mandé, dans le tems, mon cher Comte! qu'il étoit question de réformes dans la maison du Roi, & de supprimer ce luxe oriental qui accompagne la majesté du trône. On sera étonné, dans le pays où vous êtes, d'apprendre que notre monarque a congédié plus de quatre cents officiers uniquement destinés à faire le service de sa table & de ses cuisines; tandis que le vôtre se fait servir par ses coureurs & quelques valets-de pied. L'esprit d'ordre & d'économie est une des vertus de Louis XVI; il est bien convaincu que ce nombreux domestique, occupé à le servir, est aussi inutile que dispendieux, & qu'il ne peut rien ajouter à sa grandeur ni à sa puissance.

sance. Aussi S. M. s'est-elle décidée sans peine à rendre un édit, enregistré à la chambre des comptes, portant suppression de *quatre cents & six charges de bouche & commun de sa maison*. Le public applaudit beaucoup à cette réforme, qui équivalait à une diminution de l'impôt: Car il est bon que vous sachiez que les titulaires de ces charges sont dispensés de payer les impositions, & qu'ils jouissent encore de plusieurs autres privilèges également onéreux à la nation; tels que celui qu'on nomme le droit de *committimus*: c'est-à dire que, dans tous les procès qui leur sont intentés ou qu'ils intentent, ils obligent les parties adverses à venir plaider devant le tribunal de la prévôté de l'hôtel; ce qui fait souvent qu'on préfère de faire avec eux un accommodement, plutôt que de s'exposer à être ruiné en fraix. En outre de tous ces avantages, ils retirent au moins dix pour cent de la finance de leurs charges, sans compter la table qu'ils ont

ont pendant les trois mois qu'ils font leur service. Vous concevez que ces messieurs ne se laissent manquer de rien. On dit: *c'est le Roi qui paye.* Aussi S. M. s'explique-t-elle ainsi dans son édit: *Enfin, il est tems de remédier aux abus inséparables de cette multitude de charges & d'occupations inutiles, & d'introduire un ordre clair, simple, tel que nous l'aimons en toutes choses, & qui nous paroît plus grand & plus digne de nous que ce faste obscur & dispendieux dont nous étions environné.*

Je dois vous observer que ces charges ont été données originairement par les Rois à ceux de leurs serviteurs qu'ils affectionnoient le plus; que ceux qui les avoient obtenues eurent la liberté de les vendre: Par cette raison, le Roi auroit pu se dispenser de les rembourser. Cependant S. M. a cru qu'il étoit de sa justice d'acquiter la finance de ces charges à ceux qui les avoient achetées de bonne-foi, après que le prix en auroit été fixé par un tarif qui seroit fait. Ce remboursement se fera dans l'espace de cinq

cinq ans; l'intérêt de l'argent sera payé sur le pied de cinq pour cent, & on conserve les privilèges à ceux qui ont vingt ans de service. La suppression de ces charges est un objet de neuf millions environ. On a calculé que cette somme sera économisée dans trois ou quatre ans par le nouveau régime établi pour l'administration intérieure de la maison du Roi, dite *chambre aux deniers*.

Cette opération de M. Necker est généralement approuvée. Tant que ce directeur des finances en fera de pareilles, il est assuré d'obtenir le suffrage de la nation. Le préambule de l'édit de suppression est sagement écrit : le Roi, en faisant ces réformes dans sa maison, a égard au droit de propriété, & il ne veut pas que les actes de sa sagesse coûtent un seul regret à aucun de ses sujets.

Tandis que nous nous occupons ici d'économie, nos affaires en Amérique prennent la tournure la plus favorable. Nous avons reçu des nouvelles directes de

de M. de Ternai, qui nous annonce son arrivée à New-Port dans le Rhode-Island. Nous nous attendons, d'après cela, à de grands événemens dans ces contrées. Je ne vous parlerai pas des petits combats qui ont lieu entre les corsaires, qui ne signifient rien & qui ressemblent à ceux des hussards sur terre.

Dès que nos troupes eurent débarqué à New-Port, Mrs. de Ternai & de Rochambeau députèrent vers le congrès pour lui donner avis de leur arrivée & lui offrir, de la part du Roi, les troupes qu'ils avoient sous leurs ordres, pour être employées à la défense de la cause des américains. On assure que le plan de campagne qui a été arrêté, a pour objet l'attaque de New - Yorck, siege principal des forces royalistes sur le continent. Cette expédition a été, dit-on, concertée ici avec M. de la Fayette, qui, connoissant parfaitement ce pays, étoit plus que personne dans le cas de donner de bons conseils.

M. de Sartine a reçu des lettres dans lesquelles on lui mande que le chevalier Clinton, d'après les avis qu'il avoit reçus par ses espions sur les projets hostiles qu'on avoit contre New-Yorck, étoit revenu dans cette ville pour faire toutes les dispositions nécessaires à sa défense. Le gros de son armée étoit, le 16 Juillet, à 18 milles de cette place. Il avoit fait des mouvemens pour tâcher d'engager le général Washington d'en venir à une action, & essayer de remporter sur lui un avantage décisif, avant qu'il n'eut reçu les renforts que nous lui avons envoyés; mais le Fabius américain ne s'étoit point départi du système qu'il a adopté depuis le commencement de cette guerre, qui est de se tenir sur la défensive jusqu'à ce qu'il trouve l'occasion de combattre avec la certitude de vaincre.

Dans une dépêche par *Duplicata* que nous avons interceptée, Sir Clinton dit au Lord Germaine: *J'ai tenté plusieurs fois inutilement de forcer Washington à se battre.*

bâttre. J'ai été, aussi, moi-même reconnoître les lignes de son camp à Morris-Town; mais je les ai trouvées si fortes & disposées avec tant d'habileté, qu'il auroit été dangereux de les attaquer. C'est pour cette raison que j'ai tâché par toutes sortes de moyens, & surtout par différentes fausses manœuvres, d'attirer ce général en rase campagne. Tous mes efforts ont été inutiles jusqu'à présent. Quelques detachemens de mon avant-garde en sont venus aux mains avec des corps avancés des américains. Je vous ai rendu compte, dans ma dernière, du choc qui a eu lieu, le 23 Juin, entre le général Gréen & les troupes que j'ai sous mes ordres.

On voit par cette dépêche que Sir Clinton ne se promet pas de grands avantages, & qu'il craint de se mesurer avec le général Washington. M. Francklin a reçu de son côté, de la part du congrès, des détails sur l'affaire dont parle le général anglois. Il a remis à notre ministre copie de la lettre écrite à ce sujet par Washington, & datée

de Wippani le 25 Juin. En voici le contenu :

„ Les mouvemens de l'ennemi nous
 „ donnant lieu de soupçonner qu'il avoit
 „ quelques desseins contre West-point;
 „ l'armée (à l'exception de deux briga-
 „ des & quelque cavalerie, qui furent
 „ laissées sous les ordres du général
 „ Gréen pour couvrir le pays & nos
 „ équipages) se mit en marche & s'a-
 „ vança lentement vers Pompton. Le
 „ 22, elle fit halte au pont de Rocka-
 „ way, éloigné d'environ onze milles de
 „ Morris-Town. Le jour suivant, l'en-
 „ nemi se porta en forces d'Elisabeth-
 „ Town vers Sprengfieldt. Les géné-
 „ raux - majors Gréen & Dickinson,
 „ avec les troupes continentales & le
 „ plus de milices qu'ils purent rassem-
 „ bler, s'opposèrent à sa marche &
 „ firent la plus vigoureuse résistance;
 „ mais ils avoient à combattre des for-
 „ cestrop supérieures, & l'ennemi réus-
 „ sit à s'avancer jusqu'à Sprengfieldt.
 „ Après avoir brûlé ce village, il se re-
 „ tira

„ tira, encore le même jour, à son an-
 „ cien poste; &, la nuit, il l'abandonna,
 „ passa à l'isle *des États* & retira le pont
 „ après lui. Qu'il me soit permis de
 „ renvoyer le congrès, pour les parti-
 „ cularités, au rapport même du géné-
 „ ral Gréen, où l'on verra que ce n'a
 „ pas été sans beaucoup de perte que
 „ l'ennemi a fait des excursions dans cet
 „ état. La nôtre n'est pas considéra-
 „ ble. La milice s'est conduite dans
 „ ces deux occasions d'une manière à
 „ mériter les plus grands éloges; elle
 „ a volé au devant du danger avec une
 „ intrépidité & un sang-froid égal à
 „ tout ce que j'ai vu de mieux dans tout
 „ le cours de cette guerre. „

M. Francklin remit pareillement le
 rapport du général Gréen. Je ne vous
 l'envoie point; vous connoissez ces for-
 tes de relations. Le représentant des
 états - unis n'a pas manqué de faire un
 pompeux éloge des troupes américaines,
 & surtout des milices, dont la condui-
 te, dit-il, est sans reproche. Il a aussi

ajouté que, malgré quelques légers avantages remportés par les troupes britanniques, le peuple américain étoit toujours animé du même esprit, & déterminé plus que jamais à faire les plus vigoureux efforts pour défendre sa liberté & assurer son indépendance.

Le comte de Montmorin, notre ambassadeur à Madrid, nous écrit que M. de Cumberland, ce confident intime du Lord Stormont, n'a pas eu le succès qu'il s'étoit promis près des ministres espagnols dans la négociation dont il étoit chargé. Toutes ses intrigues n'ont pu changer le système adopté par S. M. Catholique. Ce monarque n'écouterà jamais à aucune proposition de paix que du consentement de notre cour, quoi qu'en disent les ministres anglois pour amuser la nation & la bercer d'espérances flatteuses, afin d'en tirer des subsides.

Rien ne prouve mieux, mon cher Comte! la décadence de cette Albion
autre-

autrefois si superbe, que les moyens qu'employent ceux qui la gouvernent pour tirer la nation du précipice dans lequel ils l'ont entraînée par leur incapacité, pour ne rien dire de plus. Mais ce qui paroît incroyable, c'est de voir un peuple-roi souffrir que les auteurs de ses maux restent à la tête de l'administration, & qu'il ne prenne pas sur lui d'obliger le Roi à les renvoyer. J'ai eu occasion de voir ici un anglois du parti de l'opposition, qui m'a raconté des choses incroyables. Il seroit trop long de vous en faire le détail; je me contenterai de vous communiquer un article qui a rapport aux ministres anglois dans les cours étrangères. Vous y verrez de quelle manière on peut parvenir à ce poste.

Un secrétaire d'ambassade, homme de mérite, ne pouvoit point obtenir d'avancement, quoiqu'il eut des protections & même des parens dans le ministère. Ennuié d'écrire, il obtint la permission de venir à Londres pour sol-

liciter. Mais on se bernoit à lui faire des promesses, en lui insinuant de retourner à son poste, de chercher à mériter les graces du Roi, qu'avec le tems ses services seroient récompensés. Il étoit résolu de se démettre de son emploi; cependant, avant de le faire, il consulta un membre de l'opposition, son ami, & lui demanda son avis. — *Gardez-vous en bien*, lui répondit celui-ci. *Si vous voulez suivre mes conseils; avant un an, vous serez ministre. De quelle manière faites-vous les dépêches que vous envoyez aux ministres? —*

„ Je leur ai toujours dit la vérité. Je
 „ leur ai prédit, en 1777, la rupture
 „ avec l'Espagne. Je m'étois procuré
 „ des renseignemens sur les projets qu'a-
 „ voit la France, & je pensois, comme
 „ William Pitt, qu'il falloit déclarer la
 „ guerre à cette puissance avant qu'elle
 „ ne se fût mise en état de défense.
 „ J'ai surtout insisté pour qu'on mena-
 „ geât la Hollande, de peur de s'en
 „ faire un ennemi. „ — *Vous m'en avez*
assez dit. Je ne suis pas étonné, d'après

cela,

cela, que vous ne soyez que secrétaire d'ambassade; je suis même surpris que vous soyez encore en place. — „Comment cela?„ — Comment? c'est que vos dépêches n'étoient que des critiques sanglantes des opérations de nos ministres; Et pour réussir avec ces messieurs, il ne faut rien leur dire qui soit contraire aux principes qu'ils ont adoptés. — „Mais, j'aurois cru trahir mon devoir, si j'en avois agi autrement.„ — Ceux qui nous gouvernent dans ce moment ne connoissent ni devoir ni patrie. Ils ont déshonoré l'Angleterre aux yeux de l'Europe par la conduite qu'ils ont tenue. La France, notre ennemi naturel, a profité de leurs fautes; elle ne s'est pas même cachée sur les préparatifs de guerre qu'elle faisoit contre nous. Vous voyez que Lord Stormont, au retour de son ambassade, est entré au ministère. Savez-vous pourquoi? C'est qu'il écrivoit que la cour de Versailles ne pensoit point à rompre avec nous, par la raison que ses finances étoient épuisées, que la marine, depuis le départ des Choiseul, étoit tombée dans le plus grand délabrement; qu'elle ne prendroit aucune part à nos divisions avec

nos colonies. Notre ministre en Espagne mandoit que la cour de Madrid témoignoit la plus grande envie de vivre en bonne intelligence avec nous ; que le prince des Asturies étoit du parti anglois ; que jamais cette cour ne se déclareroit contre nous dans la guerre d'Amérique ; qu'il étoit au contraire de son intérêt de s'unir à l'Angleterre pour soumettre les colonies rebelles , afin de ne pas donner lieu au peuples de l'Amérique-méridionale de se soulever & de secouer le joug sous lequel les espagnols les retenoient. Notre ministre en Hollande assure que nous avons les deux tiers de la nation pour nous , qu'il n'y a que la lie du peuple de quelques provinces qui se soit déclarée en faveur des françois ; que c'est dans un café houle d'Amsterdam que l'ambassadeur du Roi de France fait ses intrigues politiques avec un rébelle Bostonien , un pensionnaire traître à sa patrie , un marchand qui a fait banqueroute & quelques autres individus de la même trempe. C'est d'après de pareils rapports , que nos sages ministres agissent. Je pourrois vous citer encore d'autres exemples beaucoup plus atroces , mais que je dois taire pour l'honneur de la Grande - Bretagne. —

„ Quoi !

„ Quoi ! vous croyez qu'en faisant de
 „ pareils rapports, je pourrai réussir ? „
 — *Je fais plus que de le croire, j'en suis*
assuré. — „ Mais cela, je vous l'avoue,
 répugne à ma façon de penser. „ — *Les*
ministres actuels ne peuvent pas rester longtems
en place ; il faut espérer que ceux qui leur
succéderont penseront différemment, & qu'alors
vous pourrez, en disant la vérité, opérer le
bien. — „ Je suivrai votre conseil. „ —
Ne croyez pas que ce soit seulement dans les
affaires étrangères qu'on se conduit ainsi. Nos
généraux & nos amiraux en font de même.
Lisez tous les rapports qui viennent de l'Amé-
riques & les relations des combats sur mer ;
vous y verrez qu'ils sont toujours vainqueurs :
D'Orvilliers a été battu par Keppel ; le comte
d'Estaing par Howe, Guichen par Rodney ;
Clinton fait toujours fuir devant lui les amé-
ricains. On raconte tout cela au Roi Geor-
ge III ; on fait un résumé de tous les men-
songes fabriqués pendant la campagne, & on
les encadre dans un beau discours qui se pro-
nonce à l'ouverture du parlement, afin d'obte-
nir des subsides pour la continuation de la
guerre. Je ne connois qu'une seule nation
 qui,

qui, lorsqu'elle est en guerre, n'en impose point pas de fausses relations. Je veux parler des Turcs. Le Sultan fait étrangler, suivant son bon plaisir, le Grand-Visir, les Pachas & les généraux dont il n'est pas content; mais on ne voit pas, à l'article de Constantinople, de ces bravades telles que les nations européennes se plaisent à en faire.

Le secrétaire d'ambassade anglois suivit le conseil du membre de l'opposition, &, dans l'année, il fut nommé ministre.

Je vous avoue, mon cher Comte! que nos visirs de Versailles ressemblent un peu à ceux de St. James. J'ai souvent entendu déraisonner ici des hommes en place qui jouissoient d'une certaine réputation, & qui d'ailleurs ne manquoient pas d'esprit. Dans la guerre qui eut lieu entre la Porte & la Russie, en 1770, M. le duc de Choiseul se laissa induire en erreur sur le compte de cette dernière puissance, qu'on lui représentoit comme hors d'état de soutenir une seule campagne contre les Turcs. Nos
habi-

habiles premiers - commis de la marine d'alors, plaisantoient sur la flotte russe sortie de la mer Baltique pour se rendre dans la Méditerranée; à les entendre, pas un des vaisseaux de cette flotte ne devoit arriver à sa destination. Le duc de Choiseul avoit une confiance aveugle en quelques-uns de ces sous-ordres, & il croyoit à tout ce qu'ils lui disoient. Ce ministre fut, aussi, souvent trompé par les rapports que lui faisoient ceux qu'il avoit fait nommer ambassadeurs dans les cours étrangères. Il eut toujours une fausse idée de votre monarque & de sa puissance réelle; on l'avoit prévenu à cet égard, & cette prévention lui a fait faire beaucoup de fautes. Depuis sa retraite, il a reconnu son erreur; & je crois que s'il rentroit en place, il se conduiroit sur d'autres principes.

D'Alembert m'a communiqué les portraits de quelques ministres, peints par votre monarque; je les ai trouvés d'une ressemblance frappante. Celui du Comte
de,...

de.... m'a beaucoup amusé; il est d'après nature. Cet ex-ambassadeur n'ayant pu réussir, comme il le désiroit, dans la carrière diplomatique, s'est jetté dans celle des armes. Il y fera son chemin, quoique, au dire des personnes du métier, il ne soit pas meilleur militaire que négociateur.

On n'a pas, à ce qu'il me semble, encore réussi à perfectionner l'art de négocier; on pourroit même dire que les différens cabinets de l'europe n'en connoissent pas d'autre que celui d'intriguer. La politique a cependant des principes certains qui doivent servir de base à toutes les négociations; lorsqu'on s'en est une fois écarté, il n'est guères possible d'augmenter ni d'affermir la grandeur d'un état, & de lui conserver une prépondérance acquise par de petits moyens. Le moindre événement qui arrive dérange un système établi sur une base aussi peu solide; on est obligé de recourir à de nouvelles intrigues, de susciter de nouvelles tracasseries, d'employer

(III)

yer le mensonge , & l'espionage. Les ministres occupés à des détails si minucieux , n'ont aucune de ces grandes vues qui produisent les grands succès. Comme c'est presque toujours le hasard , l'intrigue ou la protection qui les a élevés au poste qu'ils occupent , on peut dire que plus de la moitié des peuples de l'europe sont gouvernés par le fort. Dans ce moment , M. le comte de Vergennes paroît dominer toutes les cours de l'europe. Il a mis fin par son intervention à la guerre de Bavière ; les différens agens qu'il a employés pour empêcher les anglois de se faire des alliés , ont réussi dans leur négociation ; il a déterminé l'Espagne à se déclarer en notre faveur ; la Hollande est sur le point d'en faire de même. Mais je vois se former , au milieu même de ces succès , un chaos qui , à la fin de la guerre , sera bien difficile à débrouiller. Tous les avantages qu'on aura obtenus par une paix qui , je crois , sera glorieuse , ne seront pas de longue durée. Je souhaite

haite de me tromper; mais il existe dans notre administration intérieure une fermentation allarmante, occasionnée par une guerre qui épuise la nation & qui ne remplira pas le but qu'on s'est proposé en la faisant: celui d'abaisser la puissance de l'Angleterre. Cette dernière a des moyens de se relever que nous n'avons pas; la forme de notre constitution s'y oppose. Chaque empire, chaque état tient de ses loix, de ses mœurs & de sa position locale une manière d'être qui lui est propre. Rien de plus mal vu de la part de nos ministres & de tous nos spéculateurs politiques que ces changemens qu'on a voulu introduire depuis la paix de 1763, surtout dans le militaire; tels que cette discipline prussienne qu'on a essayé d'établir & qui est absolument contraire au génie de la nation. L'officier & le soldat ne savent plus à quoi s'en tenir; chaque année, on voit éclore de nouvelles ordonnances, de nouvelles manœuvres,

vres, de nouveaux exercices qui les rebutent & détruisent cet esprit guerrier de la nation. Le Roi de Prusse a été lui-même le créateur de son militaire; son prédécesseur lui avoit préparé les moyens de mettre sur pied une armée, en lui laissant les fonds nécessaires à l'exécution de son projet. En voulant vous imiter, nous avons fait & nous faisons encore des sottises. La raison en est que, chez vous, c'est Frédéric qui gouverne seul, & qu'en France le Roi ne s'occupe point de son militaire; il laisse ce soin au ministre de la guerre; ce dernier s'en rapporte aux inspecteurs &c. &c. Des plaintes s'élèvent contre lui; on le renvoie, un autre lui succède; avec des principes différens, il détruit tout ce qu'a fait son devancier; ce qu'il y substitue ne vaut pas mieux. Voilà comme nous sommes gouvernés depuis près d'un siècle, & cependant nous existons & nous sommes encore une des plus grandes puissances de l'Europe.

Je termine cette lettre, mon cher Comte! elle m'entraîneroit à vous dire d'autres vérités que je dois taire comme françois. — Je suis &c.



LETTRE VIII.

De VERSAILLES, le 26 Septembre 1780.

Du même, au même.

Je vous ai dit, dans une de mes précédentes, qu'on accusoit le général américain Lincoln de ne pas s'être conduit comme il le devoit pendant le siège de Charles-Town, & d'avoir même été la cause de la perte de cette place. Ce général, qui prétend n'avoir rien à se reprocher, ayant été instruit des soupçons formés contre lui, écrivit, le 22 Juin, au congrès pour l'informer de son arrivée & lui demander un conseil-de-guerre. Il disoit dans sa lettre „qu'ani-
„mé du double motif de justifier le
„choix du congrès & de repousser les

„at-

„ atteintes portées à sa réputation , il
 „ faisisoit la première occasion pour prier
 „ cette assemblée d'ordonner que, confor-
 „ mément à sa résolution du 28 No-
 „ vembre 1777, il fût fait immédiate-
 „ ment une enquête sur les causes de
 „ la perte de Charles-Town, qui venoit
 „ de lui être annoncée, ainsi que sur sa
 „ conduite comme officier-commandant
 „ à ce poste, lorsqu'il fut rendu à l'en-
 „ nemi. „

Le congrès répondit au général Lin-
 coln, „ qu'il étoit charmé de l'empres-
 „ sement qu'il montroit à se laver des
 „ imputations qui étoient à sa charge;
 „ que, pour répondre à ses desirs, le
 „ général en chef de Washington seroit
 „ chargé, aussitôt que les circonstances
 „ le permettroient, de faire une enquê-
 „ te sur la prise de Charles-Town ainsi
 „ que sur la conduite du général-major
 „ Lincoln, commandant dans la Caro-
 „ line-méridionale; que, d'après les lu-
 „ mières qu'on auroit acquises par cet-
 „ te enquête, le congrès prononceroit

„ une décision. „ On assure que ce général américain a des moyens de se justifier pleinement de l'accusation formée contre lui.

Un de mes amis vient de recevoir une lettre d'un officier qui sert sous les ordres de M. le comte de Guichen. Je vous en envoie la copie; elle vous mettra au fait de notre situation & de celle des anglois aux Antilles.

Copie d'une lettre de la Baye du Fort-Royal de la Martinique , le 29 Juin 1780.

„ Je ne fais pas, mon ami! ce que
 „ vous penserez de nous en apprenant
 „ que trois combats consécutifs & le
 „ renfort d'une flotte & d'une armée
 „ n'ont pas fait changer ici la face des
 „ choses. Il me semble entendre vos
 „ nouvellistes & autres oisifs du palais-
 „ royal déraisonner sur nos opérations,
 „ & prononcer despotiquement sur la
 „ conduite de nos généraux. Ces mes-
 „ sieurs

„ fleurs differtent mieux sur une mode
 „ nouvelle ou sur les talens d'un acteur
 „ que sur quelque objet militaire. Pour
 „ vous, qui n'êtes pas du nombre de ces
 „ esprits légers & superficiels, je vous
 „ dirai que ces trois combats, dont on
 „ aura sans doute beaucoup exagéré
 „ l'importance dans les gazettes, n'ont
 „ pas été assez décisifs pour donner à
 „ l'une des deux parties une supériorité
 „ marquée sur l'autre. Lorsque les ren-
 „ forts sont arrivés, on a eu tant de
 „ peine à les rassembler, à empêcher
 „ nos alliés de tomber sous le vent; le
 „ nombre de leurs malades étoit si con-
 „ sidérable, toutes les circonstances en-
 „ fin nous ont été si contraires, que
 „ malgré la vigilance de notre digne
 „ général, il nous a été impossible pen-
 „ dant près de quinze jours de songer
 „ à tenter quelque expédition. Ce n'est
 „ que depuis quelques jours que nous
 „ pouvons nous flatter de ne former
 „ qu'une armée avec les espagnols.
 „ Auparavant, leur escadre, du moins

„ pour la plus grande partie, étoit si
 „ peu au fait de nos signaux, elle crai-
 „ gnoit tant pour son riche convoi,
 „ qu'il y auroit eu du risque de la pré-
 „ senter à l'ennemi. Enfin, nous voila
 „ parfaitement amalgamés avec les es-
 „ pagnols, & tous animés du même es-
 „ prit; j'en excepte cependant la dévo-
 „ tion, que nous n'aurons jamais au mê-
 „ me degré de perfection que nos alliés.
 „ Nous partons, dans trois ou quatre
 „ jours, pour une expédition secrète qui
 „ ne peut manquer d'être glorieuse, à
 „ en juger par l'ardeur de tous nos
 „ équipages & la force de notre armée,
 „ S'il eut été possible que notre réu-
 „ nion se fit deux mois plutôt, je crois
 „ qu'à présent nos ennemis n'auroient
 „ plus aucunes possessions aux îles - du
 „ vent. Si quelque boulet de canon ne
 „ me fait point passer le Styx, je vous
 „ donnerai de mes nouvelles & vous
 „ manderai nos succès, si nous en
 „ avons. „

Vous

Vous voyez par cette lettre que nous n'avons pas encore cueilli beaucoup de lauriers aux Antilles. On ne dit rien ici dans les bureaux de la marine de cette expédition secrète qui doit avoir lieu. Il vient d'arriver quelques officiers de l'Amérique, & entre autres Mrs. de la Touche-Tréville, de Rochouart & de Bougainville. Ce dernier venoit solliciter, dit-on, le gouvernement de la Martinique; mais on assure que le Roi en a disposé *in petto* en faveur de M. de Bellecombe, qui mérite à tous égards cette faveur par la belle défense qu'il a faite à Pondichéri.

S. M. toujours animée du même esprit d'économie qu'elle a déjà si heureusement manifesté, n'ira point cette année à Fontainebleau, ce voyage étant toujours fort dispendieux. La cour se rendra, le mois prochain, à Marli; les ordres sont donnés pour que le service s'y fasse selon le nouvel ordre introduit à la suite des réformes qui ont eu lieu.

Vous ne pouvez vous former une idée de l'activité qui regne dans nos ports: il va encore être lancé incessamment à Brest, neuf vaisseaux-de ligne de la force de 74 jusqu'à 110 canons. On les destine à escorter un nouveau renfort qu'on envoie au comte de Rochambeau; c'est, à ce qu'on croit, M. de la Touche-Tréville qui en aura le commandement. Cet officier est aussi habile que brave, & il saura tenir tête aux anglois, s'il les rencontre dans sa route.

Comme nous avons reçu des avis de Londres, que nos ennemis se proposent de frapper de grands coups, la campagne prochaine, aux Antilles & dans l'Amérique-septentrionale, nous prenons nos mesures pour nous opposer à leurs desseins. Nos succès dépendent des généraux qui seront choisis. On assure toujours que M. le comte de Guichen vient de se retirer. On parle encore d'un autre officier de la marine qui veut en faire

faire autant par des raisons de mécontentement; ce qui seroit une perte, attendu, dit-on, qu'il ne seroit pas possible de le remplacer.

M. Francklin a communiqué à M. le comte de Vergennes la lettre qu'il a reçue du congrès sur la conduite qu'a tenu l'armée françoise à son arrivée à Rhodes-Island; elle fait le plus grand honneur à nos troupes & peint bien le caractère généreux & loyal de la nation. Voici ce qu'on mande au représentant des états-unis: *Quelques jours après le débarquement des troupes françoises, trois à quatre mille hommes de milices américaines vinrent se joindre à elles pour ne former qu'un seul camp. Les américains, qui avoient fait une marche longue & pénible, se trouvèrent manquer, à leur arrivée, de comestibles & surtout de pain; ils n'avoient pas mangé depuis douze heures. Le commandant de cette milice vint trouver M. le comte de Rochambeau pour le prier de lui fournir des munitions de bouche. Le comte s'excusa en disant qu'il n'en avoit lui-même que pour deux*

ou trois jours au plus ; que ne connoissant pas le pays, il n'avoit pas les mêmes ressources que lui, & qu'il craignoit d'en manquer pour son armée. Le commandant retourna annoncer aux américains la réponse de M. de Rochambeau. Alors ceux-ci s'écrièrent tous : „ Si cela est ainsi, allons nous coucher! „ Le bruit se répand dans l'armée françoise que les alliés manquent de pain : aussitôt tous ces braves gens, sans consulter leur général ni leurs officiers, sortent de leurs tentes, les grenadiers à la tête ; ils courent au quartier de leurs nouveaux compagnons d'armes, leur portent la moitié de leur pain & de leurs autres vivres ; & comme ils les voyent extrêmement fatigués & harassés par la marche pénible qu'ils ont faite, & par le besoin de nourriture & de repos, ils les forcent de venir partager avec eux leurs tentes & leurs lits. Par ce moyen, les deux armées se confondent ensemble & ne forment plus qu'une seule nation.

Lorsqu'on a raconté ce trait au Roi, S. M. a dit : Je m'estime heureux de régner sur une pareille nation. Je veux qu'on écrive au comte de Rochambeau, de ma part, qu'il

qu'il dise aux troupes qui sont sous ses ordres que je suis instruit de leur généreux procédé, & qu'il les en remercie en mon nom.

Vous ne pouvez vous faire une idée, mon cher Comte! de l'effet que ces petites attentions font sur nos soldats. Une parole agréable de la part de leur maître opère plus que les récompenses; ils préfèrent les éloges & la gloire à l'argent.

Nous apprenons par la voie de Londres l'arrivée des vaisseaux la *Résolution* & la *Découverte* à Stromms en Ecosse, où ils sont retenus par les vents contraires. Ils avoient pris cette route pour éviter la rencontre de nos vaisseaux, dont ils n'avoient cependant rien à craindre, attendu l'ordre donné par notre cour ainsi que par celle de Madrid, de ne les troubler en aucune manière dans leur navigation. Le capitaine Clerke, qui prit le commandement de la *Résolution* après la mort tragique du capitaine Cook dans l'île d'O-Whilie, a donné une relation exacte des causes de

ce funeste événement. Il paroît que le célèbre navigateur anglois a manqué de prudence & qu'il s'est attiré le sort malheureux qu'il a eu, en maltraitant des insulaires qui étoient sur leurs foyers, qui l'avoient accueilli d'abord avec bonté & lui avoient fourni tout ce qu'il leur avoit demandé. Il paroît au reste qu'on n'a pu parvenir à trouver un passage vers les nord de l'europe ou vers la côte septentrionale de l'Amérique, dans une latitude au sud du cap Elias ou au nord de ce cap; puisqu'au milieu de l'été, le capitaine Clerke n'a pu s'avancer ni à l'est, ni à l'ouest au delà du détroit qui sépare les deux continents. On dit que ce second voyage du capitaine Cook contient des détails intéressans, dont les anglois attendent avec impatience la publication.

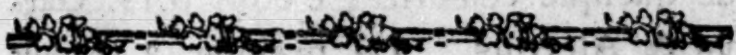
La cour de Pétersbourg, qui veut profiter de la foiblesse de la Porte-Otomane, ne cesse de former des prétentions. Il s'est élevé depuis quelque tems une contestation au sujet de l'établissement

ment d'un consul à Bucharest. La Russie avoit nommé à ce poste M. de Laskarow; les fonctions de ce consul ne devoient pas s'étendre seulement à toute la Moldavie, mais encore à la Valachie, avec pouvoir de résider dans tel endroit de ces deux provinces qu'il voudroit, & d'établir autant de vice-consuls qu'il le jugeroit nécessaire pour l'intérêt de sa souveraine. Lorsque le ministre de Russie renouvela ses instances sur cet objet près de la Porte, il lui fut donné par écrit la même réponse qu'on lui avoit déjà faite verbalement, en y ajoutant: „que le peu de com-
 „ merce que les sujets russes faisoient
 „ dans l'empire Ottoman n'avoit été
 „ troublé en aucune manière jusqu'à ce
 „ moment; qu'on veilleroit toujours,
 „ comme on l'avoit fait, à ce que les
 „ négocians russes pussent continuer
 „ leurs opérations sans le moindre em-
 „ pêchement; qu'ainsi, il paroissoit abso-
 „ lument inutile que l'Impératrice nom-
 „ mât

„ mât un consul & des vice - consuls;
 „ qu'elle pourroit s'épargner les fraix
 „ que cela lui coûteroit; qu'au reste on
 „ ne lui cacheoit point qu'une pareille
 „ innovation devoit nécessairement don-
 „ ner de l'ombrage au peuple, qui ne
 „ manqueroit pas de l'attribuer à toute
 „ autre cause qu'à des raisons de com-
 „ merce.,,

Notre ambassadeur à Constantinople, qui nous rend compte de cette affaire, nous mande qu'il est très vrai que le commerce de la Russie dans le levant décheoit de plus en plus, malgré les dépenses que fait la cour de Pétersbourg pour le soutenir. Le seul établissement qu'elle ait, c'est une maison fixée à Constantinople depuis la paix de 1775, & qui n'a pu réussir, quoiqu'elle lui ait fourni des fonds considérables, qui se trouvent déjà en partie dissipés. On pense au reste que cette nomination d'un consul Russe en Walachie n'est qu'un prétexte pour chercher une nouvelle que-

querelle aux Turcs. Je le crois aussi; qu'en pensez-vous, mon cher Comte? En attendant l'événement, je suis avec un entier dévouement, votre &c. &c.



LETTRE IX.

De BERLIN, le 18 Septembre 1780.

Du Comte de.... à M. de....

Je vous ai dit, Monsieur! dans une de mes dernières, que notre ministre de Hertzberg s'étoit déclaré le champion de la littérature allemande; il a déjà eu quelques succès près de son maître, & je crois qu'il réussira à le convaincre entièrement que nous pouvons réussir dans notre langue & même égaler vos meilleurs écrivains dans plusieurs genres. C'est à la guerre de Bavière que nous devons ce commencement de conversion du Roi. Pendant son séjour à Breslaw, ce monarque dont le génie ne pouvoit rester inactif dans les intervalles

les que lui laissoient les affaires, cau-
 soit souvent avec M. de Hertzberg.
 S. M. avoit aussi fait appeler près d'elle
 deux hommes-de lettres qui jouissoient
 de quelque célébrité; c'étoit Mrs. Gar-
 ve & Alertius. Le premier a traduit
 avec succès plusieurs ouvrages anglois;
 il en a composé d'autres qui ont de la
 réputation. Le second étoit un homme
 très instruit, qui a peu écrit, mais il
 s'étoit acquis une grande considération
 en Pologne comme directeur d'un col-
 lège & comme bibliothécaire. Plusieurs
 polonois avoient parlé de lui au Roi
 d'une manière avantageuse; ce qui le dé-
 termina à l'attirer près de lui. Ces
 deux savans trouvèrent le moyen d'in-
 téresser le monarque en l'entretenant
 des auteurs anciens, de la difficulté de
 les traduire, & du petit nombre de bon-
 nes traductions qui existoient. S. M.
 leur dit qu'elle croyoit que les fran-
 çois avoient assez bien réussi dans ce
 genre de travail, & qu'elle doutoit que
 les allemands pussent faire mieux. M.

le baron de Hertzberg prit parti en faveur de sa nation; il traduisit deux chapitres d'un auteur latin, (je crois de Tacite,) qu'il mit sous les yeux de son maître. Le Roi en fut si content que, de retour à Potsdam après la paix de Teschen, il composa un discours sur la littérature allemande, qu'il communiqua à son ministre & à quelques autres savans en état d'en juger. Chacun de ceux qui furent consultés donna son avis. Le baron de Hertzberg auroit désiré qu'il y fût fait beaucoup de changemens & d'augmentations; d'autres vouloient des retranchemens. Mais le Roi se contenta d'écouter les avis qu'on lui donnoit. Il dit à ce sujet en plaisantant: *Je veux faire un enfant légitime, & non pas un bâtard.* L'ouvrage parut tel qu'il l'avoit composé, avec très peu de corrections. Cette production fut une espèce d'amande-honorable qu'il fit à la littérature de son pays; &, depuis ce moment, il avoue que certains livres allemands renferment des beautés

qu'il n'y avoit d'abord pas trouvées. Votre philosophe d'Alembert a beaucoup perdu dans l'esprit du Roi, qu'il continue d'ennuyer par son éternelle correspondance, qui ne roule en partie que sur ses infirmités & sur les prétendus chagrins qu'il éprouve. Voltaire parloit de ses maux physiques avec gaité; il se vengeoit de ses ennemis par de charmantes plaisanteries. Votre secrétaire perpétuel de l'académie-françoise est un atrabilaire mécontent de toute la nature; comme Oreste, il ne voit autour de lui que des furies qui le tourmentent, & ces furies n'existent que dans son imagination. Il se plaint, sans savoir pourquoi, de l'ingratitude des hommes, de leurs persécutions; sous l'apparence de la modestie, il cache la vanité la plus outrée; il prêche la tolérance, & personne n'est plus intolérant que lui. Sa haine pour les prêtres de votre religion est encore plus grande que celle de Voltaire; ce qui n'est pas peu dire. Si le sort l'eut placé sur le trône,

trône , peut- être eut- il été un Vespasien..... Quelqu'un à qui le Roi a communiqué sa façon de penser sur ce philosophe , m'a rapporté que S. M. lui avoit dit un jour : *Si d'Alembert avoit le pouvoir comme il a la volonté, il seroit le persécuteur de tous ceux qui ne pensent pas comme lui. Il a adopté certain axiôme qui dit : „nul n'aura d'esprit que nous & nos amis.,* Je suis parfaitement de l'avis de notre monarque. En mon particulier , je dois vous avouer que, nous autres bons allemands, sommes scandalisés du peu d'union qui regne parmi vos gens-de lettres, ainsi que de leurs basses jalousies, & de ces intrigues académiques qui excluent toujours l'homme à talens en faveur de l'ignorant protégé.

Nous avons été témoins de ces scènes scandaleuses , lorsque nous avons ensemble Maupertuis, Voltaire, la Mettrie & la Beaumelle. Le marquis d'Argens a été le seul qui n'ait point pris part à leurs querelles, & qui, sans être leur

ami, ait su vivre en bonne intelligence avec eux. Aussi le Roi faisoit-il un cas particulier de ce dernier, qui, à quelques singularités près, étoit un parfait honnête-homme. Il étoit d'ailleurs très instruit, d'une conversation agréable quand il vouloit, ne se mêlant jamais d'intrigues: qualité bien essentielle dans un favori. On peut donner ce nom au marquis d'Argens; il fut vraiment l'ami de notre monarque. Il mourut dans son pays natal (la Provence) en 1771, où on lui refusa presque les honneurs de la sépulture. Il eut été mieux traité chez nous; s'il fût mort à Sans-souci, on l'eut enterré dans les jardins de ce palais. Il avoit choisi lui-même le lieu où son corps devoit être déposé, & le Roi lui avoit promis d'élever sur sa tombe un monument à l'amitié qu'il avoit pour lui.

Un savant d'une autre espèce, que le Roi s'étoit aussi attaché, c'étoit un M. Guichard, qui, n'étant encore que professeur d'une université, avoit annoncé
par

par quelques ouvrages qu'il fit, des con-
 noissances profondes dans la manière de
 faire la guerre des anciens. S. M., lors
 de la guerre de sept ans, le nomma ca-
 pitaine dans un corps-franc. Guichard
 servit avec distinction : un poste assez
 difficile à garder lui ayant été confié, il
 s'y soutint malgré les efforts que fit
 l'ennemi pour l'en déloger. Cette belle
 défense frappa le Roi, qui demanda à
 Guichard comment il avoit pu résister
 aux forces supérieures de l'ennemi qu'il
 avoit eu à combattre. — „ Sire ! répon-
 „ dit-il, je me suis souvenu d'une ma-
 „ nœuvre que fit Quintus-Isclius dans
 „ une circonstance pareille à celle où
 „ je me trouvois, & je l'ai imité. „ —
Eh bien, dit le Roi ; je veux perpétuer
en vous le nom de ce général Romain. Désor-
mais vous vous appellerez Quintus-Isclius, &
je vous fais Lieutenant-colonel. Après la paix
 d'Hubertzbourg, cet officier fut mandé à
 Potsdam. Il s'occupa de la rédaction
 de mémoires sur la tactique & la disci-
 pline militaire des grecs & des ro-
 mains. Cet ouvrage acquit une grande
 I 3 répu-

réputation à son auteur, & la critique qu'en a fait le chevalier de Lo-lonz n'a servi qu'à lui donner encore plus de célébrité. Quintus voulut aussi se rendre utile au Roi dans la partie des finances, qu'il entendoit, je crois, moins bien que la partie militaire. Un certain Calzabiggi, qui avoit infecté l'europe de ce *Lotto* génois que presque tous les souverains adoptèrent pour le malheur des peuples, arriva à Berlin; il fit connoissance avec Quintus, lui présenta son projet de *Lotto*, ainsi que celui d'une banque nationale pour augmenter le numéraire. Ces projets étoient spécieux & faits pour plaire au Roi. Le *Lotto* empêchoit, d'un côté, que les sujets prussiens ne portaient leur argent hors du pays; de l'autre, il offroit au monarque un bénéfice considérable & assuré : aussi ne tarda t-il pas d'être établi. La banque proposée pouvoit opérer un bien réel en faveur du commerce, & faciliter aux négocians les moyens de se procurer des avances

lors-

lorsqu'ils en auroient besoin : elle fut pareillement adoptée S. M. s'étoit engagée de fournir les premiers fonds, qui étoient de quatre cents mille écus ; elle tint sa promesse. L'Italien Calzabizzi, qui en savoit plus que Quintus-Isclius en matière de finance, détourna de grosses sommes à son profit. Lorsqu'on voulut examiner les affaires de cette banque, en 1766, on y trouva un déficit très considérable ; à l'argent donné par S. M. on avoit substitué des papiers de nulle valeur. Quintus, qui avoit été dans cette affaire l'homme du Roi, fut accusé de négligence & tomba dans une disgrâce complete qui dura quelques années. Le marquis d'Argens étant mort, le Roi qui ne pouvoit se passer des gens de lettres, dont la conversation lui étoit aussi nécessaire que le boire & le manger, pardonna à Quintus-Isclius & le rappela près de lui. Mais ce dernier ne jouit pas long-tems de sa nouvelle faveur & il mourut quelque tems après le marquis d'Argens. Il ne restoit plus

au monarque qu'un seul homme, qu'il aimoit tendrement. C'étoit Milord Maréchal Keith, qui paya le tribut à la nature en 1778, pendant la campagne de Bavière. S. M. lui donna des regrets sincères; on assure même qu'elle le pleura. De retour à Sans-Souci, le Roi se trouva entièrement isolé, vu l'habitude qu'il avoit contractée d'avoir tous les soirs quelqu'un avec lequel il pût s'entretenir de littérature. Le hasard amena à Berlin le marquis de Luchefini, gentilhomme Italien, qui lui fut présenté par l'envoyé de Sardaigne. S. M. en avoit entendu parler fort avantageusement; elle causa avec lui, & lui trouva de l'agrément dans l'esprit, beaucoup d'usage du monde & des connoissances profondes. Elle chercha à se l'attacher; & lui fit faire des propositions, que le voyageur accepta. Alors M. de Luchefini fut nommé chambellan avec deux mille écus de pension. S. M. l'admit à sa table. Le marquis ne tarda pas à se faire goûter de plus en plus de son nouveau

veau maître. Le Roi, de son côté, étoit enchanté d'avoir aussi bien rencontré. Il disoit souvent : *J'ai trouvé dans le marquis de Luchefini, un littérateur qui me tient lieu des Algarotti, du marquis d'Argens & de Quintus.* Aussi lui donna-t-il toute sa confiance; il le consultoit sur ses ouvrages & déferoit souvent à ses avis. Le marquis de son côté se conduisoit avec beaucoup de prudence; il étoit chargé de tout ce qui étoit affaires littéraires. Sans avoir été nommé président de l'académie de Berlin, il en remplissoit toutes les fonctions. Vous concevez qu'on ne voit pas sans envie la faveur dont il jouit. On prétend qu'elle ne sera pas de longue durée, & que M. de Luchefini aura le sort de tous les hommes - de lettres qui l'ont précédé, avec lesquels l'auteur souverain a toujours fini par se brouiller. On auroit désiré que S. M. eut choisi un littérateur de sa nation; mais c'est trop prétendre; les attachemens de l'esprit sont comme ceux du cœur, ils ne se commandent point, & nous tenons tou-

jours à celui qui a su nous plaire , de quelque nation qu'il soit. Je dois convenir au reste que nos savans d'Allemagne n'ont ni la gaité françoise ni la vivacité italienne ; ce sont pour la plupart des pédans , des *Hortensius* modernes qui croient que la gravité est un attribut nécessaire des gens-de lettres. Je prévois une révolution totale dans la littérature de notre pays ; nous redeviendrons Allemands , par la raison que les ouvrages qui nous viennent de chez vous ne sont plus aussi intéressans. Vous n'avez plus de poètes. Le Roi est absolument dégoûté de vos écrivains modernes , & plus encore de la ridicule présomption qu'ils ont de se croire très supérieurs à ceux qui les ont précédés. Frédéric disoit plaisamment, il n'y a pas longtems : *La littérature françoise touche à sa décadence ; elle ressemble à ces vieilles femmes qui se fardent, se peignent, font des minauderies pour tâcher de plaire encore ; mais qui ne séduisent que quelques jeunes gens sans expérience, qui prennent l'art pour la nature, Depuis que les femmes sont devenues de beaux-*
esprits

esprits en France, l'empire des lettres est tombé en quenouille. Thalie & Melpomene pleurent & pleureront longtems Corneille, Racine & Molière. Elles regrettent Regnard & Voltaire, derniers rejettons de cette race illustre. Le génie inconstant des françois leur a fait accueillir le genre larmoyant de la Chaussée, les tragédies patriotiques, écrites en mauvais françois, de Du Belloi, & les rapsodies insipides d'une infinité d'autres auteurs dont j'ai oublié les noms comme les écrits.....

Ces reflexions, ne vous en déplaise, Monsieur ! me paroissent assez justes. La littérature, chez vous, est devenue un commerce de spéculation comme le café, le sucre, l'indigo. Un libraire fait habiller de neuf un ancien auteur par un ouvrier qu'il paye à tant par feuille pour lui faire une préface & quelques commentaires : Alors les journaux vous annoncent ce livre comme nouveau. Une douzaine d'ouvrages semblables font une réputation, & donnent le droit d'entrer à l'académie-françoise.

çoise. Lorsqu'un des fautenils des quarante lettrés vient à vaquer, s'il ne se présente pas un bel-esprit de la cour, on nomme le candidat qui a su plaire au secrétaire perpétuel en lui faisant une cour assidue; & il est admis parmi ces quarante, qui, comme l'a dit très méchamment Piron, *ont de l'esprit comme quatre*. Chez nous, les choses ne vont pas ainsi; c'est le Roi qui juge du mérite des sujets. Votre d'Alembert a voulu faire, à son gré, des nominations ici comme à Paris; mais cela ne lui a pas réussi. S. M. a prétendu être maîtresse chez elle. Dans ce moment, quelques-uns de nos savans sont occupés à des traductions. Le Roi est d'opinion que cela vaut mieux que de créer de mauvaises choses. Il a chargé M. de Moulins de traduire l'histoire d'Amien - Marcellin; pour l'encourager, il l'a nommé membre de l'académie avec pension. S'il réussit bien dans la traduction dont il est chargé, S. M. l'emploiera à faire celle de Spartius & des continuateurs de Suétone qui ont donné l'histoire d'Auguste.

guste. Un M. de Castillon doit, de son côté, traduire la vie d'Appollonius, ainsi que les livres académiques de Cicéron, *Ceux de mes sujets*, a dit le monarque, *qui voudront s'occuper de la culture des lettres, doivent se nourrir l'esprit de la lecture des anciens. C'est là qu'ils trouveront les grands principes & la vraie méthode d'écrire l'histoire. Ce sont les seuls maîtres qu'ils doivent chercher à imiter.* Ne croyez pas, d'après ce que je vous écris, que l'intention de S. M. soit de se brouiller entièrement avec votre littérature; il la caressera toujours, comme il a fait avec Voltaire, qu'il craignoit plus qu'il ne l'aimoit. Mais comme ce dernier étoit des plus versés dans la tactique polémique & qu'il manioit bien l'arme du ridicule, c'étoit un ennemi redoutable avec qui il étoit dangereux de se mesurer. S. M. rendoit au reste justice à cet homme célèbre, & elle paroît très persuadée qu'il ne sera pas remplacé. Je suis à peu près de cet avis. Il vous reste encore quelques écrivains pour l'histoire. Je fais un cas particulier de l'abbé de Mably;

bly ; je donne souvent des regrets à J. J. Rousseau, dont les ouvrages passeront à la postérité, malgré leurs détracteurs. Je pardonne à ce philosophe son originalité, ses défauts mêmes en faveur des leçons qu'il a données aux hommes, dont il a cherché à élever l'ame & à leur inspirer l'horreur du despotisme. Voltaire, d'Alembert & tous vos autres savans ont prévenu le Roi contre l'auteur d'*Emile* & du *Contrat social* ; mais le public est, à mon avis, un juge plus compétent que les Rois & les académiciens, & il a prononcé en faveur du citoyen de Genève.

Voilà déjà une longue lettre, & je ne vous ai pas encore touché un mot des matières que je me proposois principalement d'y traiter. Je veux parler d'une réforme dans nos avocats & autres objets de cette nature. Je remets à ma prochaine à vous écrire sur tout cela.

Adieu, Monsieur ! Je suis &c.

LET-

LETTRE X.

DE BERLIN, le 30 Septembre 1780.

Du même, au même.

Il n'en est pas ici comme en France, Monsieur! Nous avons un Roi qui, dans tout ce qu'il fait, a un système suivi. Je vous ai dit avec quelle ardeur le grand - chancelier de Carmer s'occupoit de la rédaction d'un nouveau code. Sa Majesté, à son retour de Silésie, a eu avec lui plusieurs entretiens à ce sujet, & l'on croit que cet ouvrage précieux ne tardera pas d'être mis en lumière. Avant de partir pour la tournée qu'il vient de faire, le monarque avoit fait connoître l'intention où il étoit de réduire le nombre des avocats qui sont admis à plaider devant le tribunal de la chambre, comme il avoit déjà fait de ceux qui plaident aux justices municipales de Berlin, dont le nombre étoit trop

trop grand. Cette nouvelle réduction vient de s'effectuer; ce qui l'a motivée, c'est que le Roi regarde ces avocats comme les instigateurs d'un grand nombre de procès & les premiers moteurs de la résistance que les habitans de la campagne opposent aux ordonnances des baillages & autres tribunaux de justice seigneuriale. Ces derniers frappés de la réparation éclatante donnée au meunier Arnold, sont devenus insolens envers les baillifs & juges, & même envers leurs seigneurs; les avocats, pour trainer les procédures en longueur & éterniser les procès, leur persuadent d'interjetter appel des décisions de ces tribunaux, d'imaginer des prétextes pour éluder la loi, de dresser des requêtes pour être envoyées ici, &c. &c. Le Roi, pour remédier à ces abus & les empêcher de se propager, a ordonné que le tribunal de la chambre feroit publier, dans toutes les provinces de la domination prussienne, la notification suivante :

Fré-

Frédéric Ec. Ec. „ S. M. ne peut
 „ s'empêcher de témoigner son déplaisir
 „ sur les plaintes mal fondées que les
 „ gens du peuple & particulièrement
 „ ceux de la classe des paysans, ne ces-
 „ sent de lui porter. Elle a cru qu'il
 „ étoit de sa sagesse de réprimer cette
 „ insubordination envers les tribunaux
 „ de justice, & de sévir d'une manière
 „ rigoureuse contre ceux qui, unique-
 „ ment par des vues d'intérêt, abusent
 „ de la simplicité de ces gens pour les
 „ exciter à s'écarter de leur devoir &
 „ à entreprendre des procès. Attendu
 „ donc, qu'en conséquence de cette ré-
 „ solution de S. M. il a été enjoint par
 „ un rescript, en date du 8 Août, au
 „ tribunal de la chambre de faire rem-
 „ plir exactement & efficacement les in-
 „ tentions de S. M. à cet égard, les-
 „ quelles sont que tous ceux qui por-
 „ teront des plaintes injustes & mal-
 „ fondées, & qui, malgré les raisons dé-
 „ taillées qu'on leur donne, persistent
 „ à croire qu'ils ont été mal jugés, se-
 „ ront

Tom. VI. K „ ront

„ ront obligés & astreints à nommer
 „ les personnes qui ont fait leurs écri-
 „ tures, & qui leur ont servi de con-
 „ seil; pour être ces derniers pour sui-
 „ vis extraordinairement par l'office du
 „ fisc, & condamnés aux travaux pu-
 „ blics, à l'emprisonnement ou à quel-
 „ que peine corporelle, suivant la gra-
 „ vité du délit. „

„ A ces causes: L'on notifie par la
 „ présente, la susdite ordonnance roya-
 „ le, & l'on avertit sérieusement ceux
 „ qui se sont mêlés de faire de pareil-
 „ les écritures, de s'en abstenir par la
 „ suite & de se garder de donner à leurs
 „ cliens des conseils qui pourroient les
 „ induire en erreur. Ceux qui oseroient
 „ contrevenir à cet ordre, encourront
 „ les peines les plus rigoureuses. Il est
 „ en outre ordonné à tous bourgeois,
 „ payfans & autres sujets de S. M. de
 „ ne plus opposer de résistance contre
 „ les personnes préposées à l'exécution
 „ des

„ des ordres de la justice, ni contre les
 „ seigneurs, haut-justiciers, magistrats,
 „ propriétaires de bien-fonds ou autres,
 „ sous la juridiction desquels ils se
 „ trouvent; comme aussi de ne plus s'a-
 „ dresser par la suite, dans les affaires
 „ juridiques où ils auroient besoin de
 „ lumières & d'avis, à ces jurisconsul-
 „ tes aussi mal famés qu'ignorans; mais
 „ de s'annoncer, comme il est convena-
 „ ble, aux collèges du pays à ce pré-
 „ posés. C'est à quoi chacun devra se
 „ conformer; Car telle est la volonté
 „ de S. M. „

Berlin, le 16 Août 1780.

(Signé) *Le Tribunal de la Chambre.*

Je doute, Monsieur! que votre mo-
 narque osât se permettre de parler de
 vos avocats avec autant d'irrévérence.
 Cet ordre, si nombreux chez vous qu'on
 pourroit en former une armée, feroit
 une ligue offensive, refuseroit son mi-
 nistère & demanderoit à son souverain
 une réparation. — „ Quoi, diroit leur chef,

que vous nommez le *Bâtonier* ; „ souffri-
 „ rons - nous qu'on parle ainsi à des
 „ hommes-de loix, à des hommes libres,
 „ qui exercent une profession honora-
 „ ble (*& très lucrative*), & qui se vouent
 „ à l'étude de la jurisprudence pour
 „ être les défenseurs de leurs conci-
 „ toyens ? Des hommes aussi utiles doi-
 „ vent-ils être traités comme une vile
 „ populace, & menacés de peines cor-
 „ porelles ? Cessons, Messieurs ! nos il-
 „ lustres fonctions, & ne reprenons la
 „ plume qu'après que la réparation au-
 „ ra été aussi éclatante que l'offense.,
 Voilà à peu - près le langage que l'on
 tiendrait chez vous. Comme on ne
 pourroit déposer le Roi, on l'obligeroit
 d'exiler son chancelier ou son garde-
 des sceaux, qui auroit permis la douce
 notification ci-dessus.

Mais il n'y a qu'un Frédéric qui ose
 parler ainsi aux suppôts de Thémis. Je
 vous ai envoyé un extrait de sa lettre
 du 14 du mois dernier, à M. de Carmer
 son grand - chancelier, dans laquelle il

or-

ordonne que les procédures soient purgées de toutes les formalités superflues. On s'occupe dans ce moment à rassembler toutes les loix qui jusqu'à présent avoient été éparfes, vagues & ambiguës, pour les résumer avec la plus grande précision & en former un tout qui puisse servir de guide aux juges dans tous les cas où ils auront à prononcer. Frédéric a rendu le service à ses sujets d'abolir tous les procureurs, cette affreuse engeance enfantée par le démon de la chicane, qui dépouille impitoyablement la veuve & l'orphelin, & qui, chez vous, a ruiné & ruine encore, dit-on, plus de familles que n'en pourroit faire la guerre la plus désastreuse. L'intention du Roi avoit été que la justice fût administrée *gratis* dans tous ses états ; mais comme il est difficile d'empêcher la reconnaissance des plaideurs qui ont gagné leurs procès, dont la générosité est plus ou moins grande dans ces cas ; S. M. a préféré de déterminer un honoraire fixe qui seroit payé à chaque légiste attaché

aux différens tribunaux. Comme elle veut tout savoir, elle écrivit, il y a quelque tems, en France pour se procurer d'amples renseignemens sur votre code judiciaire, sur les fonctions de vos avocats & procureurs, sur leurs droits honorifiques, ainsi que sur l'origine de ce qu'on appelle les *Epices*. J'ignore la personne à laquelle le monarque s'est adressé; mais il en reçut une réponse aussi intéressante que circonstanciée. Je vous en joins ici la copie, qu'un de nos secrétaires du Cabinet m'a communiquée.

*Copie d'une lettre, datée de Paris le
23 Mars 1780.*

„ Je vais répondre, Sire! du mieux
„ qu'il me sera possible à toutes les
„ demandes que V. M. me fait par sa
„ lettre du 16 Février dernier. „

„ La révolution de 1771 & la cor-
„ rection donnée à nos Parlemens, n'ont
„ pas produit l'effet qu'on s'en étoit
„ promis. Le tribunal établi par le
„ chan-

„ chancelier Meaupou ne put prendre
 „ de consistance , par la raison que l'opé-
 „ ration avoit été mal faite. Le chan-
 „ celier , en proposant au Roi la dissolu-
 „ tion de l'ancien , n'avoit point en vue
 „ le bien de l'état ; il ne cherchoit qu'à
 „ venger une querelle personnelle qu'il
 „ avoit eue avec ce corps , lorsqu'il étoit
 „ encore un de ses membres. Aussi Mr.
 „ de Meaupou ne put-il composer son
 „ nouveau parlement que de gens pour
 „ la plûpart sans capacité , décriés par
 „ leurs mœurs & leur inconduite , & qui
 „ conséquemment ne pouvoient jamais
 „ obtenir la confiance de la nation. Le
 „ Roi trouva dans les princes de son
 „ sang & les grands de son royaume
 „ une résistance à laquelle il ne s'at-
 „ tendoit pas. On chercha à rendre
 „ odieux le nouvel aëropage. Votre
 „ Majesté fut instruite dans le tems du
 „ procès indécent qui eut lieu entre le
 „ sieur de Goëzmann & Beaumarchais ,
 „ & du ridicule que cette affaire jetta
 „ sur le parlement. „

„ Rien de plus nécessaire qu'une ré-
„ forme dans notre jurisprudence. Mais
„ qui osera la tenter ? Il y a qu'un mo-
„ narque comme vous, Sire ! qui feroit
„ capable d'opérer ce grand œuvre. Louis
„ XVI. a les meilleures intentions ; mais
„ il a besoin d'être aidé. La plus gran-
„ de faute qu'il ait faite , c'est d'avoir
„ rappelé les anciens parlemens sans
„ faire de conditions avec eux. Je
„ crains qu'il ne soit bientôt forcé d'en
„ venir aux mêmes extrémités que son
„ prédécesseur.,,

„ Il existe dans nos chartes un édit
„ de Louis XI, du 24 Juillet 1527, par
„ lequel ce monarque met des bornes
„ au pouvoir de son parlement de Pa-
„ ris. Il lui défend de se mêler d'autre
„ chose que de rendre la justice, avec
„ injonction de biffer de ses registres
„ les résolutions prises contre son chan-
„ celier. Il ajoute que, fatigué des plain-
„ tes que ne cessent de lui porter ses
„ sujets sur la mauvaise administration
„ de la justice, il veut & entend qu'on
„ rentre

„ rentre promptement dans son devoir
 „ & qu'on remédie efficacement à tous
 „ les abus qui se sont introduits. Ce-
 „ pendant, malgré la sévérité de ce
 „ prince, cette ordonnance resta sans
 „ effet. Charles VIII, qui s'occupa, au-
 „ tant qu'il lui fut possible, du bonheur
 „ de ses peuples pendant tout le tems
 „ de son regne, avoit destiné un fond de
 „ vingt mille livres *Paris* environ pour
 „ payer l'expédition des arrêts du par-
 „ lement, afin que la justice fût rendue
 „ gratuitement à ses sujets. Cet arran-
 „ gement eut lieu jusqu'à Louis XII.
 „ Sur la fin du regne de ce prince, ce-
 „ lui qui avoit la garde de cet argent
 „ abusa de la confiance qu'on avoit en
 „ lui, & après avoir dissipé une partie
 „ des fonds, il se sauva avec le reste
 „ en pays étranger. L'intention de
 „ Louis XII. fut d'abord de remplir ce
 „ vuide de la caisse destinée au paye-
 „ ment des arrêts; mais on l'en dissua-
 „ da en lui disant que ce que coûtoient
 „ les arrêts étoit si peu de chose que

„ les plaideurs le payeroient volontiers
 „ eux-mêmes. Il est vrai qu'alors ces
 „ fraix d'arrêt ne montoient qu'à fix
 „ blancs; ce qui fait, au cours actuel
 „ de notre monnoie, environ trois li-
 „ vres (*). Présentement que ce n'est
 „ plus le Roi qui paye, ces arrêts cou-
 „ tent des sommes énormes. J'en ai vu
 „ un pour lequel on paya quarante-cinq
 „ mille livres. De pareils frais sont ex-
 „ horbitans; ceux qui ont le malheur
 „ de perdre un procès sont presque
 „ toujours ruinés. Cette augmentation
 „ de fraix provient de cette foule de
 „ nouveaux droits introduits, tels que
 „ celui de contrôle, le greffe, le pa-
 „ pier-timbré, les huit sols pour li-
 „ vres &c. &c.,

„ Il

(*) C'est sous le regne de Charles VIII. que l'on fabriqua les *grands-blancs*, au titre de neuf deniers, à la taille de quatre-vingt-seize au marc; & qui furent mis dans la circulation pour un sol fix deniers de notre monnoie; qui font, au cours actuel, huit sols.

„ Il me reste à parler à Votre Ma-
 „ jesté des *Epices*. C'étoit jadis un tri-
 „ but volontaire que la reconnoissance
 „ des plaideurs s'étoit imposé. Quel-
 „ ques-uns de ces derniers, qui avoient
 „ gagné leur procès, imaginèrent de fai-
 „ re présent à leur rapporteur de quel-
 „ ques boîtes de dragées ou de confi-
 „ tures. Les rapporteurs s'en firent
 „ par la suite un droit; ceux qui n'ai-
 „ moient pas les sucreries crurent pou-
 „ voir taxer en argent ces dons qu'on
 „ leur avoit faits d'abord, & s'imaginè-
 „ rent être fondés à les exiger lors-
 „ qu'on ne les leur faisoit pas. Voila
 „ comme la générosité de quelques par-
 „ ticuliers dégénéra en un abus; &
 „ cet abus eut par la suite un effet fu-
 „ neste pour les cliens, qui ne purent
 „ souvent obtenir justice qu'en prodi-
 „ guant beaucoup d'or. On peut juger
 „ de ces *Epices* par la fortune qu'avoit
 „ amassé l'abbé Terrai, qui, dans sa
 „ place de rapporteur, s'étoit fait qua-
 „ rante mille livres de rentes. Je pour-
 „ rois

„ rois citer encore beaucoup d'autres
 „ exemples de ce genre à Votre Ma-
 „ jesté. „

„ Le chancelier Meaupou, comme
 „ je l'ai dit plus haut, auroit opéré le
 „ bien, si le projet qu'il mit à exécution
 „ eut été mieux réfléchi & qu'il n'eut
 „ pas mis de haine personnelle dans sa
 „ conduite avec les membres du parle-
 „ ment qu'il fit exiler. Il prouva au
 „ reste à ce parlement, ou plutôt à nos
 „ parlemens, que les prétentions qu'ils
 „ forment d'être les représentans de la
 „ nation, d'avoir succédé à l'assemblée
 „ du champ de Mars & aux Etats-gé-
 „ néraux, sont absurdes & ridicules ;
 „ que toutes les prérogatives dont ils
 „ jouissent sont usurpées, & qu'ils ont
 „ profité pour se les arroger de la foi-
 „ blese de nos Rois & de l'ignorance
 „ de notre noblesse, qui a toujours pré-
 „ féré le métier des armes à l'étude des
 „ loix. Ces prétendus Tuteurs de nos
 „ souverains n'ont pu jusqu'à présent
 „ four-

„ fournir aucune preuve de la validité
 „ de leurs titres , malgré ce qu'en ait
 „ dit un écrivain dans un ouvrage qui
 „ parut il y a quelques années & qui
 „ avoit pour titre : *Lettres essentielles du*
 „ *parlement sur le droit des pairs & sur les*
 „ *loix fondamentales du royaume.* Ce qui
 „ prouve combien l'auteur de ces let-
 „ tres est peu instruit sur les révolu-
 „ tions que nos loix & nos coutumes
 „ ont éprouvées ; c'est qu'il ose assurer
 „ qu'on trouve dans les loix saliques ou
 „ ripuaires , dans les capitulaires de
 „ Charlemagne ou de St. Louis les prin-
 „ cipes de notre gouvernement actuel.
 „ Au reste, la conduite des parlemens
 „ n'a jamais été rien moins que con-
 „ forme au but de leur institution ; ils
 „ ont toujours été plus occupés de leur
 „ intérêt personnel & de l'augmenta-
 „ tion de leur pouvoir que du bonheur
 „ des peuples dont ils se disent les re-
 „ présentans & les défenseurs ; on pour-
 „ roit au contraire les accuser d'en avoir
 „ été souvent les persécuteurs & d'avoir
 „ favo-

„ favorisé le despotisme dans l'espé-
„ rance de partager l'autorité royale &
„ peut-être de faire plus, si on les en
„ avoit laissé les maîtres..... „

„ Ici, chacun a ses flatteurs & ses
„ panégyristes. Le parlement a les siens
„ comme le Roi. Il est malheureux que
„ les auteurs qui se mêlent d'écrire pour
„ instruire la nation, l'induisent dans les
„ plus grandes erreurs sur l'histoire de
„ son pays, en avançant des faits faux
„ & prouvés tels par les écrivains qui
„ ont écrit sur la première & la secon-
„ de race de nos Rois. Les bornes
„ d'une lettre ne me permettent pas d'en-
„ trer dans de plus grands détails avec
„ Votre Majesté. Je me contenterai
„ d'ajouter que je désire sincèrement
„ que ma nation soit régénérée, qu'on
„ s'occupe des moyens de lui donner
„ une nouvelle constitution. J'avoue
„ que la chose est difficile, mais elle
„ n'est pas impossible. Il ne nous faut
„ qu'un Roi qui sache vouloir & qui,
„ d'après l'exemple de Votre Majesté,
„ com-

„ commence par purger nos tribunaux
„ de cette multitude d'avocats, de pro-
„ cureurs & d'huissiers qui sont la rui-
„ ne des citoyens & qui sont pires pour
„ la France que la peste, la guerre ou
„ la famine. Au moins ces derniers
„ fléaux n'ont qu'un tems, tandis que
„ le mal que font les premiers va tou-
„ jours en augmentant.,

„ Je suis avec respect &c.

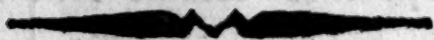
Je ne doute pas, Monsieur! que cet-
te lettre ne vous fasse autant de plaisir
qu'elle m'en a fait. Celui qui l'a écrite
me paroît parfaitement instruit de tous
les vices qui existent dans l'administra-
tion de la justice en France. Nous
nous sommes trouvés dans le même cas
que vous, & c'est à notre monarque &
à son prédécesseur que nous sommes re-
devables d'être débarrassés de cette foule
d'avocats & de procureurs qui nous au-
roient dépouillés comme font les vô-
tres.

Sa

Sa Majesté reçut de Rome , avant de partir pour la Silésie , un monument allégorique faisant allusion à la paix de Teschen. C'est un bas-relief en stuc , de cinq pieds de longueur sur deux de largeur ; il a été fait par un artiste allemand nommé Alexandre Trippel. Le Roi a été fort content de la manière dont ce morceau est exécuté. S. M. en a fait présent à M. de Hertzberg pour le récompenser des services qu'il lui a rendus à la paix de Teschen & perpétuer dans la famille de ce ministre le souvenir de sa reconnoissance.

Il est bien difficile d'être laconique avec un ami. Je ne voulois vous écrire que quelques lignes , & voila déjà une longue lettre. Pardonnez moi ma proximité en faveur du motif.

Adieu, mon cher Comte! Je suis &c.



LET-

LETTRE XI.

DE VERSAILLES, le 5 Octobre 1780.

De M. de... au Comte de...

Notre ambassadeur près de la cour de Pétersbourg a envoyé à M. le comte de Vergennes une copie du discours que les plénipotentiaires hollandois ont adressé à Sa Majesté l'Impératrice de Russie, lors de leur première audience. Comme c'est une piece intéressante dans les circonstances actuelles, je crois devoir vous la communiquer.

Copie du discours prononcé par M. de Wassenaar-Starembourg.

MADAME !

Les états-généraux nos maîtres ont reçu avec une vive reconnoissance l'invitation que Votre Majesté a bien voulu leur faire, de prendre, de concert avec elle, des mesures

Tom, VI,

L

promptes

promptes & efficaces pour assurer le maintien des droits de leurs sujets respectifs & de la dignité des deux états. Ils ont cru ne pouvoir y répondre avec plus d'accélération qu'en nous envoyant ici pour accéder, en leur nom, à un projet aussi juste qu'utile, aussi digne de la grandeur de Votre Majesté Impériale & qui doit mettre le comble à la gloire de son regne, déjà fameux par tant d'événemens éclatans, puisqu'elle se rend le soutien & la protectrice des droits les plus sacrés des nations.

Leurs Hautes Puissances s'estimeront heureuses, si, dans cette occasion, elle peuvent encore resserrer les liens de l'amitié qui subsiste entre l'empire de Russie & la république des provinces-unies, & prouver à Votre Majesté par leur empressement à entrer dans ses vues qu'elle n'a pas de plus sincère ni de plus fidelle alliée que la Hollande. Tels sont les sentimens dont les états-généraux ne se départiront jamais, ainsi que de leur profonde vénération pour l'auguste personne de Votre

Ma-

Majesté Impériale & pour ses éminentes qualités.

Nos vœux seront comblés, Madame! si en parvenant à servir nos maîtres dans un objet aussi important & sur lequel ils fondent leurs plus grandes espérances, notre ministère pouvoit être agréable à Votre Majesté & nous mériter son approbation & sa précieuse bienveillance.

Sa Majesté l'Impératrice de Russie a répondu à Messieurs les plénipotentiaires hollandais avec autant de grace que d'esprit. Elle leur a dit en substance :

„ Qu'il lui étoit agréable que Leurs
 „ Hautes Puissances considérassent le pro-
 „ jet formé par elle pour maintenir les
 „ droits de leurs sujets respectifs, de la
 „ manière dont eux ministres venoient
 „ de l'exprimer ; qu'elle agiroit de son
 „ côté dans cette affaire de façon à
 „ donner à L. H. P. des marques de la
 „ droiture qui avoit toujours servi de

„ base à toutes les actions & dont elle
 „ ne se départiroit jamais. „

Les plénipotentiaires hollandois sont fortis fort contens de leur audience; &, d'après une conférence qu'ils ont eue avec le comte de Panin, il paroît qu'ils vont se fixer pour quelque tems à Pétersbourg. M. le comte de Wassenaar-Starrembourg a avec lui un secrétaire d'ambassade, nommé Corbeau, qui doit être un homme rempli de talens, rompu dans les affaires & connoissant bien les intérêts politiques des différentes cours de l'europe. On assure qu'il est chargé de s'instruire à fond des moyens de la Russie, de ses revenus, de l'état de ses finances, de son commerce ainsi que de ses forces de terre & de mer. On ne doute pas qu'il ne s'aquite de cette mission à la satisfaction de ses maîtres.

Les anglois ne sont pas contens de cette résolution de la Russie. On nous écrit de Londres, que des dépêches arrivées

rivées de Pétersbourg ont donné lieu à un grand conseil qui s'est tenu chez le Roi. Comme un des principaux buts de la neutralité-armée, c'est de protéger l'exportation de toutes les productions du Nord; si la Grande-Bretagne tentoit de s'y opposer, elle courroit risque de se mettre sur les bras trois nouveaux ennemis: la Suède, la Russie & le Danemarck, qui réunis ensemble pourroient être redoutables. Le parti de l'opposition espère que cette neutralité-armée forcera le parti royaliste de faire la paix.

Nous ne concevons pas où les anglais prennent tous les vaisseaux qu'ils ont. Les émissaires que nous avons à Portsmouth nous mandent qu'il est arrivé des ordres de l'amirauté d'armer en toute diligence huit vaisseaux de ligne, depuis 64 jusqu'à 90 canons, & de les approvisionner pour six mois. La destination de ces vaisseaux est encore ignorée. Il en est qui prétendent qu'ils doivent suivre l'escadre qui partira dans

peu de tems de Brest pour aller renforcer M. de Ternai en Amérique. C'est le commodore Fielding, à qui on donnera le grade de contre-amiral, qui aura, dit-on, le commandement de l'escadre angloise.

Suivant toutes les apparences, la campagne prochaine fera décisive pour nous ou pour l'Angleterre. Notre intention est que les grands coups se fassent en Amérique & que l'indépendance des américains soit promptement reconnue. Le comte de Rochambeau vient de nous écrire que nos forces dans ces contrées, réunies à celles de nos alliés, sont bien supérieures à celles des anglois, & que le plan formé pour agir offensivement ne peut manquer de réussir.

Il est tems, mon cher Comte! que cette guerre finisse, car les moyens pour la soutenir commencent à nous manquer. Notre directeur des finances a pris dans toutes les bourses ce qu'il

a pu; il n'est guères possible d'employer plus longtems la ressource des emprunts, & encore moins de mettre de nouvelles impositions. Nos rivaux les anglois sont à peu-près dans le même cas; quoiqu'ils en disent, leurs ministres sont aux expédiens, & j'espère que d'ici à deux ans, le combat finira faute de combattans; car, sans argent, on ne peut point tenir d'armée sur pied.

Nos alliés les américains ne sont pas dans une meilleure position que nous. L'état de Pensylvanie vient de publier un plan de banque à établir pour fournir à l'armée des états-unis des provisions pour deux mois. Cela prouve combien les espèces sont rares dans ces contrées.

Votre monarque, Monsieur! est un modele que tous les Rois ses collègues se font gloire d'imiter. Tandis qu'il s'occupe de la perfection du code *Frederic*, le nôtre l'est de la suppression de cette coutume barbare adoptée par notre

jurisprudence criminelle & qu'on appelle la question préparatoire. La déclaration rendue, le 5 de ce mois, à ce sujet, est pleine de sagesse. N'étoit-il pas affreux d'appliquer à la question un homme qui n'étoit pas encore convaincu, & d'employer tout ce que la cruauté la plus raffinée peut imaginer de tourmens pour lui arracher l'aveu d'un crime qu'il n'avoit souvent pas commis? Il est honteux pour l'humanité que, dans un siècle aussi éclairé, on ait pu laisser subsister jusqu'à présent une aussi abominable coutume; il ne l'est pas moins que, dans des pays où regne la liberté, des hommes se permettent de persécuter ainsi leurs semblables. Ce nouvel acte de justice & de bienfaisance dont Louis XVI. vient de signaler son regne, est du plus heureux augure pour l'avenir. J'espère de voir encore s'opérer d'autres changemens dans notre code de justice; des jurisconsultes habiles s'en occupent; ce sera un bonheur pour notre nation, si leur travail est couronné du succès.

Un

Un courier arrivé à Londres a apporté des dépêches au Roi de la part du général Clinton, qu'on dit être de la plus grande importance. On parle d'un combat qui doit avoir eu lieu entre les américains & les royalistes, & dont l'issue auroit été à l'avantage des premiers. Le général anglois mande que l'état de Massachusset s'est constitué, qu'on doit nommer incessamment le premier gouverneur de cette république, conformément à ce qui est énoncé dans la constitution *chapitre II, section première de la seconde partie*. Après cette nomination, l'état de Massachusset prendra des mesures efficaces pour agir vigoureusement la campagne prochaine. Il complètera sa milice par des tirages, & remplira pareillement le vuide qui se trouve dans ses bataillons, pour les envoyer ensuite à l'armée des états-unis.

Cette énergie que déploient les américains n'est pas faite pour plaire à l'Angleterre; elle lui annonce que ses colo-

nies sont perdues pour elle sans retour, M. Henri Laurens, ancien président du congrès, doit être chargé d'une commission importante pour l'europe. On dit qu'il se rendra d'abord en Hollande pour y mettre la dernière main au traité ébauché entre les états - unis & la république.

Cette dernière se brouille plus que jamais avec les anglois. Le parti opposé au Stadhouder l'emportera; il y a des paris que la rupture entre Leurs Hautes Puissances & la Grande-Bretagne aura lieu avant la fin de l'année.

Je me suis procuré copie d'une lettre écrite par un membre de la régence d'Amsterdam à un député américain, qui annonce les intentions de la province de Hollande de rompre avec l'Angleterre. Voici cette lettre :

D'Amsterdam, le 2 Juillet 1780.

„ Il n'y a rien de changé, Monsieur!
 „ dans la résolution que nous avons
 „ prise

„ prise de secouer le joug de l'Angle-
 „ terre & du Stadhouder, comme vous
 „ avez fait de celui de la mère - patrie.
 „ Depuis votre départ, j'ai eu de fré-
 „ quentes conférences avec ceux qui
 „ sont animés des mêmes sentimens que
 „ moi. Mais vous connoissez nos for-
 „ mes, nos lenteurs; c'est le génie de
 „ la nation. Cependant nous parvien-
 „ drons au but désiré avant la fin de
 „ l'année, malgré les intrigues de Sir
 „ Yorck & de tous ses adhérens. Dans
 „ ce moment, nous savons que les
 „ Stadhoudériens sont dans le plus grand
 „ embarras; leur parti diminue dans l'as-
 „ semblée des états - généraux, tandis
 „ que le nôtre augmente. L'ambassa-
 „ deur de France vient de remporter
 „ un avantage sur le Duc Louis de
 „ Brunswick, qui déroute absolument
 „ ce dernier. Il est impossible d'agir
 „ avec plus d'activité & d'être mieux
 „ instruit que ne l'est le Duc de la Vau-
 „ guyon; c'est à ce ministre que nous
 „ devons notre liberté & la régénéra-
 „ tion

„ tion de notre patrie. J'espère donc
 „ que le traité éventuel que nous avons
 „ fait avec les chargés de pouvoir des
 „ états-unis, aura son plein & entier
 „ effet d'ici à quelques mois. Assurez
 „ bien, où vous êtes, que nous persiste-
 „ rons invariablement dans nos princi-
 „ pes, & que nous sommes décidés à
 „ la guerre, si l'Angleterre continue de
 „ vouloir nous forcer à nous déclarer
 „ pour elle, & à nous conformer à la
 „ teneur d'un traité auquel elle ne cesse
 „ de porter les plus fortes atteintes par
 „ la conduite qu'elle tient avec nous.,

„ Le Pensionnaire a tout-à fait ab-
 „ juré & s'est déclaré formellement le
 „ chef de notre parti contre la faction
 „ d'Orange. Il faudra bien, bon gré
 „ malgré, que cette dernière fléchisse,
 „ & que Sir Yorck quitte la Haye,
 „ qu'il abandonne ses amis & ses maî-
 „ tresses & qu'il aille végéter dans quel-
 „ que coin de l'Ecosse, jusqu'à ce que le
 „ Roi son maître juge à propos de l'em-
 „ ployer; mais S. M. Britannique a tant
 de

„ de gens à récompenser pour les mau-
 „ vais services qu'ils ont rendus à leur
 „ pays, que je crains que l'ex-ambassa-
 „ deur ne soit obligé d'attendre long-
 „ tems. Je vous tiendrai au courant
 „ de tout ce qui se passera, pour que
 „ vous puissiez en informer M. Fran-
 „ klin. Nous touchons au moment qui
 „ doit décider du sort des républicains
 „ & des Stadhoudériens. L'idole de la
 „ Haye ne tardera pas d'être remise
 „ dans la place d'où elle avoit été ti-
 „ rée & où on auroit dû toujours la
 „ laisser. C'est bien ici, mon cher amé-
 „ ricain! le cas de dire:

Que chacun ici-bas doit faire son métier...
 Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier...

„ Que ce qui s'est passé chez nous
 „ vous serve de leçon! Ne donnez ja-
 „ mais, dans votre république, un pou-
 „ voir trop étendu à vos chefs; ne souf-
 „ frez point surtout d'ordre équestre;
 „ rien n'est plus dangereux dans un
 „ état libre que cette distinction de rang.

„ Selon

„ Selon l'ordre de la nature, tous les
 „ hommes sont égaux; le mérite per-
 „ sonnel ne peut se transmettre aux
 „ descendans. Si vous savez tirer par-
 „ ti de votre nouvelle constitution, vous
 „ aurez le gouvernement le plus par-
 „ fait qui ait encore existé. Je trouve
 „ cependant que, dans la nouvelle con-
 „ stitution de la Virginie, on a négligé
 „ un article essentiel, qui est d'abolir
 „ toute noblesse & prérogative hérédi-
 „ taire. Il est vrai que le congrès a
 „ fait quelque chose d'équivalent, en
 „ stipulant dans l'acte de confédération
 „ générale, qu'il ne sera permis à au-
 „ cun état en particulier, ni même aux
 „ représentans des états-unis au con-
 „ grès, d'accorder à qui que ce soit des
 „ lettres de noblesse. Je voudrois qu'il
 „ eut ajouté: *Les citoyens qui, dans ce mo-*
 „ *ment, sont nobles, doivent renoncer à ce ti-*
 „ *tre pour être admis parmi nous; & ceux*
 „ *qui s'y refuseront ne pourront jamais être*
 „ *élus représentans au congrès.* Vous vo-
 „ yez que c'est cette noblesse qui cher-
 „ che

„ che à dominer parmi nous. Nous
 „ réussissons pour le moment à l'humili-
 „ er; mais si nous n'achevons pas de
 „ la détruire entièrement, il est à crain-
 „ dre qu'elle ne reprenne bientôt le
 „ dessus. Voilà quelle est mon opi-
 „ nion. J'ajouterai que nous ne pour-
 „ rons chanter victoire qu'alors que nous
 „ verrons l'assemblée des états-géné-
 „ raux entièrement composée de dépu-
 „ tés choisis dans le parti républicain,
 „ & qu'il n'en existera plus de l'ordre
 „ équestre ou de la faction Stadhoude-
 „ rienne. Communiquez ces réflexions
 „ à M. Franklin, afin qu'il en parle à
 „ M. le comte de Vergennes & qu'il
 „ lui dise que la révolution qu'il veut
 „ opérer pour le bonheur de notre pays,
 „ ne peut avoir lieu qu'autant qu'il dé-
 „ truirait entièrement l'hydre de l'aristo-
 „ cratie & qu'il remettra le pouvoir
 „ législatif entre les mains des répu-
 „ blicains. Réflexions sur tout ce que
 „ je viens de vous dire. Il est impor-
 „ tant pour les américains de nous
 „ avoir

„ avoir pour alliés, & cette alliance ne
 „ peut être solide qu'autant que nous
 „ renoncerons à toutes liaisons avec l'An-
 „ gleterre & à être dominés par l'in-
 „ fluence Stadhoudérienne. „

Je suis, Monsieur &c.

Le contenu de cette lettre doit vous
 convaincre, mon cher Comte! que les
 bataves sont très disposés à secouer le
 joug sous lequel on les tient, & que
 le parti républicain n'épargnera rien
 pour réussir dans son projet. Notre
 comte de Vergennes se prépare bien de
 là besogne; je crains qu'il n'ait pas le
 tems de la finir.... Pour moi, il ne
 me reste que celui de vous dire que je
 suis, mon cher comte! votre très dé-
 voué &c.

LET-

LETTRE XII.

De VERSAILLES, le 11 Octobre 1780.

Du même, au même.

M. de Sartine se fait toujours de nouveaux ennemis par la conduite qu'il tient. Il est en partie la cause de la perte que nous venons de faire d'un excellent officier de la marine (M. le comte Duchaffault.) Ce général, piqué avec raison de n'avoir pas été employé pendant cette campagne, a demandé sa retraite au ministre de la marine. Celui-ci lui a, dit-on, répondu, „que S. M. ne „ voyoit pas de bon œil une résolution „ qui, dans les circonstances actuelles, „ pouvoit être du plus mauvais exemple & mal interprétée; que cependant M. Duchaffault seroit le maître „ de quitter après la campagne. „ Le Comte a insisté pour qu'il lui fût permis de se retirer à sa terre de Mont-
Tom. VI. M taigu.

taigu. Les nouvelles instances qu'il fit rencontrèrent encore de l'opposition; M. de Sartine n'épargua rien pour le faire changer de résolution; mais ses efforts furent inutiles. M. Duchaffault s'est défait de son commandement & il emporte avec lui les regrets de tous les officiers, qui le regardent comme le meilleur marin que nous ayions. Nos ennemis pensent de même sur ce général, & ils auront sûrement des obligations à M. de Sartine de nous avoir privés d'un aussi bon chef-d'escadre.

M. des Hayes - de - Cry a succédé à M. Duchaffault dans le commandement du vaisseau-de ligne *la Bretagne*, de 100 canons. Il est encore question d'autres changemens, dont nous n'aurons pas sujet de nous applaudir. Il y a même des paris que nous serons battus l'année prochaine, si les nominations projetées ont lieu.

M. Francklin avoit porté des plaintes à M. le comte de Vergennes, au su-

jet

jet des prises faites par les corsaires américains, pour lesquelles ces derniers ne pouvoient obtenir de jugement dans les ports de France. Sur le rapport fait au conseil par le ministre des affaires-étrangères, S. M. s'est décidée à écrire au grand-amiral de France une lettre dont voici la teneur :

Mon Cousin! Je suis informé qu'il s'est élevé des difficultés relativement aux prises faites par les corsaires américains armés dans les ports de France, lesquelles nos commissaires du conseil des prises ont pensé ne devoir pas juger. Afin de faire cesser toute incertitude à ce sujet, je vous écris cette lettre pour vous dire que mon intention est que toutes les prises qui auront été faites par les corsaires que les Etats-unis de l'Amérique auroient armés en France, & qui auront été conduites dans l'un ou l'autre de mes ports, soient jugées par le conseil des prises de la même manière que celles des corsaires armés par mes sujets; & qu'en conséquence, les officiers de l'amirauté observent à leur égard les formalités prescrites par ma déclaration du 24 Juin

1778. Je désire que, pour l'entière exécution de ma volonté à cet égard, vous la fassiez savoir dans tous mes ports, afin que les capitaines de ces corsaires en soient instruits & qu'ils s'y conforment, ainsi que les officiers des amirautés. La présente n'étant à autre fin; je prie Dieu, mon cousin, qu'il vous ait en sa sainte & digne garde.

(Signé) LOUIS.

Versailles, le 10 Août 1780.

Il y a longtems que les américains sollicitoient cet ordre du Roi à ses amirautés; mais jusqu'à ce moment des intrigues de bureau avoient empêché qu'on ne leur donnât cette nouvelle marque de déférence. Comme nos premiers-commis, & même, à ce qu'on assure, nos ministres sont intéressés dans les armemens des corsaires, on ne vouloit pas trop favoriser ceux des états-unis. Mais l'adroit M. Francklin, instruit de ces intrigues, a menacé de les découvrir. On a craint qu'il ne tint parole, & c'est ce qui a déterminé à faire écri-

re au monarque la lettre dont je viens de vous donner copie.

Nous venons d'apprendre par la voie de Londres que le paquebot l'*Antelope*, capitaine Kempthorn, parti de St. Christophe le 1^{er} Août, étoit arrivé avec des dépêches de Sir Rodney pour l'amirauté. La cour n'a pas jugé à propos de les publier; mais un de nos émissaires s'est procuré l'extrait d'une lettre de l'amiral anglois à son épouse, dans laquelle il lui mande: „que le „ commodore Walshingam étoit heureusement arrivé avec son escadre & „ son convoi, le 11 de Juillet, à Ste. „ Lucie; qu'il effectua le lendemain sa „ jonction avec lui; qu'après avoir reçu „ ce renfort, il mit aussitôt à la voile; „ mais qu'arrivé à la hauteur de la Martinique, il fut informé que la flotte „ françoise & espagnole avoit quitté „ le Port-Royal; qu'il supposa par la „ route qu'elle avoit prise, qu'elle se „ rendoit à la Jamaïque; qu'il détacha „ en conséquence le contre-amiral Row-

„ ley avec une division de six vaisseaux
 „ de ligne, & le commodore Walshin-
 „ gam avec la flotte de quatre vais-
 „ seaux, pour aller renforcer le vice-
 „ amiral Sir Peter-Parker, qui se trou-
 „ voit stationné dans cette île avec qua-
 „ tre vaisseaux-de ligne seulement. Que
 „ ces dix vaisseaux, qui avoient fait
 „ voile de Ste. Lucie, le 26 de Juillet,
 „ avoient pris sous leur escorte un con-
 „ voi marchand de 34 navires destinés
 „ pour la Jamaïque. Qu'un autre con-
 „ voi de 76 navires des îles-sous le
 „ vent a dû appareiller de St. Christo-
 „ phe, le 2 Août, sous l'escorte du
 „ vieux vaisseau, la *Renommée*, de 74
 „ canons, qui avoit d'abord été con-
 „ damné, mais qu'on avoit mis, au mo-
 „ yen de quelques réparations, en état
 „ de pouvoir encore faire le voyage
 „ d'Angleterre, en compagnie du *Pres-*
 „ ton, de 60 canons. L'amiral Rod-
 „ ney parle ensuite à son épouse d'affai-
 „ res particulières, & lui dit que jusqu'au
 „ 31 Juillet, il n'avoit pas trouvé l'occa-
 „ sion de se mesurer avec l'ennemi.

Nous

Nous venons, de notre côté, de recevoir des avis que la flotte françoise & espagnole, forte de 26 vaisseaux de ligne, a été vue à dix lieues au sud de l'île de Soba, faisant route nord-ouest-quart-d'ouest vers l'île de St. Domingue. Elle étoit accompagnée de plus de 80 bâtimens de transport remplis de troupes. Elle avoit quitté la Martinique le 7 de Juillet. On nous mande aussi que le commodore de Walshingam est arrivé à Ste. Lucie, le 10 de Juillet, avec quatre vaisseaux de ligne & plus de cent navires marchands; que sa jonction avec l'amiral Rodney, qui s'étoit faite sans empêchement, étoit très conséquente pour ce dernier & le mettoit en état de détacher de sa flotte un nombre de vaisseaux suffisant pour observer notre armée combinée. Nous attendons avec impatience des nouvelles de ces contrées où il doit s'être frappé quelque grand coup; on croit même qu'il est question d'une expédition contre la Jamaïque. Don Solano a perdu son fils,

âgé de 23 ans. Ce jeune homme avoit, dit-on, du mérite & toutes les dispositions nécessaires pour devenir un excellent officier.

On nous mande encore de Londres que le Roi, toujours protecteur des gens attachés à son parti, avoit voulu faire donner le commandement de la flotte de la Manche à Sir Hugues Palisser, si connu par son procès avec l'amiral Hardi. La nation ne voyoit pas de bon œil cette promotion, & le conseil-privé, de son côté, s'est opposé au désir du Roi & du premier commissaire de l'amirauté. On assure que le choix est tombé sur le vice-amiral Digby; cet officier prendra le commandement en chef, & il aura sous ses ordres les contre-amiraux Drake, Digby & Lockhart-Ross. Une de nos frégates a rencontré cette flotte angloise à la hauteur de Ste. Helène. Les maladies font beaucoup de ravages parmi les anglois, quoiqu'ils soient plus accoutumés à la mer que nous. Le nombre de ceux hors d'état de pouvoir faire
le

le service, se montoit, le mois dernier, à 2600. On les a débarqués à Portsmouth; on a préféré de les mettre sous des tentes en plein air, ce qui est plus salubre pour des malades, que de les enfermer dans des hôpitaux où il regne toujours des exhalaisons méphitiques qui en tuent beaucoup.

Du 13.

Nos novellistes avoient donné l'esfor à leur imagination féconde sur les succès probables de notre flotte combinée aux Antilles: le bruit s'étoit déjà répandu que nous étions les maîtres de la Jamaïque. Mais la publicité que la cour de Londres vient de donner aux dépêches reçues de Sir Rodney, ne nous annonce rien de bien avantageux. L'amiral anglois a fait toutes ses dispositions pour se porter partout où sa présence sera nécessaire. Dans sa lettre à M. Stéphen, il dit: *La flotte combinée ayant resté dans l'inactivité au Fort-Royal jusqu'au cinq Juillet, mit en mer, la nuit, sans*

faire de signaux ni montrer ses feux. J'ordonnai aux frégates de la suivre & de me faire journellement le rapport de sa situation ainsi que de ses mouvemens. De mon côté, je tins ma flotte en état d'agir & de faire avorter les projets des ennemis. J'appris ensuite que la flotte françoise & espagnole s'étoit rendue à la Guadeloupe, où elle resta quelques jours. Un de mes bâtimens croiseurs vint m'avertir qu'il l'avoit laissée à la hauteur de Santa-Cruz, faisant route à l'ouest; qu'elle étoit forte de 26 vaisseaux de ligne, partagés en quatre escadres qui se tenoient très éloignées les unes des autres. Je dépêchai aussitôt l'Alerte à la Jamaïque pour avertir Sir Peter-Parker du départ de l'ennemi, quoique j'eusse déjà donné avis de ce qui se passoit au gouverneur de cette île, afin qu'il prit ses précautions.

Cet amiral rend compte ensuite de sa jonction avec le commodore Walshingam & termine sa lettre en disant: Je me tiendrai prêt à voler au secours de celle des colonies de Sa Majesté sur laquelle les ennemis pourroient tenter quelque entreprise; & j'agirai, dans ces circonstances, de la manière
que

que je croirai la plus avantageuse au service du Roi ; étant pleinement convaincu , par tout ce que j'ai déjà éprouvé , que je recevrai de la part des seigneurs commissaires toute l'assistance qu'il sera en leur pouvoir de m'accorder. Je vous prie aussi de les assurer que l'escadre de S. M. dans ces parages ne restera pas inactive.

Sir Rodney a joint à cette dépêche une autre lettre de même date, adressée pareillement à M. Stephens, dans laquelle il lui dit : „ que c'est sur la requisi-
 „ tion la plus formelle & la plus
 „ pressante des parties mentionnées dans
 „ les papiers inclus, qu'il prend la li-
 „ berté de les envoyer, pour qu'il en
 „ soit pris lecture par les seigneurs
 „ commissaires. „ Ces papiers renferment des adresses de remerciemens & de félicitations que les assemblées des îles de St. Christophe & de Nevis ont présentées à Sir Rodney. — Une preuve plus réelle de bienveillance qu'ils m'ont donnée, dit cet amiral, & qui vaut mieux que
 de

de simples paroles, c'est que les habitans de la première de ces îles, pour faciliter le succès de mes opérations, ont ouvert une souscription pour payer des gratifications de quatre £ six livres sterling à tous ceux qui s'engageront volontairement à servir sur ma flotte. Dès le premier jour qu'elle fut annoncée, il fut souscrit pour une somme de 2500 livres sterling. Leurs seigneuries verront par ce rapport qu'il n'est pas possible de recevoir de plus grandes marques de patriotisme de la part des fidèles sujets du Roi. Je suis arrivé à St. Christophe avec vingt vaisseaux de ligne; j'ai laissé le capitaine Hotham à Ste. Lucie avec six; le vice-amiral Peter-Parker en a cinq sous ses ordres à la Jamaïque. Toutes ces forces, qui peuvent se réunir au besoin, forment 31 vaisseaux-de ligne. J'espère, avec cette supériorité, combattre l'ennemi avec avantage, si je puis l'engager à en venir à une action.

Il est arrivé un courier à Brest, porteur de dépêches venues de l'Amérique. Un officier envoyé par M. de Ternai l'avoit devancé de quelques jours. Sui-
vant

(189)

vant ce qu'on publie , nos affaires en Amérique vont très bien. Nos forces réunies à celles de Washington commencent déjà à serrer de près les généraux Clinton & Cornwallis, & ces derniers ne tarderont pas d'être forcés de renoncer à soumettre les américains. M. le comte de Rochambeau mande qu'il espère de terminer bientôt la guerre dans ces contrées, sans qu'il y ait beaucoup de sang répandu.

Je vous annoncerai avant peu la mort civile d'un de nos ministres d'état (M. de Sartine.) Il est à toute extrémité, & on ne lui donne plus que quelques jours à vivre. C'est le directeur des finances qui lui porte le coup mortel. M. de Castries est désigné pour succéder au futur défunt.

Adieu , mon cher Comte! Je suis &c.



LET.



LETTRE XIII.

De VERSAILLES, le 17 Octobre 1780.

Du même, au même.

J'ai oublié de vous parler, mon cher Comte, dans mes dernières, d'un événement arrivé à ce jurisconsulte qui s'est rendu célèbre par ses plaidoyers contre le duc d'Aiguillon dans la fameuse affaire de ce dernier avec les états de Bretagne; ensuite par ses querelles avec l'ordre des avocats, & enfin par celle qu'il a eue avec le comte de Vergennes & son libraire, au sujet du journal dont il étoit rédacteur & qui fut supprimé. Vous concevez que c'est de M. Linguet que je veux vous parler. Vous connoissez sans doute en partie ses différens ouvrages, & sur tout sa lettre à M. le comte de Vergennes, qui a mis presque tous les rieurs de son

son côté. Mais ce n'est pas ici comme en Angleterre, où il est permis de tout dire contre les gens en place. Nos ministres n'entendent point raillerie sur ce point; ils ne pardonnent pas surtout les ridicules qu'on leur donnent, & ils ne trouvent que trop d'occasions de s'en venger..... M. Linguet jouissoit tranquillement à Bruxelles de sa liberté; il y continuoit ses annales littéraires sous la protection du gouvernement des Pays-Bas. Je ne fais quel démon lui a tout-à-coup inspiré de venir ici. Il y étoit depuis environ trois semaines sans qu'on l'eut troublé en rien. Mais, le 27 du mois dernier, il fut arrêté vers les onze heures du matin, & conduit par ordre du Roi à la Bastille. Il avoit avec lui un de ses amis, qui étoit, dit-on, d'intelligence avec les suppôts de la police. On ignore jusqu'à présent les griefs qui sont à sa charge; ses ennemis l'accusent de haute-trahison. Je n'en crois rien; son plus grand crime, à mon avis, c'est d'avoir eu la noble hardiesse de dire & d'écrire des vérités. Il est bien moins dange-

dangereux ici de s'exprimer librement sur le Roi ou sur la Reine, que de parler contre les ministres, ou leurs sous-ordres, contre nos seigneurs du parlement & nos quarante lettrés. M. Linguet s'est cru autorisé à se plaindre de tous les personnages susdits, & sa détention est un effet de leur vengeance. Je crains bien qu'on ne le laisse longtems languir dans cette affreuse prison. Beaucoup de personnes s'intéressent à lui; la Reine même, à ce qu'on m'assure, prend part à son sort; mais on lui supposera des torts qu'il n'a pas pour empêcher la souveraine d'intercéder en sa faveur. C'est bien le cas de dire au prisonnier: *Que Diable veniez-vous faire dans cette maudite galère?* Je vous instruirai des suites de cette affaire.

Je ne m'étois pas trompé en vous annonçant comme très prochaine la mort civile de M. de Sartine. Il est décédé, le 12 de ce mois, vers les trois heures après-midi. Ce fut M. Amelot qui vint, au nom du Roi, lui demander le porte-
feuille

feuille de la marine. Ce ministre, qui donnoit alors audience, ne s'attendoit pas d'être aussi près de sa fin. Madame de Sartine, en recevant cette nouvelle, fut si frappée qu'elle pensa en mourir de douleur; elle est inconsolable. Quelques gardes de la marine, qui comptoient sur de l'avancement pour la campagne prochaine, se trouvent entièrement déçus de leurs espérances, & les peines qu'ils se sont données pour plaire à Madame, sont perdues..... On attribue la disgrâce de ce ministre à différentes causes plus graves les unes que les autres, telles que incapacité, injustices, déprédations énormes &c. &c. Sur ce dernier point, M. Necker n'a cessé de porter des plaintes continuelles. Il a dit au Roi qu'il ne lui étoit plus possible de fournir aux dépenses de ce département, dans lequel il n'y avoit aucun ordre établi. On assure que cette accusation n'est point une calomnie; mais le directeur auroit rendu un grand service à l'état, s'il eut fait renvoyer M. de Sartine quelques années plutôt.

Ce dernier se retire, dit-on, avec une fortune considérable, mais qu'il a eu soin de tenir cachée, afin de paroître avoir besoin des bienfaits du Roi pour pouvoir vivre dans sa retraite. On regarde cette conduite comme très adroite. C'est M. de Castries qui lui succede. Vous allez me dire qu'il n'y a guères de rapport entre un officier-général de troupes de terre & un marin. Cela est vrai; mais il y en a encore davantage qu'entre ce dernier & un lieutenant-de police à qui la guerre & la marine sont absolument étrangères, & qui n'a pas les premiers élémens de l'art nautique, ni la moindre idée d'un armement ou d'une expédition maritime. M. de Castries a de la probité, de bonnes vues & de la fermeté; il pourra, s'il le veut, opérer le bien. Il ne se laissera par conduire par ce corps redoutable dont il est le chef, comme le faisoit son prédécesseur, qui étoit aux ordres de ceux qui devoient être aux siens. La disgrâce de M. de Sartine n'eut cependant pas été aussi prompte, sans la

mala-

maladie de M. de Maurepas. Le directeur des finances a profité de la circonstance pour faire son coup. On assure que le Mentor n'est pas content de la nomination de M. de Castries. Cependant il ne pouvoit pas l'ignorer ; car, la veille du renvoi de M. de Sartine, le Roi lui rendit une visite, & resta plus d'une heure avec lui. S. M. lui aura sans doute parlé, dans cet entretien, de ce qu'elle se proposoit de faire, & ce changement n'a pas eu lieu sans le consulter. On dit aussi que le ministre de la guerre ne tardera pas d'éprouver le même sort que celui de la marine, & l'on donne encore à M. Necker trois à quatre mois au plus d'existence ministérielle.

On croiroit presque que les anglois prennent plaisir à se faire de nouveaux ennemis. Ils viennent de se porter à une démarche qui doit nécessairement forcer les hollandois à se déclarer contre eux : Un *Aviso* arrivé des Antilles, nous a apporté la nouvelle que, le 9

d'Août dernier , sept vaisseaux-de ligne anglois entrèrent dans la grande baye de St. Martin , île appartenante aux hollandois , où ils s'emparèrent d'abord de plusieurs bâtimens américains, qui étoient mouillés au dehors de la barre qu'ils n'avoient pu franchir à cause des eaux basses qui les empêchoient d'entrer dans le port. Après cette première hostilité, ils débarquèrent 200 hommes de troupes de terre , qui pénétrèrent dans la ville sans rencontrer le moindre empêchement ; puisque la république , étant en pleine paix avec la Grande-Bretagne , n'avoit pris aucunes précautions pour la défense de ses possessions aux Antilles , & qu'elle ne devoit nullement s'attendre à une attaque de la part des anglois.

Le capitaine-en chef qui commandoit les vaisseaux anglois , somma le gouverneur hollandois Heyliger de lui remettre tous les bâtimens & propriétés des sujets rebelles américains, ainsi que leurs personnes. Le gouverneur répon-

dit

dit qu'il ne pouvoit satisfaire à cette demande ; que ses ordres portoient de protéger tous les navires , de quelque nation qu'ils fussent , ainsi que les propriétés & les personnes qui entreroient dans les ports de son gouvernement. — „ Je suis chargé, répli-

„ qua le capitaine anglois, de la part
 „ de mon chef, Sir Rodney, de mettre
 „ à exécution les ordres qu'il a reçus
 „ de Londres , qui lui prescrivent de
 „ réduire la ville en cendres & d'en
 „ détruire toutes les fortifications , si
 „ vous m'opposez la moindre résistan-
 „ ce, & si vous faites tirer un seul
 „ coup de canon sur mes vaisseaux. „

Une déclaration aussi positive étonna le gouverneur, qui ne s'y attendoit pas ; il demanda qu'elle lui fût donnée par écrit. — „ Volontiers, dit l'anglois, je
 „ vais vous l'écrire de ma main. „ —
 C'est aussi ce qu'il fit, & il la signa. Après l'avoir remise au gouverneur, il s'empara de tous les bâtimens qu'il trouva dans le port ; la plupart étoient chargés de tabac. Il respecta cependant un de

ces navires qui avoit été acheté & passé au poids de la compagnie, & qui étoit pareillement chargé de tabac.

Nous sommes impatiens de voir de quel œil les hollandois verront cet acte d'hostilité, & cette violation de territoire & du droit des gens. Notre dix-huitième siècle offre malheureusement beaucoup d'exemples de ce genre, tant de la part des anglois que de la nôtre & de celle des allemands. Les peuples sont, comme ils l'ont toujours été, les victimes de l'ambition des souverains. Ce qui s'est passé pour la Corse & la Pologne sert à justifier les anglois.

Les lettres de Londres portent que le général Cornwallis, craignant de se voir forcé de céder à la supériorité des américains, dont les forces augmentoient de jour en jour, avoit pris le parti d'attaquer l'armée américaine commandée par le général Gates, plutôt que d'abandonner la province à l'ennemi en se renfermant dans Charles-Town. Son
projet

projet lui réussit, & il a remporté, dit-on, sur les insurgens une victoire complète. C'est le capitaine Ross, aide-de-camp du général Cornwallis, qui a été le porteur de cette nouvelle, ainsi que d'une lettre de ce dernier, datée de Cambden le 21 Août, avec la relation de la bataille. Les détails que renferme cette relation me paroissent vrais, quoiqu'un peu exagérés. Cet échec empêchera qu'on ne puisse rien tenter le reste de cette campagne. Suivant le rapport du général anglois, les américains ont eu environ deux mille hommes tant tués que blessés; tout le camp a été pris, ainsi que les bagages & les munitions, qui étoient assez considérables. Les vaincus ont fait payer cher cette victoire aux vainqueurs; ils se sont battus en désespérés.

Le général Cornwallis termine sa lettre en disant: *Les troupes des rebelles se trouvant à présent dispersées, les troubles intérieurs & les insurrections dans la province se calmeront, à ce que j'espère. Mais je don-*

nerai des ordres de faire subir une punition exemplaire à quelques-uns des plus coupables, afin d'empêcher les autres de se jouer à l'avenir de la foi due à leurs sermens, & d'abuser de la générosité & de la douceur du gouvernement britannique,....

Que pensez-vous, mon cher Comte! de cette *générosité* & de cette *douceur* d'un gouvernement qui a voulu régir ses colonies avec un sceptre de fer, & qui, depuis près de deux ans, leur fait une guerre cruelle, saccage & brûle leurs villes, ainsi que leurs habitations. Le général Cornwallis a voulu sans doute faire une plaisanterie, & je le trouve peu généreux d'abuser de sa victoire & d'insulter ainsi à ceux qu'il a vaincus. Il faut espérer que Washington & le comte de Rochambeau sauront réprimer son arrogance & le rendre plus modeste. J'aime beaucoup mieux le général Clinton son collègue ; celui-ci ne s'enorgueillit point de ses succès, & ne joint point l'ironie à la cruauté. Je crains, au reste, pour les prisonniers anglois :

si le général Cornwallis se permet d'exercer quelques cruautés contre les américains qui sont en son pouvoir, nos alliés se verront forcés d'user de représailles. Voilà comme la méchanceté d'un seul homme peut être la source d'une foule de maux, & causer la mort d'une infinité de braves gens. Les souverains devroient être plus attentifs qu'ils ne le sont dans le choix de ceux à qui ils confient une partie de leur autorité ou le commandement d'une armée.

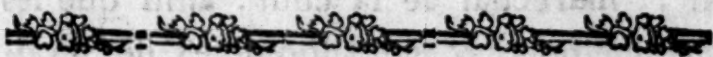
Malgré l'ardeur avec laquelle l'Angleterre pousse la guerre contre ses propres sujets, il y a cependant encore dans son sein des hommes justes & humains qui s'occupent des moyens de rétablir la paix entre la métropole & ses colonies. Quelqu'un m'écrit de Londres qu'à l'ouverture du parlement, il sera fait une proposition tendante à reconnoître l'indépendance de ces prétendus rebelles, qui ont prouvé jusqu'à présent qu'ils

n'étoient rien moins que des lâches, comme on s'étoit plu à les appeler.

Les ministres perturbateurs & fauteurs des malheurs de l'Angleterre s'opposeront, dit-on, à cette motion. Ils ont déterminé leur bon Roi George III. à tenter encore le sort d'une campagne & à faire un dernier effort pour réduire ses colonies. Ainsi il faudra encore qu'un grand nombre de braves guerriers périssent pour satisfaire au caprice de quelques hommes qui ont l'orgueil de ne pas vouloir avouer qu'ils ont eu tort. Voila comme l'espèce humaine est conduite, & comme elle le fera toujours. Ces anglois, si fiers de cette prétendue liberté dont ils jouissent, ne sont-ils pas les esclaves de leurs représentans au parlement ? Ne doivent-ils pas souscrire à tout ce qu'ordonnent ces bills passés à la chambre des communes, & se soumettre aux taxes & impositions nécessaires pour soutenir une guerre injuste ? Quelle différence y

a-t-il entre obéir à un édit du Roi, à un très gracieux rescript de son maître, ou à un bill du parlement?....

Je fais trêve, mon cher Comte! à ces tristes réflexions, pour vous assurer des sentimens d'estime avec lesquels je suis. &c. &c.



LETTRE XIV.

DE BERLIN, le 6 Octobre 1780.

Du Comte de.... à M. de....

Notre auguste voyageur & négociateur, le Prince-Royal de Prusse, est arrivé, le 5 du mois dernier, à Pétersbourg. Il fit son entrée dans cette ville au milieu d'un cortége brillant & nombreux. S. A. R. étoit dans un carrosse de parade que l'Impératrice lui avoit envoyé; le prince de Potemkin l'accompagnoit. Un détachement de cosaques ouvroit & fermoit la marche. Le général-en chef
prince

prince de Gallitzin étoit allé à sa rencontre jusqu'à une werste de Pétersbourg. Notre prince descendit au palais de Woronsow qui avoit été préparé & meublé magnifiquement; il y fut reçu & complimenté par les comtes de Panin & d'Ostermann, au nom de l'Impératrice. Ensuite le prince de Baradinski , maréchal de la cour, ainsi que les chambellans & gentilhommes de service vinrent le saluer.

Le lendemain à midi , S. A. R. eut son audience de S. M. I. Les ordres avoient été donnés pour que le cortège qui l'accompagneroit fût des plus brillans. La souveraine de toutes les Russies se montra à lui dans tout l'éclat de sa grandeur; sa cour offroit le coup-d'œil le plus superbe & le plus imposant. S. M. Impériale avoit quitté son ordre pour prendre celui de l'aigle-noire. L'auguste voyageur reçut l'accueil le plus gracieux de sa part, ainsi que de celle du Grand-Duc & de la Grande-Duchesse. L'au-
dience

dience finie , le Prince-Royal dina avec S. M. I. & Leurs Alteſſes. Le ſoir , il y eut appartement , ſpectacle & bal.

Malgré le deſir qu'avoit témoigné notre prince d'être traité ſans cérémonie , il n'a pu ſe diſpenſer de recevoir les hommages dus à ſon rang. En outre du détachement de ſeize grenadiers qui font le ſervice dans ſon palais , on lui a encore donné une compagnie d'un régiment de campagne pour garde d'honneur.

On me mande de Pétersbourg , que les Dames Ruſſes ont trouvé notre prince héréditaire fort à leur gré. Je n'en ſuis pas étonné : il eſt fait pour plaire ; il a pour les femmes ces égards , ces petits ſoins qui réuſſiſſent toujours près du beau-ſexe & qui ne manquent jamais d'exciter la reconnoiſſance des plus ſenſibles..... Quelqu'un de la ſuite de S. A. Royale a informé le Roi des idées avantageuſes que les dames avoient ſur ſon auguſte neveu. S. M. l'a raconté

conté à table; elle a ajouté: *Je suis charmé des succès du Prince - Royal près du beau sexe russe. Mais j'espère que ses affaires de cœur ne lui feront pas oublier les miennes, & qu'il pourra traiter les unes & les autres en même tems & avec une égale réussite.....*

Le motif de ce voyage est toujours un mystère. Le Roi paroît singulièrement satisfait des dépêches qu'il a reçues du Prince, dans lesquelles S. A. lui rend compte, dit-on, de deux conférences qu'elle a eues avec le comte de Panin & quelques autres personnages qui ont de l'influence dans le cabinet de Pétersbourg. Elle y fait un portrait du prince Potemkin, dont le Roi a été des plus contens. Aussi le monarque a-t-il répondu à son neveu de la manière la plus gracieuse.

J'ai causé ici avec quelques-uns de nos politiques, qui sont assez bien instruits de ce qui se passe à la cour de Pétersbourg. Leur opinion est qu'il
fera

sera difficile de faire changer le système adopté par l'Impératrice & le prince de Potemkin, & de rompre les liaisons qui subsistent entre la Russie & l'Empereur. Je suis entièrement de leur avis: tous les efforts du comte de Panin pour empêcher les suites de ces liaisons seront inutiles, d'autant plus que ce ministre perd tous les jours de son crédit, & que d'ailleurs il jouit de toute la confiance du Grand-Duc; ce qui est une raison pour le rendre suspect au favori Potemkin. Ce dernier ne sera pas content qu'il ne se soit rendu le maître des délibérations du cabinet, & qu'il n'ait forcé celui qui lui porte ombrage à quitter le ministère. On fait à présent pour certain que le projet formé de concert avec l'Empereur, est de chasser les Turcs de l'Europe: projet qu'il sera bien difficile, & je crois même impossible, de mettre à exécution, quoiqu'en disent les partisans de la politique orientale.

On

On écrit au Roi que l'Empereur s'est ouvert au favori de l'Impératrice sur tous les changemens qu'il se propose de faire, lorsqu'il sera le maître & que les états héréditaires passeront sous sa domination. Si ce qu'on mande à ce sujet est vrai, ces pays éprouveront une grande révolution, dont l'époque n'est peut-être pas éloignée. Si l'on doit en croire aux rapports qui nous sont envoyés de Vienne, la santé de l'Impératrice-Reine déperit à vue-d'œil. Le Roi a fait la réponse suivante à une personne de cette capitale avec laquelle il est en correspondance, & qui lui avoit donné des avis à ce sujet.

Je crains, d'après ce que vous m'écrivez dans votre lettre du 12 de Septembre, que l'Empereur, parvenu à la régence, ne mette trop de précipitation dans l'exécution des projets qu'il a. Il est des préjugés qu'il faut respecter, & des usages qu'il seroit dangereux de détruire tout-d'un coup, lorsque le peuple y est attaché par une longue habitude. Pour rendre les sujets dociles aux changemens qu'on
veut

veut faire, aux innovations qu'on se propose d'introduire, il faut les y préparer de longue main. Souvent le plus grand bien veut être fait lentement : la présence subite d'une lumière trop vive ne fait qu'éblouir au lieu d'éclairer les yeux qui n'y sont pas accoutumés. Les souverains doivent surtout se défier de ceux qui trouvent tout possible, qui ne contredisent jamais la volonté de leur maître, & qui, sous l'apparence du zèle & de l'obéissance, ne cherchent qu'à satisfaire leur ambition & à jouer un rôle. Je sais que S. M. l'Impératrice-Reine a quelquefois trop honoré, trop protégé des gens qui ne le méritoient pas ; que, d'un autre côté, elle a trop prêté l'oreille aux délations qu'on lui a faites contre des grands de sa cour ou des provinces éloignées ; & que, sur ces faux rapports, elle a commis plus d'une injustice & disgracié des personnages qui lui portoitent ombrage, surtout en Hongrie. Les grands de ce royaume sont cependant ceux qu'on devroit le plus ménager. On m'assure que l'Empereur a adopté les mêmes principes que sa mère & qu'il veut même les pousser encore plus loin. On lui a persuadé, comme aux Rois Très-Christiens, qu'il ne tenoit sa

puissance que de Dieu seul. Je conviens qu'on ne peut avoir un meilleur protecteur, ni un meilleur ami ou allié; mais il est bon aussi de laisser croire aux peuples que l'on tient quelque chose d'eux, afin de se les attacher. Sans cela, au milieu des revers auxquels nous sommes quelquefois exposés comme les autres hommes, ces peuples pourroient nous dire : Que celui de qui vous tenez votre puissance paye vos dettes, qu'il vous fasse recouvrer telle ou telle province que vous avez perdue &c. &c. Les Rois de France, à leur avènement au trône, ne manquent jamais de se soumettre à toutes les simagrées d'usage; ils se font oindre de l'huile renfermée dans cette sainte ampoule, qu'une colombe apporta du ciel au bon Roi Clovis, il y a environ douze cents ans. La cérémonie du sacre à Rheims, est le simulacre de l'ancien usage des Francs d'élire leurs Rois; elle a quelque chose d'imposant. Si elle n'avoit pas lieu, les françois ne regarderoient pas leur Roi comme légalement élu; la nation tient à ces formes antiques. Pour moi, si j'en avois trouvé de pareilles établies dans mon royaume, je m'y serois scrupuleusement confor-

mé.

me. Lorsque la Silésie a passé sous ma
 domination, j'aurois pu traiter cette province
 en pays conquis. Je ne l'ai pas fait; j'ai
 au contraire conservé & même augmenté tous
 les privilèges de mes nouveaux sujets; & si
 je dois croire ceux qui sont les organes du
 peuple, on est plus content de mon gouverne-
 ment que de celui de la maison d'Autriche.
 Quant aux nouveaux projets qu'on a sur la
 Turquie, je ne peux me persuader que la
 France favorise les vues de la cour de Vienne
 à ce sujet. Il me semble que le commerce du
 Levant est un objet trop intéressant pour elle,
 & ce seroit y renoncer que de permettre que
 les Turcs fussent chassés de l'Europe. Le
 comte de Vergennes, ce politique par excel-
 lence, ne souffrira sûrement pas que l'empire
 du croissant soit humilié à ce point. Si le
 cabinet de Versailles pouvoit y donner son
 consentement, ce seroit la faute la plus grave
 qu'il puisse commettre, & qui ne pourroit
 être comparée qu'à ce traité d'alliance de 1756,
 chef-d'œuvre de l'adresse du prince de Kaunitz,
 mais l'acte le plus impolitique auquel la France

se soit laissé jamais entrainer , puisque ce traité a rompu entièrement cet équilibre si nécessaire au maintien de la tranquillité de l'europe. L'union des maisons d'Autriche & de Bourbon est faite pour allarmer tous les états qui sont leurs voisins. Lorsqu'elles étoient divisées, elles pouvoient, chacune de leur côté, se faire des alliés & s'attacher par des motifs d'intérêt les différens souverains qui forment la balance de l'europe. Aujourd'hui, ces derniers n'ont d'autres moyens pour assurer leur propre sureté que de former une confédération, afin d'empêcher que leurs états ne soient envahis par ces deux puissances, suivant le projet formé par Choiseul. Ce ministre vouloit que les limites de la France fussent reculées jusqu'au Rhin. L'Autriche, de son côté, se seroit emparé de tout ce qui se seroit trouvé à sa convenance; on m'eut laissé, pour la forme, l'électorat de Brandenbourg, avec la permission d'entretenir seulement le nombre de troupes stipulé pour le contingent que chaque prince de l'empire est tenu de fournir. De pareils projets ne pouvoient se mettre sur le champ à exécution; il falloit en préparer de loin les moyens;

yens ; mais la guerre de sept ans prouva aux deux maisons reconciliées qu'il est bien plus aisé de méditer de grandes choses que de les faire.

Depuis cette guerre, le cabinet de Versailles est devenu plus sage ; son système n'est plus celui des conquêtes. Mais son alliée l'Autriche a toujours les mêmes principes ; toutes ses vues ne tendent qu'à augmenter sa puissance ; son ministère est continuellement occupé des moyens de parvenir à ce but. Si elle avoit le pouvoir comme elle a la volonté, les quatre parties du monde ne suffiroient point, je crois, à satisfaire son ambition. Après toutes les pertes qu'elle fit sous Louis XIV, elle auroit dû être anéantie ; cependant, lors de la guerre de succession, elle reprit de nouveau le dessus, & l'Empereur Charles VI. fut encore le prince le plus puissant de l'Europe. Il excita l'envie de ses voisins, & la politique de ce tems, qui valoit mieux que celle d'aujourd'hui, fit juger nécessaire à ces derniers de le dépouiller d'une partie des acquisitions qu'il avoit faites, afin de le remettre au niveau de ses prédécesseurs. Qui au-

roit jamais cru que la puissance qui sacrifia des trésors & des armées pour disputer à Marie-Thérèse la succession de ses ancêtres, deviendrait quelques années après son alliée & qu'elle se ligueroit contre moi pour m'enlever mes états & les partager? Si j'avois succombé, que seroit devenue l'Allemagne? une province de l'Autriche; la Suède & le Danemarck n'auroient plus été que deux états sans influence & sous la protection immédiate de la cour de Vienne; la Hollande auroit été partagée. L'Angleterre eut résisté quelque tems; mais elle eut été écrasée par le colosse formidable du pacte de famille; n'ayant plus d'alliés sur le continent pour opérer une diversion en sa faveur, elle eut dû succomber. Je crois donc pouvoir dire sans amour propre que j'ai tenu dans mes mains, à la guerre de 1757, le destin de l'Allemagne, & qu'elle me doit de la reconnaissance pour l'avoir sauvée des fers qu'on vouloit lui faire porter,....

Comme la France, je ne veux plus faire de conquêtes; mais je ne souffrirai pas que d'autres en fassent par la voie des armes ou de telle autre manière que ce soit..... On

me

me mande, où vous êtes, que le cabinet Impé-
rial, malgré la paix de Teschen, n'a pas re-
noncé à l'acquisition de la Bavière. Je ne
permettrai jamais que ce duché change de mai-
tre & passe dans d'autres mains que celles de
ses légitimes souverains. J'ai rejeté à cet
égard toutes les belles propositions qu'on m'a
faites. On s'est retourné du côté de la cour
de Pétersbourg. J'attendrai tranquillement
tous les grands événemens qui se préparent ;
je ne veux être que spectateur. Si la pièce
nouvelle qu'on se propose de donner sur le
grand théâtre de l'Europe, mérite d'être ap-
plaudie, je serai le premier à battre des mains ;
mais si elle n'est pas bonne, je ferai cabalé
& la si flerai. Nous autres souverains ,
avons beaucoup d'analogie avec les comédiens ;
nous sommes soumis, comme ces derniers , au
jugement de ce public qui se tient dans le
parterre ; il nous donne souvent des leçons uti-
les. Notre existence est absolument dépendante
de l'opinion, &

Quiconque ose penser, doit, je crois, nous haïr.
Car enfin, de quel droit faisons nous obéir

Ces peuples assez fous de se donner un maître
Ou de croire que Dieu, Prince ou Roi nous fait
naître?

Que pensez-vous, Monsieur! des réflexions de notre monarque; vous ne les trouverez sans doute pas fort royalistes. Le Roi convient souvent dans ses momens de gaité que, s'il n'étoit pas né pour commander, il auroit eu bien de la peine à obéir. On lui écrit de Vienne, que l'Empereur s'est formé un plan de vie à peu-près semblable à celui qu'il mène à Sans-Souci. Le faste qui regne à la cour de Vienne touche à sa fin. La forme du gouvernement que le jeune César veut établir aura pour base l'économie, un trésor & des soldats. Il se propose aussi d'étendre le commerce de ses états, d'établir des manufactures de toutes espèces, & aussi la liberté de conscience & le libre exercice de toutes les religions. Tous ces projets sont sages; mais je crois qu'il en sera à Vienne comme ici, & qu'on ne

ne pourra y donner au commerce tout l'essor qu'on voudroit. Ce dernier ne prospère que dans les pays où regne la liberté; il ne veut point être assujetti aux volontés des souverains. Il reste toujours nain dans les états monarchiques; il ne grandit & ne devient un géant que dans les républiques. Chez nous, c'est la branche la plus foible de notre administration; & je crains qu'il n'en soit de même dans les états de l'Empereur, malgré toutes ses bonnes intentions.

Avant de finir ma lettre, je ne dois pas oublier de vous dire que les ministres plénipotentiaires de Leurs Hautes Puissances près de la cour de Russie, ont eu leur audience particulière du Grand-Duc, dont ils ont été on ne peut mieux accueillis. M. le comte de Wassenaar - Starrembourg, dans sa harangue à ce prince, avoit inséré qu'il espéroit que S. A. I. voudroit bien appuyer de tout son crédit l'objet qui avoit motivé sa mission. Le Grand-Duc lui

répondit : „ Que rien ne lui feroit plus
 „ agréable que de voir réussir la négocia-
 „ tion dont les ministres de Leurs
 „ Hautes Puissances étoient chargés; que
 „ pour cet effet, il ne manqueroit pas
 „ de l'appuyer de tout son pouvoir,
 „ considérant leur république comme la
 „ première alliée de l'empire russe; qu'ils
 „ pouvoient faire part de cette réponse
 „ à Leurs Hautes Puissances, puisque
 „ telles étoient réellement ses inten-
 „ tions. „

Cependant, malgré cette assurance, il paroît que les hollandois ne seront pas admis à la neutralité armée. Des lettres particulières de Pétersbourg nous disent que votre cour fait les plus grands efforts pour empêcher l'effet de cette négociation, parcequ'elle veut que la Hollande se déclare en sa faveur & se joigne à elle pour faire la guerre aux anglois. Si ce qu'on nous écrit de la Haye est vrai, la rupture entre la république & la cour de Londres ne peut tarder d'éclater.

Nos

Nos revues de Potsdam ont été brillantes. Il y a eu quelques changemens dans les manœuvres, plus faites, dit-on, pour tourmenter le soldat & l'officier que nécessaires au bien du service.

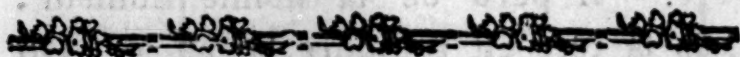
Notre monarque craint l'approche de l'hiver; ses infirmités augmentent avec l'âge. Il perd de sa bonne humeur; mais sa tête est toujours la même. On nous mande que, dans ce moment, il met tous les écrits qu'il a faits en ordre. Si ses ouvrages paroissent tels qu'ils sont, ce sera une collection bien intéressante. Mais je crains qu'on n'en retranche beaucoup de choses par des raisons de politique; & alors ils auront beaucoup perdu de leur prix.

Suivant ce qu'on nous écrit de Pétersbourg, notre Prince-Royal est un peu incommodé. On attribue son indisposition aux fatigues du voyage. Comme il est d'un tempérament très robuste

te, nous espérons qu'elle n'aura pas de suites.

Adieu, Monsieur! Je suis impatient de savoir ce qui se fera passé en Amérique. Mais je crois que vous aurez de la peine de venir à bout de ce terrible Rodney.

Je suis &c.



LETTRE XV.

DE VERSAILLES, le 19 Octobre 1780.

De M. de... au Comte de...

Chacun raisonne ici différemment sur la disgrâce de M. de Sartine, qui avoit paru jusqu'à ce moment jouir de toute la faveur du Roi. Aussi jamais ministre ne posséda mieux l'art du courtisan; il étoit aux petits soins avec son maître. Fin & adroit, il avoit conservé dans sa place toutes ses liaisons avec les employés

ployés de la police. Il étoit instruit par ce moyen de tout ce qui se passoit, de ce qu'on disoit & ce qu'on pensoit de lui. Il se croyoit par là à l'abri de tout revers, & inamovible dans son poste. Mais il s'est trompé lourdement. Cet ex-ministre n'a emporté les regrets de personne ; j'en excepte cependant quelques femmes, un ou deux secrétaires & quelques valets-de chambre, qui gouvernoient sous lui & qui étoient les dispensateurs & les dispensatrices des graces & des bienfaits de Monseigneur, moyennant le prix qu'on mettoit à leur protection..... Il coure différentes versions sur les causes de cette disgrâce ; une de plus accréditées, c'est qu'il a donné quelques sujets de mécontentement à l'Espagne dans l'affaire des billets de crédit. Une personne qui est assez étroitement liée avec M. Necker, m'a dit que le renvoi de Sartine étoit résolu depuis longtems, & voici ce qui l'a principalement motivé : Le ministre de la marine eut la maladresse de suspendre le
paye-

payement de quinze millions de lettres
 de change tirées des colonies, qui ne
 purent être acquittées au trésor-royal par
 la raison que le directeur des finances
 n'étoit pas prévenu, & que cette somme
 étoit trop forte pourqu'on pût y faire
 face dans le moment. Sartine qui pré-
 tendoit n'avoir pas besoin du crédit de
 son adversaire, crut qu'il trouveroit sans
 son secours les fonds dont il auroit be-
 soin. Il chargea en conséquence M. de
 St. James, trésorier de la marine, d'em-
 prunter ces quinze millions. Comme
 ce dernier avoit déjà beaucoup de son
 papier sur la place, l'opération devenoit
 un peu difficile. Il existoit, au reste, une
 ordonnance, qui défendoit aux ministres
 des départemens de jamais rien em-
 prunter de leur chef pour le service du
 Roi; celui qui est à la tête des finances
 étant le seul autorisé à le faire. La
 démarche du ministre de la marine fut
 improuvée; M. Necker fit de sérieuses
 représentations au Roi sur le dérangement
 qui existoit dans le département
 de

de M. de Sartine & sur la nécessité de nommer à sa place quelqu'un qui pût y rétablir l'ordre. Il proposa son ami intime M. de Castries, qui fut aussitôt accepté. Ce dernier, ainsi que je vous l'ai déjà dit, est beaucoup plus fait pour cette place que son devancier; il s'est même occupé, dit-on, depuis quelques tems d'acquérir les connoissances nécessaires dans cette partie; il a beaucoup d'intégrité & d'ordre, qualités essentielles dans un département aussi dispendieux que celui de la marine. On paroît content du choix que le Roi a fait. Il n'y a que M. le comte de Maurepas qui, dit-on, ne l'approuve pas; il auroit voulu mettre à cette place une de ses créatures. Mais il faut convenir que le Mentor premier-ministre n'a pas été heureux dans le choix de ceux qu'il a élevés au ministère.

Nous recevons l'avis de Londres que M. Laurens, ancien président du congrès, qui se rendoit en Hollande avec une commission de la part des Etats-unis

unis de l'Amérique , a eu le malheur d'être pris par les anglois. On avoit d'abord jetté tous ses papiers à la mer ; mais la malle qui les contenoit étant trop légère, a flotté sur l'eau. Un matelot anglois l'ayant apperçue, se jetta à la nâge & la ramena. Cette prise peut instruire les anglois sur bien des choses qu'il auroit été bon qu'ils ignorassent. C'est la frégate la *Vestale* , commandée par le capitaine Keppel , qui s'est emparé du paquebot le *Mercure* sur lequel étoit M. Laurens. Comme cet homme célèbre s'est trouvé fort incommode pendant la traversée, il a été transporté sur la chaloupe la *Fairi* pour être conduit à Dartmouth ; dès qu'il sera remis de son indisposition, on le transférera à Londres pour être interrogé par les ministres. Comme cet ex-président jouit de la plus haute réputation, & qu'il s'est conduit dans la révolution de l'Amérique avec autant de prudence que de modération, que d'ailleurs il est mieux instruit que personne de la situation & des affaires
des

des colonies américaines , on espère qu'il pourra contribuer au rétablissement de la paix. Le parti de l'opposition désire qu'il éclaire assez les ministres pour les engager à terminer une guerre aussi injuste que ruineuse & qui déshonore la nation britannique.

Notre ambassadeur nous mande que la conduite qu'a tenu le commodore Johnston a si fort déplu à la cour de Lisbonne , que S. M. Très Fidèle s'étoit déterminée à changer le système qu'elle avoit adopté , & qu'il pourroit bien s'en suivre une rupture. Cependant la frégate *les Etats-d'Artois* & la chaloupe *la Perle* , sur lesquelles la Reine de Portugal avoit fait mettre un embargo , ont été relâchées & sont de retour à Portsmouth. Le commandant anglois avoit voulu les armer dans le port de Lisbonne ; mais les ministres étrangers s'y opposèrent & soutinrent : „ que , si les „ vaisseaux anglois faisoient des prises „ & qu'ils jugeassent à propos de les „ armer en guerre , ils devoient les en-

Tom. VI, P „ voyer

„ voyer pour cet effet en Angleterre;
 „ qu'eux ministres ne pouvoient voir
 „ qu'avec beaucoup de peine qu'un com-
 „ mandant étranger s'arrogeât le droit
 „ de faire un armement dans un port
 „ neutre; qu'une pareille tentative étoit
 „ sans exemple, & que si la cour de
 „ Portugal la permettoit, les autres
 „ puissances regarderoient cette condui-
 „ te de sa part comme une connivence
 „ avec l'Angleterre & une atteinte por-
 „ tée à la neutralité armée; ce qui
 „ pourroit avoir des suites désagréables
 „ pour la cour de Lisbonne.,,

Sur cette déclaration des ministres
 étrangers, la Reine ordonna de mettre
 un embargo sur toutes les prises du
 commodore Johnston; ce qui fut exécu-
 té aussitôt par un des Embargadors por-
 tugais, qui fut même insulté, à cette oc-
 casion, par les officiers & les matelots
 anglois. La cour de Londres, résolue,
 dit-on, de ne plus garder de mesures,
 a ordonné à tous ses juges d'amirauté
 de condamner tous les bâtimens neu-

tres qui seront pris, n'importe de quel-
les marchandises ils se trouvent char-
gés. Il faut voir à présent de quel œil
les puissances de la neutralité-armée ver-
ront cet acte de despotisme.

La correspondance avec la Hollande
devient très active, & l'on s'attend tou-
jours à une rupture prochaine entre
cette république & l'Angleterre. Les
lettres de Londres nous disent que le
Lord North se propose, à la rentrée du
parlement, de mettre sous les yeux de
la chambre des communes la copie d'un
traité d'alliance qu'une faction dominan-
te en Hollande a conclu avec les ré-
belles de l'Amérique. On m'assure que
ce prétendu traité n'existe point. Il est
vrai qu'il en a été question entre le
pensionnaire van Berckel & un député
des états-unis; mais ce n'étoit qu'un
simple projet, qui ne devoit avoir son
exécution que dans certaines circonstan-
ces. Ce fut en 1778, le 14 Septembre,
que le pensionnaire susdit négocia cette
affaire: une preuve que la république

n'y mit pas beaucoup d'importance, c'est qu'elle laissa ce projet sans exécution. La querelle que l'Angleterre veut faire à la Hollande ressemble à la Fable *du Loup & l'Agneau*; mais nous saurons empêcher que le *Loup* ne mange l'*Agneau*, comme il en auroit envie. M. le Duc de la Vauguyon a reçu carte - blanche pour traiter avec la^e province de Hollande, & la déterminer à se mettre au plutôt dans le meilleur état de défense & à ne plus se laisser gouverner par l'influence Stadhoudérienne & Brunswickoise. D'après les avis que nous avons reçus de ce qui se passe à Londres, nous avons conseillé à nos alliés futurs les bataves de rappeler tous les navires qu'ils ont en mer, de compléter le nombre de leurs matelots pour pouvoir armer une forte escadre, qui puisse être prête au commencement de l'année prochaine. Comme la république pourroit avoir quelque chose à craindre pour ses possessions aux Indes-Orientales, nous sommes résolus de les leur garantir.

Nous

Nous avons reçu des nouvelles de l'Inde: Hyder-Ali a déclaré la guerre aux anglois. Nous nous sommes engagés de faire une diversion en sa faveur, en envoyant une escadre & des troupes européennes sur la côte de Coromandel pour obliger les anglois de partager leurs forces. Nous attendons une réponse d'Amsterdam, par laquelle cette province doit nous permettre de prendre possession d'un poste important, à la pointe d'Affrique, qui lui appartient; ce qui nous facilitera la communication avec nos îles de France & de Bourbon, & nous mettra dans le cas de nuire beaucoup à nos ennemis & de traverser leurs projets dans l'Inde. Celui qui aura le commandement de notre escadre dans ces contrées, est un homme de mérite & qui se battra bien. Je ne peux encore vous le nommer. Il doit faire incessamment un travail à ce sujet avec notre nouveau ministre de la marine.

Nous insistons aussi près de la province de Hollande pour que ceux qui auront le commandement de l'armée navale de Leurs Hautes Puissances, ne soient point choisis parmi les officiers connus pour être les partisans de l'Angleterre, mais entre ces braves bataves qui sont attachés à l'honneur de leur patrie & qui ne sont point les esclaves de la volonté des ministres britanniques.

Nous voila déçus de toutes nos espérances: la Jamaïque n'est pas prise, & nos escadres aux Antilles n'ont rien fait. Une lettre du comte de Guichen, datée du 10 Juillet, nous apprend que ce général est au cap de St. Domingue; que Don Joseph Solano, après avoir laissé quelques troupes à Porto-Rico, a fait voile pour la Havane avec son escadre & son convoi. M. de Guichen mande en outre qu'il est occupé à rassembler tous les vaisseaux marchands pour les faire partir sous son escorte, & qu'il compte appareiller, le 15 d'Août, pour revenir en europe avec 10 à 12
vais-

vaisseaux-de ligne. Il laissera à la Martinique M. de Sade avec une division de neuf vaisseaux, & M. de Monteil à St. Domingue avec une autre moins forte.

Nous avons reçu des détails sur la bataille de Cambden; l'affaire n'a pas été aussi sérieuse qu'on l'avoit cru d'abord. L'armée du général Gates n'étoit que de six mille hommes, qui se sont battus longtems de pied-ferme contre les royalistes; mais enfin il ont été obligés de céder au nombre. Un procédé affreux de la part du général Cornwallis, c'est d'avoir fait pendre sur le champ de bataille dix de ses prisonniers, sous le prétexte qu'ils avoient précédemment prêté serment de fidélité. Cette atrocité va obliger les Américains d'user de représailles. Pour que justice fût faite, il faudroit que ce Cornwallis tombât entre leurs mains, & qu'ils vengeassent sur lui seul la mort de leurs concitoyens, victimes de sa barbarie. Comme, dans cette défaite du général Gates, tous

les papiers sont tombés dans les mains de l'ennemi, on a trouvé les lettres de quelques habitans de la province, & surtout de plusieurs bourgeois de Charles-Town qui entretenoient une correspondance secrète avec le général américain. Cornwallis en a fait aussitôt arrêter une quarantaine, qu'il a envoyés prisonniers à St. Augustin dans la Floride.

Lorsque le général Washington apprit le sort qu'on avoit fait subir aux dix prisonniers américains, il le fit annoncer à toute l'armée. L'indignation fut générale; les françois & les américains ont juré de venger les mânes de ces infortunés, & de ne faire aucun quartier à tous ceux des ennemis qui tombéroient entre leurs mains. Le comte de Rochambeau nous écrit qu'il ne se propose pas de rien entreprendre au commencement de l'arrière-saison; mais qu'il croit pouvoir assurer que, pour la fin de la campagne prochaine, il n'existera plus d'armée angloise en Amérique; qu'il est on ne peut pas plus content du général

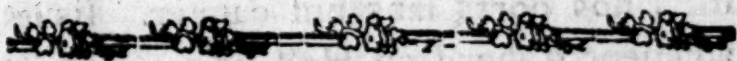
néral Washington, de sa prudence, de ses talens guerriers & des mesures qu'il a prises jusqu'à présent pour ne pas se compromettre ni hasarder rien qui puisse donner prise aux anglois sur lui. Il ajoute que la bataille de Cambden est un échec aisé à réparer; que l'armée royaliste n'a pas gagné un pouce de terrain; que cette victoire ne sert qu'à inspirer plus d'horreur contre l'Angleterre; qu'on ne devoit ajouter aucune foi à tous les rapports faits par le général anglois sur la disposition que montroient les peuples des deux Carolines de se remettre sous la domination de la Grande-Bretagne; que jamais le vœu n'avoit été plus général pour secouer le joug de la mère-patrie.

M. de Rochambeau rend compte ensuite de deux rencontres qu'il a eues pendant sa traversée. La première eut lieu entre l'île Bermude & le Fort-Royal de la Martinique, où cinq vaisseaux-de ligne anglois & une frégate donnèrent la chasse à M. de Ternai, qui

la leur donna à son tour, les deux escadre courant largue l'une sur l'autre. Enfin le combat s'engagea; il dura environ une heure & demie, après quoi les anglois quittèrent prise. La seconde rencontre fut à la baye de Chesapeake, où l'on apperçut neuf voiles ennemies, qu'on jugea être des vaisseaux de ligne ou des frégates. Le général fit le signal de revirer de bord, & de faire fausse route toute la nuit. Des calmes & des brumes épaisses arrêterent l'escadre de M. de Ternai jusqu'au 11 Juillet qu'il entra sain-& sauf dans la rade de New-Port dans le Rhode-Island. Le 13, l'amiral Graves arriva d'Angleterre à New-Yorck; quelques jours après, il est venu rendre visite à M. de Ternai & il a fait mine de vouloir le bloquer avec vingt vaisseaux tant de ligne que frégates, tandis que le général Clinton doit s'avancer avec dix mille hommes pour tenter une descente. *Nous les attendons*, dit M. de Rochambeau, *& nous sommes prêts à les bien recevoir.* Notre général assure que les vivres

vivres ne manquent pas & qu'il se trouve de tout en abondance au camp américain.

Adieu, mon cher Comte! Je suis &c.



LETTRE XVI.

De VERSAILLES, le 28 Octobre 1780.

Du même, au même.

Je vous ai mandé dans plusieurs de mes lettres, mon cher Comte! que nous étions décidés, ainsi que les anglois, à pousser vigoureusement les opérations, la campagne prochaine. Tout se dispose effectivement en conséquence. Vous savez que nous avons fait un marché avec votre compagnie maritime de Prusse pour la fourniture de bois de construction de la première espèce, que nous payons à raison de six livres le pied cube. Une grande quantité de ces bois se trouvoit déposée à Hambourg; nous

nous ne pouvions les faire transporter par mer, dans la crainte qu'ils ne tombassent entre les mains des anglois. Nos amis les hollandois nous ont facilité les moyens de les faire parvenir dans nos ports sans nul danger. Ils les amènent d'abord en Hollande, ensuite on en fait des radeaux qu'on transporte par l'Escaut & la Meuse jusqu'au canal de Briare qui tombe dans la Loire : rendus à Nantes, on les fait aisément passer jusqu'à Brest. Tout calcul fait, ce transport ne coûte guères plus que par mer; il demande seulement plus de tems, on est aussi obligé de faire faire à ces bois douze à quinze lieues par terre. On doit le succès de cette entreprise au Sr. Romberg de Bruxelles, qui est aussi, dit-on, l'auteur du projet.

Nous devons employer tous les moyens possibles pour tromper la vigilance de nos adversaires, qui paroissent se jouer de la neutralité-armée. Notre consul à Ostende nous écrit qu'un de nos

cor-

corfaires françois avoit fait deux prises, deux bâtimens anglois armés en guerre lui ont donné la chasse & l'ont fait échouer près de Blakenbourg; sans nul égard pour le territoire impérial, ils ont emmené une de ces prises & détruit l'autre sur le rivage même à coups de canon, après en avoir ôté tout ce qui étoit à leur convenance. Nous espérons que la cour de Vienne fera à celle de Londres de sérieuses représentations à ce sujet.

Le petit succès que le Lord Cornwallis a remporté sur les américains augmente l'orgueil des ministres anglois; ces derniers croient, d'après les rapports que leur fait ce général, qu'il est encore possible de soumettre les américains. Suivant ce qu'on nous écrit, le cabinet de Londres a pris la résolution de continuer la guerre contre les colonies. On a frété pour le compte du gouvernement tous les bâtimens propres à servir comme transports, qu'on a trouvés sur la Tamise. Le nombre des
nou-

nouveaux régimens qu'on fera passer en Amérique, fera de quatorze: six d'infanterie, tirés de l'Irlande, quatre de cavalerie & sept de dragons. On y joindra trois gros détachemens qui seront pris dans les régimens des gardes - à pied & dans le corps-royal d'artillerie. Toutes ces forces ne nous effrayent pas; nous en aurons plus de gloire à vaincre.

Il regne sur les bords de la Tamise une maladie épidémique qui fait beaucoup de ravages parmi les matelots & les troupes angloises. Les officiers n'en sont pas plus exempts que les soldats. Il en est de même à l'île de Ste. Lucie, où le climat mal sain enleve beaucoup de monde aux anglois.

Nous avons reçu des nouvelles de l'Amérique, dans lesquelles on nous dit que le général Washington avoit fait un mouvement pour se rapprocher de New-Yorck; que M. le comte de Rochambeau, de son côté, s'étoit joint avec
le

le corps de troupes qu'il avoit à ses ordres, à une division des milices continentales pour tenter une expédition du côté de l'Île-longue, ou pour soutenir les opérations du général américain, dont le principal objet est d'enfermer Cornwallis dans New-Yorck, afin de l'empêcher de persécuter & de vexer les habitans des deux Carolines. M. de Rochambeau écrit qu'il n'est pas possible de faire la conquête de cette ville, autant de tems qu'elle sera défendue par des forces de mer supérieures à celles que nous avons dans ces contrées.

Le commodore Cornwallis, avec lequel M. de Ternai eut une rencontre quelques jours avant son arrivée à New-Port, a voulu, dans le rapport qu'il a fait à ce sujet, jetter une espèce de ridicule sur la manière dont notre chef d'escadre s'est conduit. Mais ce dernier avoit des ordres précis de ne point engager d'action qui pût mettre le convoi qu'il escortoit en danger de tomber au pouvoir de l'ennemi. Il a rempli
heu-

heureusement sa mission, c'est tout ce qu'il vouloit. Cet officier a prouvé, au reste, aux anglois qu'il ne les craignoit pas.

M. le comte de Vergennes a reçu de Hollande un mémoire très bien fait, dont je me suis procuré une copie. Je vous l'envoie; sa lecture, je crois, vous fera plaisir.

Mémoire à M. le comte de Vergennes, par un Bataue qui n'est ni républicain ni Stadhoudérien, mais bon citoyen & capable de donner des avis salutaires.

Monfieur le Comte!

C'est avec peine que je vois dans quel précipice vous allez entraîner ma patrie. Permettez-moi de vous faire quelques observations sur notre constitution, sur nos intérêts politiques & sur notre Stadhouder. Il me semble que vous n'êtes pas bien instruit sur ces différents points & que vos sous-ordres vous induisent dans de grandes erreurs,

Tous

Tous les états ont besoin d'être conduits par un chef quelconque ; les uns ont des Empereurs, les autres des Rois, des Electeurs, des Landgraves, des Margraves &c. &c. Nous avons un Stadhouder que nous regardons comme notre magistrat suprême, & qui a trois sortes de devoirs à remplir envers les sept provinces-unies, savoir : comme Stadhouder, comme amiral-de l'union & comme capitaine-général. Quoiqu'il n'ait point le titre de Roi, nous regardons cependant sa personne comme sacrée. Aucune juridiction n'a le droit de procéder contre lui criminellement ; il ne peut enfin être condamné à aucune punition par la loi. Le Stadhouder peut faire grace de la vie ; il a le pouvoir de faire le bien, mais jamais le mal. Les prérogatives dont il jouit sont considérables ; on lui en conteste quelques-unes, la faction qui lui est opposée les lui conteste toutes. C'est à la nation à juger ce différent, & nulle puissance étrangère n'a le droit de s'en mêler. Toute la souveraineté réside dans les états-généraux ; eux seuls ont le droit de conclure les traités, de former des confédérations, de contracter

des alliances, de faire la guerre ou la paix &c. Mais le Stadhouder a celui de veiller à ce que les sujets de la république ne reçoivent aucuns dommages de la part des puissances voisines, & cette prérogative lui donne la faculté de forcer en quelque façon Leurs Hautes Puissances à faire la guerre, lorsque, par l'exposé des griefs, il leur a démontré la nécessité de cette démarche pour le maintien de leur dignité & de l'honneur de la nation.

Il me semble, Monsieur le Comte! que la politique que vous employez n'est pas celle dont il auroit fallu faire usage dans ce moment pour vous assurer un parti puissant dans notre république. Vos prédécesseurs ont tenu la même conduite que vous, & depuis la paix de 1748, les ambassadeurs que la France nous a envoyés ont toujours cherché à humilier notre princesse gouvernante ainsi que le Stadhouder. Je conviens, Monsieur le Comte! que le prince d'Orange n'est pas un aussi grand personnage qu'un Roi de France; mais enfin il est prince-souverain, & d'une des plus anciennes & des plus illustres maisons de l'Europe. Adolphe de Nassau fut élu Empereur immédiat-

diatement après Rodolphe de Habsbourg. Le Stadhouder actuel descend de cet Empereur Adolphe; il est petit-fils du Roi d'Angleterre George II, & l'époux d'une princesse-royale de Prusse. Il me semble que tous ces titres méritent des égards, & qu'il ne doit pas être traité comme un simple gouverneur de province & comme un serviteur à gages. C'est humilier toute la nation que de manquer, comme on le fait, à son chef. Si nous l'avons choisi pour être à la tête de la république, nous devons le soutenir, comme un Roi de France soutient un ministre en qui il a mis sa confiance. Les affaires domestiques de la république n'ont rien de commun avec les objets politiques. C'est mal à propos que des ministres étrangers s'ingèrent dans nos querelles intestines, & qu'ils trouvent mauvais que le Stadhouder soit revêtu d'une trop grande autorité. Jamais le parti républicain ne se seroit montré, comme il l'a fait, sans les intrigues qu'on a formées pour renouveler les factions, Arminiennes, Lowenstein & Françoisise, qui causèrent les plus grands maux à la république. Les circonstances & notre propre sûreté nous ont for-

cé de réunir la puissance militaire sur un seul chef. Cette partie de l'administration avoit été si mal dirigée depuis qu'elle étoit dans les mains des aristocrates, que nous sentimes la nécessité de la leur ôter. Ce changement se fit pendant la guerre de 1744(*), lorsque Louis XV. se fût emparé de plusieurs de nos villes qui étoient sans défense, par la négligence de ceux qui étoient préposés à y veiller. Ces chefs, qui avoient l'esprit plus commerçant que militaire, furent cause par leur lésine de tous les malheurs que nous éprouvâmes dans le cours de cette guerre. Nous raisonnions mieux alors qu'à présent sur nos vrais intérêts, & après avoir reconnu qu'une république sans chef est un corps sans tête, nous mimâmes tout l'état militaire sous l'autorité immédiate du prince d'Orange. La France fit l'impossible pour l'empêcher, mais elle ne put y réussir.

Si vos intentions, Monsieur le Comte! sont aussi pures que vous voulez le faire croire, pourquoi ces menées sourdes avec quelques bourgeois d'Amsterdam? Pourquoi ces intrigues

(*) Guillaume IV. prince d'Orange, fut nommé Stadhouder après la prise de Maastricht en 1748.

gues & ces écrits clandestins ou anonymes contre le Stadhouder? pourquoi ne pas agir ouvertement & vous adresser directement aux Etats-généraux & au prince d'Orange. Pourquoi vouloir nous forcer de prendre part à cette guerre injuste que vous faites à l'Angleterre? Laissez-nous agir librement; soyez assuré que nous n'avons besoin de personne pour nous faire respecter de la Grande-Bretagne. Si elle ne se conduit pas avec nous comme elle doit le faire, nous saurons nous procurer une satisfaction proportionnée à l'insulte que nous aurons reçue. L'esprit turbulent de quelques-uns de nos régens a donné lieu à des plaintes fondées de la part de la cour de Londres. Vos faiseurs de mémoires & de pièces justificatives ne sont pas heureux dans le choix des moyens qu'ils emploient pour justifier vos démarches, & la logique de vos bureaux tient un peu du Baroco-Baralipton: manière d'argumenter dont se servoient les commentateurs d'Aristote pour embrouiller la vérité; on n'en avoit fait usage jusqu'à présent que dans les disputes scolastiques; aujourd'hui, on l'emploie en politique. Permettez-moi de me servir de la comparaison: il me semble entendre

le bourgeois gentilhomme raisonner sur la politique & l'administration.

J'ose vous observer, Monsieur le Comte! que c'est avoir la plus fausse idée de notre constitution, que de croire que la province de Hollande peut seule servir vos vues & forcer les autres à suivre son exemple. Les sept provinces unies ne forment point, comme bien des gens le croient, une seule & unique république, mais bien au contraire sept républiques, lesquelles, en 1579, unirent leurs intérêts & se confédérèrent pour le bien général. Chaque province ensuite est une confédération de plusieurs villes, plutôt qu'un seul état. Les diverses villes ou districts qu'elle renferme traitent les uns avec les autres comme des confédérés indépendans, & non comme des membres dépendans d'un même corps. La constitution dans les provinces, villes ou districts est aristocratique ou oligarchique, excepté dans un district de la Frise, où le peuple a quelque part au gouvernement. Du reste, le pouvoir souverain est représenté par un sénat composé de trente personnes, résidant à la Haye. Ce sénat représentant le souverain, n'est cependant

dant point le souverain ; ses membres sont simplement des députés dont l'autorité est limitée , & qui ne peuvent rien décider sur les affaires de quelque importance , sans consulter les *Vroedschaps* qui composent le sénat de chaque ville ou district. Ce sont vraiment ces derniers qui constituent les états-généraux & dans lesquels réside la souveraineté. Une seule de ces villes peut refuser son accession à un traité conclu avec une puissance étrangère , lorsqu'elle le croit contraire aux intérêts de la république. L'union d'Utrecht , qui fait la base fondamentale de la constitution , est telle que les sept provinces-unies ne doivent en faire qu'une. Vos écrivains prétendent le contraire ; ils ont tort. Depuis la paix de Westphalie , la France n'a cessé de s'occuper des moyens de nous diviser ; elle s'est fait un parti puissant dans la province de Hollande , persuadée que la supériorité de population & de richesse de cette province , qui paye les trois cinquièmes des charges de l'état , devoit lui donner une prépondérance marquée sur les six autres provinces. Mais on vous a trompé , Monsieur le Comte ! La province de Hollande

n'a & n'aura jamais aucun pouvoir légal sur les autres, puisqu'il est stipulé par l'acte d'union que la plus parfaite égalité régnera entre les sept-provinces, & que chacune sera souveraine chez elle & maîtresse de se gouverner à sa volonté, comme la riche, puissante & grande province de Hollande,

Il seroit trop long d'entrer dans tous les détails de notre constitution. Je ne vous en présente qu'un aperçu, mais qui doit servir à vous prouver que, bien loin de vous assurer en nous un allié, vous risquez de nous détacher entièrement de vous & de resserrer encore d'avantage les liens qui nous unissent à l'Angleterre, si vous ou vos agens continuez de vous aliéner le Stadhouder. La conduite de quelques-uns de nos régens ne peut manquer d'attirer les plus grands maux sur la république, s'ils perséverent dans leurs sentimens; mais aussi il y a tout lieu d'espérer que le voile qui est sur leurs yeux tombera, & alors tous vos projets échoueront. Nous devons, pour notre propre gloire autant que par reconnoissance, maintenir notre Stadhouder; nous l'avons choisi, non pour notre souverain, mais pour notre chef.

chef. Il se peut qu'il ait abusé, dans quelques occasions, du pouvoir qui lui a été confié; mais c'est à nous seul qu'il appartient de redresser les griefs que nous pouvons avoir à sa charge. Je vous l'ai déjà dit: ce n'est point au Stadhouder que je suis attaché, mais à ma patrie & à notre constitution. Votre ambassadeur ne pouvoit ni ne devoit traiter, comme il l'a fait, avec une province de l'union; c'est à la Haye, & avec Leurs Hautes Puissances qu'il devoit entrer en négociation; cette manière oblique de se conduire est suspecte; elle annonce des projets cachés, contre lesquels nous devons nous tenir en garde. Si notre ambassadeur à Paris s'adressoit à des sous-ordres, qu'il fit des intrigues, qu'il soudoyât des écrivains pour écrire contre vous; que diriez-vous, Monsieur le Comte? Chargé du département des affaires étrangères, tous les ministres des différentes puissances doivent s'adresser à vous, & avoir pour votre personne tous les égards qui sont dus à votre place. Pourquoi le prince d'Orange n'éprouve-t-il pas de la part de vos ambassadeurs une semblable réciprocité? Je ne parlerai pas ici de toutes

ces disputes sur le rang & autres prétentions, que nous n'aurions pas dû souffrir dans l'origine, & dont vous vous êtes fait un droit, Mais je vous observerai que jamais conduite n'a été plus impolitique que la vôtre, & que le Stadhouder, après la manière dont on en agit avec lui, ne pourroit sans manquer à sa dignité & à ce qu'il se doit à soi-même, se montrer bien intentionné pour la France.

Il existe de grands vices dans notre constitution; elle a tous les défauts des gouvernemens monarchiques, sans avoir cette autorité despotique qui est nécessaire dans certain cas. On y trouve toute la morgue & la hauteur de l'aristocratie, sans la sagesse essentielle à cette forme de gouvernement; & la licence, les excès du gouvernement démocratique, sans cette précieuse égalité qui doit en faire la base: Ce dernier, toujours opposé au second, veut absolument dominer; mais il est trop foible & trop tyrannique pour réussir.

L'expérience a prouvé que la république de Hollande ne peut se soutenir, sans avoir à sa tête un magistrat suprême. Ce fut à une insurrection

rection du peuple, qui eut lieu en 1672 lors de l'invasion des françois, que Guillaume III. dut son élévation à la dignité de Stadhouder. Cette charge fut supprimée & ensuite rétablie en faveur de Guillaume IV, l'an 1748, pareillement à l'occasion d'une invasion des françois dans notre pays. Comment pourrions-nous à présent détruire notre ouvrage & nous laisser aller aux sollicitations du cabinet de Versailles, qui feroit peut-être ensuite de nous ce qu'il a fait de la Corse?.... Mille raisons politiques doivent nous empêcher de nous prêter à ce qu'on exige de nous. La plus forte, c'est l'alliance entre la France & l'Autriche; tant qu'elle existera, nous devons nous tenir sur nos gardes. Les seules puissances auxquelles il nous convient dans ce moment d'être étroitement liés, sont la Prusse & l'Angleterre; l'une peut nous donner de prompts secours par terre, tandis que l'autre nous en fournira par mer. Je prévois, par tout ce qui se passe, que nous sommes à la veille d'une rupture avec la grande Bretagne; mais elle ne peut pas durer, & le triomphe des républicains, qui doit être aussi le vôtre, ne sera que momentané

mentané. Attendez-vous, au reste, à toutes les difficultés possibles de notre part, c'est à dire de ceux qui sont assez attachés aux intérêts de la patrie pour ne pas donner tête baissée dans les projets fous du parti républicain & des trente six démocrates d'Amsterdam. Faites-vous remettre, Monsieur le Comte! par votre dépôt des affaires étrangères les papiers relatifs aux intrigues faites, vers le milieu du siècle dernier, par la faction républicaine dont Jean de Witt étoit le chef. Rappelez-vous celles qui se firent, en 1740, par le parti républicain qui avoit à sa tête Mrs. Hallewyn & Opdam. Vous verrez comme l'un & l'autre ont échoué dans leurs projets. Que cela vous serve de leçon. Soyez bien assuré que nous ne nous soumettrons jamais aux volontés de ces tristes Arminiens, Lowensteiniens ou républicains, comme il vous plaira de les nommer. Attachez-vous plutôt au parti modéré de la république; c'est le seul qui puisse vous donner de bons avis. Je suis un des membres de ce parti, & j'ai cru devoir vous éclairer sur les fautes qu'on vous fait faire, qui peuvent avoir les suites les plus

plus désagréables pour la France. Ne prodiguez plus l'or à pleines mains , comme vous le faites , à des hommes sans aucun pouvoir ni considération , & qui vous trompent en vous promettant plus qu'ils ne peuvent tenir. Dégarez-vous de ceux qui vous font payer si cher les prétendus services qu'ils vous rendent ; soyez bien convaincu qu'un citoyen vertueux ne vend jamais la liberté de sa patrie. Occupez-vous des moyens de vous reconcilier avec notre Stadhouder ; écoutez les conseils de notre greffier Fagel. Faites tout ce que vous voudrez contre le Duc Louis de Brunswick ; c'est le seul personnage que nous vous abandonnions. Mais nous nous opposerons toujours au mal que vous voudrez faire à notre prince d'Orange , pour lequel nous avons autant d'attachement que les françois en ont pour leur Roi. Dans les différentes crises où s'est trouvée la republique , nous avons eu recours à ses prédécesseurs , & ils se sont toujours montrés nos plus ardens défenseurs. Guillaume V. & son auguste père ont obtenu de notre reconnoissance le Stadhouderat ; nous devons maintenir le premier en possession de cette dignité , & nous
se-

serions déshonorés aux yeux de toutes les nations , si nous pouvions oublier les services que la maison d'Orange nous a rendus. J'ose croire que nos compatriotes les republicains sentiront eux-mêmes la nécessité d'avoir un chef à la tête de nos armées & de notre marine. Je suis bien loin de prétendre qu'ils se courbent lâchement sous le joug de l'aristocratie ; mais ils doivent se tenir en garde contre les beaux discours des orateurs du parti monarchique : c'est le serpent caché sous des fleurs,....

Je rends , Monsieur le comte ! toute la justice possible à M. le Duc de la Vauguyon ; il est difficile d'avoir plus d'esprit , d'être plus aimable , plus séduisant. Vous ne pouviez mieux choisir pour remplir la mission dont il est chargé. Mais ce sont ces manières séduisantes même qui auroient dû exciter la défiance de mes chers concitoyens , & les empêcher de donner dans le piège qu'on leur a tendu. Pardonnez-moi la franchise avec laquelle je vous ai parlé ; c'est celle d'un bon Batave , attaché aux intérêts de son pays & qui voudroit

droit détourner les malheurs dont il est menacé. Il ne me reste qu'un mot à vous dire : un homme d'état comme vous doit plus travailler pour la postérité que pour la race présente. Vous jouissez dans ce moment d'une grande considération ; votre politique a changé entièrement le système de l'europe. Mais vous êtes mortel : l'indépendance de l'Amérique doit nécessairement causer une révolution dans les esprits. Fatiguée du joug du despotisme , votre nation est plus portée que toute autre à le secouer..... Je souhaite pour le bonheur de la France qu'elle ne soit pas la première à imiter l'exemple des américains, Et que le Roi votre maître ne se repente pas, mais trop tard, du traité que vous lui avez fait conclure avec les états-unis ; qu'enfin on ne vous attribue les suites fâcheuses qui en résulteront.....

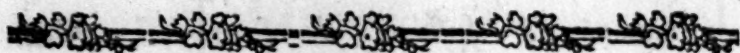
Je suis, Monsieur le Comte ! Votre respectueux serviteur.

LE MODÈRE BATAVE.

Je laisse, mon cher Comte ! à votre sagesse de faire toutes les réflexions qu'il

qu'il vous plaira sur cette lettre. Sa lecture m'a vivement intéressé ; mais je crois qu'elle ne changera rien au système adopté.

Je suis &c.



LETTRE XVII.

De VERSAILLES, le 3 Novembre 1780.

Du même, au même.

Une corvette arrivée de l'Amérique, a apporté des lettres datées du 17 Août, qui nous annoncent la réunion complète des troupes aux ordres de M. le comte de Rochambeau à l'armée des Etats-unis ; ainsi que les dispositions ultérieures du général Washington pour resserrer de plus en plus l'ennemi dans l'endroit principal de sa domination. Sur des avis reçus que le chevalier Clinton s'étoit embarqué pour se porter à Rhode-Island, le général américain fit passer

fer la rivière à son armée, dans le dessein d'attaquer New - Yorck; mais le commandant anglois n'en fut pas plutôt informé, qu'il changea de résolution & ramena ses troupes à l'Ile-longue, où il se retrancha jusqu'aux dents. Le mouvement qu'avoit fait Washington n'avoit d'autre objet que d'empêcher l'armée angloise de nous attaquer séparément, comme elle se le proposoit. Ce but rempli, les américains ont été occuper un nouveau camp sur la rive droite de la rivière, à peu de distance de Dobbs-Ferri, pays très fertile,

L'arrivée de nos troupes a relevé le courage des américains, & les états-unis sont résolus de faire les plus grands efforts, la campagne prochaine, pour mettre le sceau à leur indépendance. Les femmes mêmes montrent un patriotisme digne des beaux jours de Sparte; elles ont fait entre elles une association volontaire pour subvenir aux fraix de la guerre. A la fin de Juillet,

les fonds déposés se montoient à la somme de quatre cents mille Dollards ou environ. Afin d'exciter de plus en plus cette ardeur patriotique, le conseil suprême & exécutif de Pensylvanie a publié une adresse aux habitans de cet état, datée du 7 Août. Voici le contenu de cette adresse, qui mérite d'être lue :

Amis & Concitoyens!

„ Lorsque nous primes la première
 „ résolution de réprimer les usurpations
 „ tyranniques de la Grande-Bretagne,
 „ & de lui tenir tête au champ de Mars,
 „ plutôt que de nous soumettre à sa domination
 „ illégitime, le monde regarda avec le plus grand étonnement
 „ une détermination aussi hardie; &
 „ quoiqu'il reconnût la justice de notre
 „ cause & la grandeur de notre courage, il trembla néanmoins que l'événement
 „ ne répondit point à nos vœux.
 „ La Grande-Bretagne étoit au Zénith
 „ de sa gloire; maîtresse de l'Océan,
 „ formidable par ses forces de terre,
 „ elle

„ elle avoit pour amies ou pour alliées
 „ une partie des puissances de l'europe.
 „ L'Amérique étoit sans amis qui pus-
 „ sent l'aider de leurs conseils, sans al-
 „ liés qui lui donnassent du secours,
 „ peu accoutumée au métier des armes,
 „ enfin sans fonds & presque sans res-
 „ sources. La lutte étoit si inégale,
 „ que le désir de conserver sa liberté
 „ & de se soustraire à l'esclavage, pou-
 „ voit à peine justifier une démarche
 „ aussi téméraire. Mais, nous reposant
 „ sur la bonté de notre cause & sur
 „ l'assistance de celui qui fait triompher
 „ le foible du fort qui veut l'opprimer,
 „ nous méprisâmes hardiment la supé-
 „ riorité de notre adversaire, & bra-
 „ vant les dangers & les difficultés,
 „ nous primes les armes pour défendre
 „ nos droits & repousser la tyrannie,
 „ déterminés à verser jusqu'à la der-
 „ nière goutte de notre sang plutôt que
 „ de recevoir des fers. „

„ Ce fut l'amour de la liberté &
 „ d'un gouvernement égal qui dicta tou-
 „ tes nos résolutions. Rien ne pouvoit
 „ nous coûter pour parvenir à ce but;
 „ & , périr dans une contestation aussi
 „ glorieuse , étoit un sort digne d'hom-
 „ mes libres. Cependant , plutôt que
 „ d'en venir à ces extrémités , nous eus-
 „ sions préféré que les ministres bri-
 „ tanniques consentissent à redresser nos
 „ griefs & à révoquer quelques actes
 „ du parlement dont nous avons les
 „ plus justes sujets de nous plaindre.
 „ Mais il étoit écrit dans le livre du
 „ destin que nous réprimerions l'or-
 „ gueil de la nation la plus hautaine de
 „ l'europe , que des sujets d'une con-
 „ trée de l'atlantique feroient échouer
 „ les tentatives d'armées nombreuses &
 „ aguerries , & qu'avec l'aide du tout-
 „ puissant nous nous soustrairions par
 „ un dernier effort au sceptre de fer
 „ de la Grande - Bretagne , au pouvoir
 „ excessif & à la cruauté de ses mi-
 „ nistres. „

„Le

„ Le tems approche où une paix ho-
 „ norable doit couronner nos succès;
 „ C'est le vœu que nous formons. Amis
 „ de l'humanité, ce n'est pas sans de
 „ vifs regrets que nous nous sommes
 „ vus forcés de verser le sang de nos
 „ frères. La manière dont nous nous
 „ sommes conduits dans le cours de
 „ cette guerre, doit prouver aux par-
 „ tisans de la Grande - Bretagne que
 „ nous ne souffrirons pas désormais qu'il
 „ se fixe personne en Amérique, qui ne
 „ soit animé des mêmes sentimens que
 „ nous. Pour commencer à remplir ce
 „ but, il convient de purger cet état
 „ de tout ennemi armé ou non armé,
 „ connu ou caché. L'on nous a leurré
 „ longtems de l'espoir d'une réconcilia-
 „ tion prochaine; les mouvemens qui
 „ ont eu lieu en Irlande, les comités
 „ qui se sont tenus en Angleterre à ce
 „ sujet, enfin les sentimens favorables
 „ & même les démarches de différentes
 „ puissances européennes étoient pour
 „ nous du plus heureux présage. Mais

„ nous devons être à présent convain-
 „ cus que l'orgueil, l'obstination & la
 „ haine des auteurs de cette guerre les
 „ empêchera de nous accorder des con-
 „ ditions honorables, autant de tems
 „ qu'ils pourront maintenir un seul pos-
 „ te dans notre pays & l'ombre d'un
 „ soldat sur notre territoire. L'espoir
 „ qu'ils conservent de nous diviser, les
 „ faux rapports qui leur sont envoyés
 „ par leurs émissaires, l'avidité, l'info-
 „ lence de leurs généraux, les horreurs
 „ qu'ils se permettent; tout doit nous
 „ engager à faire l'impossible pour né-
 „ toyer notre pays de ces satellites de
 „ la Grande - Bretagne, afin qu'il ne
 „ reste plus ni moyens ni espoir à la
 „ flotte britannique de les remplacer
 „ jamais. „

„ Nos ennemis aiant abandonné de-
 „ puis longtems l'idée de nous réduire
 „ par la force ouverte, ont changé leur
 „ plan d'attaque; d'un côté, ils cher-
 „ chent à corrompre quelques-uns de
 „ nos concitoyens & à semer la divi-

„ sion

„ sion parmi nous ; de l'autre , ils pil-
 „ lent , saccagent , brûlent nos villes &
 „ commettent les plus affreux excès
 „ dans l'espérance de nous subjugu-
 „ par la crainte de la mort ou de la
 „ perte de nos biens. Une conduite
 „ aussi lâche & aussi artificieuse ne doit
 „ exciter en nous que la plus profonde
 „ indignation , & le désir d'une prompte
 „ vengeance. Tenons-nous en garde
 „ contre les moyens que ces méprisa-
 „ bles adversaires employent pour nous
 „ réduire ; renonçons à cette indolence
 „ où nous avons paru plongés depuis
 „ quelque tems , & à laquelle nous de-
 „ vons attribuer les légers succès dont
 „ ils peuvent se glorifier. Tous ces
 „ moyens pleins d'artifice & de fraude
 „ dont ils font usage sont leur dernière
 „ ressource , & c'est peut-être le seul
 „ cas où leur fierté & leur insolence
 „ aient cédé à la nécessité.

„ Une chose vraie & universellement
 „ reconnue , c'est que nous sommes en

„ état, par un effort vigoureux & com-
 „ mun, d'écraser les forces ennemies
 „ qui restent encore, de terminer la
 „ guerre & de nous assurer la jouissance
 „ de cette précieuse liberté pour la-
 „ quelle nous avons affronté tant de
 „ dangers & si généreusement répandu
 „ notre sang. Mais, chers amis & con-
 „ citoyens, quand même nous ne pour-
 „ rions effectuer seuls une opération
 „ aussi salutaire, ne devons-nous pas
 „ compter sur l'appui de notre grand
 „ & puissant allié le Roi de France?
 „ Ce monarque, animé du zèle le plus
 „ pur pour nos intérêts, de la plus sin-
 „ cère affection pour notre cause &
 „ de la plus vive admiration pour no-
 „ tre dévouement patriotique, vient d'en-
 „ voyer à notre secours un renfort qui
 „ nous donne une parfaite possibilité de
 „ mettre ce projet à exécution. La
 „ providence même a semblé nous fa-
 „ voriser, en accordant récemment un
 „ succès partiel à l'ennemi dans la Ca-
 „ roline: les forces des anglois se trou-
 „ vent

„ vent par là tellement divisées qu'il
 „ est impossible à une partie de secou-
 „ rir l'autre. Si donc nous ne voulons
 „ pas nous manquer à nous-mêmes, en-
 „ courir le mépris de nos alliés & re-
 „ noncer à la protection manifeste que
 „ le ciel nous accorde; si nous n'avons
 „ pas dessein de procurer un triomphe
 „ assuré à cet ennemi cruel & hautain
 „ qui nous brave chaque jour par de
 „ nouveaux traits de barbarie, tirons
 „ une vengeance complete de ces af-
 „ freux dévastateurs, & par un effort
 „ heroïque convainquons les que nous
 „ sommes résolus & en état de les
 „ chasser de notre pays.,

„ Outre l'honneur qui résultera pour
 „ nous & pour les autres confédérés
 „ de l'heureuse issue de cette guerre,
 „ la Pensylvanie a encore une autre
 „ raison de déployer une énergie peu
 „ commune, & de pousser avec vigueur
 „ les opérations de la campagne: Nous
 „ voulons parler de l'augmentation de
 „ puissance & de population qui sera la

„ suite immédiate de nos succès. La posi-
 „ tion de nos affaires est telle que tout
 „ homme dans l'état peut être employé
 „ utilement; &, lorsque la tranquillité &
 „ la paix auront été rétablies, il n'est
 „ personne qui ne pourra se flatter d'a-
 „ voir contribué par ses efforts à assu-
 „ rer la liberté de sa patrie, & coopéré
 „ à l'établissement d'une constitution qui
 „ fera son bonheur & celui de sa posté-
 „ rité. Le ciel nous a accordé une ré-
 „ colte abondante; faisons usage de
 „ ses dons pour approvisionner notre
 „ armée; le succès de nos opérations
 „ dépend en partie de cette mesure.
 „ Tout homme d'entre nous qui est ani-
 „ mé de l'amour du bien public, doit
 „ concourir de sa personne ou de ses
 „ biens au salut de cet état. C'est
 „ pourquoi, chers concitoyens! nous
 „ vous prions de mettre bas toute es-
 „ pèce de mécontentement & de divi-
 „ sion, de respecter ceux qui vous gou-
 „ vernent, afin de pouvoir vous occu-
 „ per exclusivement du bien de votre
 „ patrie.

„ patrie. Vous devez être bien con-
 „ vaincus que , sans la concorde & cette
 „ unité de sentimens si nécessaire, nous
 „ ne pouvons espérer de réussir dans
 „ nos entreprises. „

„ Nous vous exhortons donc par
 „ toutes les considérations qui peuvent
 „ animer des hommes, augmenter leurs
 „ espérances ou fortifier leurs résolu-
 „ tions, de ne point souffrir que le fléau
 „ de la guerre s'appesantisse plus long-
 „ tems sur l'Amérique. Les forces de
 „ notre allié ont déjà traversé l'océan,
 „ elles sont déjà sous les armes pour
 „ combattre en notre faveur, résolues
 „ de partager avec nous le danger com-
 „ me la gloire de terminer une guerre
 „ aussi funeste à l'humanité. Montrez
 „ que vous êtes dignes de ces géné-
 „ reux défenseurs. Les yeux de toute
 „ l'europe sont fixés sur les états-unis:
 „ La dévastation de nos frontières, les
 „ cris de nos femmes & de nos enfans
 „ fuyant de tous côtés devant les bour-
 „ reaux qui les poursuivent, le sang de
 „ nos

„ nos pères & de nos frères qui crie
 „ vengeance ; la fin tragique de nos
 „ concitoyens morts de faim & de mi-
 „ sère dans les cachots de New - Yorck
 „ ou dans les vaisseaux où on les déte-
 „ noit prisonniers : Voila sans doute des
 „ motifs assez puissans pour vous animer
 „ contre vos ennemis. C'est sur la place
 „ même où reposent les cendres de nos
 „ concitoyens , c'est sur le théâtre de ces
 „ crimes affreux que vous devez tirer
 „ une vengeance éclatante de ceux qui
 „ les ont commis. Accourez donc ,
 „ amis & concitoyens , à la voix de vo-
 „ tre patrie ; donnez encore une fois à
 „ vos co-états un exemple digne de la
 „ Pensylvanie. Tournez vos regards
 „ vers cette liberté qui va devenir le
 „ prix de vos généreux efforts ; voyez
 „ les précieux avantages qui vont ré-
 „ sulter pour vous de cette paix & de
 „ cette indépendance à laquelle vous
 „ aspirez depuis si longtems. Vous n'a-
 „ vez plus qu'un pas à faire pour être
 „ libres ; ne restez pas en si beau chemin,
 „ Four-

„ Fournissez à tems les approvisionne-
„ mens pour l'armée; suivez prompte-
„ ment vos officiers - commandans aux
„ champs de la victoire. Partagez avec
„ eux & avec vos compatriotes la gloire
„ d'humilier cette superbe Albion, &
„ hâtez ce moment heureux qui rendra
„ des guerriers à l'agriculture, au com-
„ merce & qui fera fleurir de nouveau
„ cet état en réparant les maux que
„ cette guerre a causés.,,

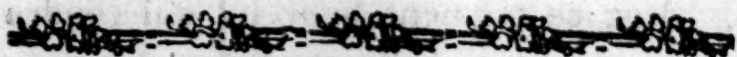
„ Délibéré dans la chambre du con-
„ seil, le 7 Août 1780.,,

Vous voyez, mon cher Comte! que
les rapports faits au ministère anglois
par Cornwallis sont entièrement desti-
tués de vérité, & que le parti royaliste
en Amérique n'est rien moins que con-
sidérable.

La santé du comte de Maurepas don-
né de l'inquiétude; la goutte s'est dépla-
cée, elle est au genou. Si elle monte
plus

plus haut, elle pourroit bien le suffoquer. A son âge, il y a tout à craindre.

Je suis, mon cher Comte! votre dévoué &c.



LETTRE XVIII.

DE BERLIN, le 21 Octobre 1780.

Du Comte de.... à M. de....

L'indisposition de notre Prince-Royal n'a point eu de suites; il se trouve parfaitement rétabli. Lorsqu'il a reparu à la cour, S. M. l'Impératrice lui a dit les choses les plus obligeantes sur sa convalescence. Les fêtes, qui avoient été suspendues, ont recommencé. Votre ambassadeur, le comte de Verac, en a donné une très belle, ainsi que le comte de Cobenzl, ministre impérial, & M. de Narinski, grand-écuyer. Je ne vous ferai point le détail de ces fêtes, qui, selon

selon moi, sont plus intéressantes à voir qu'à décrire. Il n'est au reste point de nation qui s'entende mieux que la vôtre à recevoir les têtes couronnées ou les princes souverains qui vont visiter votre royaume. Il est vrai que vous avez pour cela des moyens qui nous manquent; nous n'avons point, comme votre monarque, une foule de danseurs & de chanteurs du premier ordre & de comédiens dans tous les genres. Ici, le plus beau spectacle que nous puissions offrir aux étrangers, ce sont des manœuvres militaires; à Vienne & à Pétersbourg, ce sont des redoutes & des feux-d'artifice. Nous autres prussiens, nous sommes comme les spartiates, nos divertissemens sont des exercices guerriers. Les françois peuvent être comparés aux athéniens; on trouve chez eux tous les plaisirs réunis, tous les amusemens du corps & de l'esprit. C'est à Paris que l'homme voluptueux doit aller pour jouir. Le Roi, en parlant de cette capitale, a dit : „ C'est le sé-
 „ jour du dévot & de l'athée, du libertin

„ &

„ & de l'homme vertueux , de l'homme de
 „ génie & de l'ignorant , du fanatisme &
 „ de la tolérance , de la liberté & de l'es-
 „ clavage ; le gouvernement y est monar-
 „ chique , aristocratique , oligarchique , démo-
 „ cratique & théocratique. „

Il est très vrai que votre gouverne-
 ment est un assemblage de tous ces gen-
 res opposés. Votre monarque est aussi
 absolu que le despote des Turcs ; plus
 modéré que ce dernier , il n'envoie point
 à ses sujets le fatal cordon , mais il y sup-
 plée par ces terribles lettres de cachet qui
 les prive de leur liberté. Après le pou-
 voir du Roi , vient celui des nobles qui
 n'est guères moins illimité. Le peuple,
 dans quelques provinces , comme la Bré-
 tagne , la Normandie , n'est pas toujours
 soumis à la volonté du Roi & de ses
 ministres ; souvent il se conduit d'après
 sa propre impulsion. Les gens riches ,
 tels que les financiers , font de leur côté
 la loi , & vous êtes depuis longtems
 sous la dépendance de vos fermiers-gé-
 néraux. L'influence des prêtres est,

à la vérité, bien déchue de ce qu'elle étoit autrefois; cependant ils ont encore un certain ascendant sur l'esprit du peuple, & surtout sur vos *Magdelaines* de cour: je veux parler de ces vieilles duchesses, marquises ou comtesses qui renoncent au monde, lorsque les amans ont renoncé à elles. Alors elles deviennent dévotes, intolérantes & ne pardonnent pas à celles qui leur succèdent d'avoir les mêmes foiblesses qu'elles ont eues. Il est, au reste, étonnant que, dans un pays où les mœurs & les opinions sont si différentes, on vive avec autant d'accord. On est entraîné malgré soi dans le tourbillon du bien & du mal; on n'a pas le tems de penser, à peine celui de dormir. Vos prêtres tonnent en chaire contre la dépravation des mœurs, & tandis que les uns prient pour la conversion des pécheurs, les autres se pervertissent. La machine n'en continue pas moins d'aller: vous battez les anglois en Amérique, votre comte de Vergennes prépare une paix glorieuse à la France; tout va au mieux,

à l'exception de vos finances. S'il en faut croire cependant le philosophe d'Alembert, elles sont dans le meilleur état; il annonce à Sa Majesté le *Compte rendu* dont vous m'avez parlé, qui doit paroître au commencement de l'année, & dans lequel votre habile directeur des finances doit prouver que, depuis qu'il est en place, il a fait face à tous les fraix de la guerre & égalisé la recette avec la dépense. Le Roi, en lisant cette lettre, a dit: *Je ne crains qu'une chose, c'est que les parlemens ne condamnent Necker à être brûlé comme sorcier; car j'avoue qu'il faut l'être pour avoir fait tout ce qu'on m'écrit....*

Vous êtes sans doute, Monsieur! aussi curieux que bien d'autres de savoir quel a été l'objet du voyage de notre Prince-Royal à Pétersbourg, & jusqu'à quel point il a réussi dans sa mission. Je vous répondrai que c'est toujours un mystère impénétrable. En attendant que je puisse vous donner des notions précises à ce sujet, je vous en-
voye

voje copie d'une lettre envoyée par un des émissaires que le Roi a dans ce moment à Pétersbourg. Vous y verrez quel a été le principal motif du voyage de l'Empereur à Pétersbourg. Il n'a pas été seulement question de chercher une mauvaise querelle aux Turcs, mais aussi de reprendre en sous-œuvre cette affaire de Bavière qui paroissoit abandonnée. La maison d'Autriche convoite toujours ce duché, qu'elle trouve fort à sa convenance, & ce que vous allez lire vous convaincra qu'elle ne néglige aucun des moyens d'en faire l'acquisition.

Copie d'une lettre de Pétersbourg, datée du 2 Septembre 1780.

SIRE !

„ J'ai reçu la lettre dont Votre Ma-
 „ jesté m'a honoré, & conformément à
 „ ses ordres, j'en ai communiqué le
 „ contenu à la personne qu'elle m'a in-
 „ diquée. Celle-ci m'a assuré ne pou-
 „ voir répondre aux demandes que vous

S 2

„ faifiez,

„ faifiez, & je crois qu'elle m'a dit vrai;
 „ mais elle m'a indiqué une femme liée
 „ particulièrement avec un secrétaire de
 „ confiance du prince de Potemkin &
 „ par le canal de laquelle je pouvois
 „ être instruit de tout ce qui s'est passé,
 „ J'ai fait aussitôt la connoissance de cette
 „ dame; j'ai eu d'abord beaucoup de
 „ peine de la déterminer à me servir,
 „ mais enfin j'y ai réussi. Voici ce que
 „ j'ai appris: Il existe entre l'Empe-
 „ reur & le prince de Potemkin une
 „ correspondance très active, qui a
 „ pour objet principal l'acquisition de la
 „ Bavière pour la maison d'Autriche.
 „ Cette dernière ne prétend plus faire
 „ valoir, comme en 1778, ses préten-
 „ dus droits à la succession de ce du-
 „ ché. Son intention maintenant est de
 „ l'acquérir par échange, & elle offre
 „ en compensation les Pays-Bas Autri-
 „ chiens. Un certain Baron de Lehr-
 „ bach, ministre impérial près de la
 „ cour de Munich, doit avoir prévenu
 „ l'électeur palatin en faveur de cet
 „ échange, de manière à le lui faire
 desirer,

„ désirer. Il n'y a encore dans le se-
 „ cret que l'Impératrice de Russie, l'Em-
 „ pereur l'Impératrice-Douairiere, le
 „ prince de Kaunitz, le prince de Po-
 „ temkin, l'Electeur palatin & le baron
 „ de Lehrbach. Ce qui embarrasse le
 „ plus dans cette négociation, c'est de
 „ savoir comment on pourra obtenir
 „ le consentement de la cour des Deux-
 „ Ponts, à laquelle il paroît qu'on n'a
 „ fait jusqu'à présent aucune confidence
 „ à ce sujet. Celle de Vienne vouloit
 „ d'abord envoyer près du duc un mi-
 „ nistre accrédité; mais on a changé
 „ d'idée, dans la crainte de donner des
 „ soupçons à Votre Majesté, ou qu'en
 „ s'ouvrant au duc, ce dernier ne vous
 „ fit part de la proposition qui lui avoit
 „ été faite. Jusqu'à présent, il n'a rien
 „ été résolu à ce sujet. L'Impératrice-
 „ Reine ne veut point entendre parler
 „ de guerre; si l'affaire peut s'arranger
 „ à l'amiable, elle y consent; mais s'il
 „ y a la moindre opposition de votre
 „ part ou de celle du corps germani-
 „ que, elle y renonce. Ces dispositions

„ de S. M. I. pourront retarder l'exé-
 „ cution du projet formé, mais tôt ou
 „ tard elle aura lieu. J'apprends aussi
 „ que la France n'est pas éloignée de
 „ favoriser les vues de la cour de Vien-
 „ ne; mais elle ne veut pas paroître
 „ dans cette affaire, avant que les cho-
 „ ses n'aient été portées à leur maturi-
 „ té. Il doit exister une convention se-
 „ crète entre ces deux dernières cours,
 „ qui est relative aux Pays-Bas & à la
 „ Hollande; mais je n'ai pu encore sa-
 „ voir rien de positif à ce sujet. L'ob-
 „ jet dont il est question doit être sti-
 „ pulé dans l'acte d'échange, s'il a lieu,
 „ & l'électeur palatin doit s'engager à
 „ le réaliser, s'il devient maître des
 „ Pays-Bas. „

„ Quant aux projets contre les Turcs,
 „ leur exécution paroît encore fort
 „ éloignée. On s'occupe maintenant des
 „ moyens de s'assurer des Tartares de
 „ la Crimée, du Cuban & du Don, afin
 „ de pouvoir former des établissemens
 „ sur la mer-noire & de n'avoir point
 „ à

„ à craindre qu'ils soient un jour dé-
 „ vastés par ces hordes barbares. Pour
 „ avoir des succès, on doit préparer de
 „ loin ce qu'on médite, & éviter de
 „ donner le moindre soupçon à la Porte-
 „ Ottomane. Il s'agit toujours de
 „ chasser les Turcs de l'europe.,

„ J'oserai me permettre, Sire! quel-
 „ ques réflexions à ce sujet. Il me
 „ semble qu'il est de l'intérêt des puis-
 „ sances de l'europe de s'opposer à l'ag-
 „ grandissement de la Russie & de l'Au-
 „ triche; ces deux dernières devien-
 „ droient trop redoutables, si on les lais-
 „ soit mettre tranquillement à exécu-
 „ tion tout ce qu'elles projettent. L'ac-
 „ quisition de la Bavière donneroit à la
 „ maison d'Autriche une prépondérance
 „ en Allemagne qui pourroit avoir les
 „ suites les plus fâcheuses pour la tran-
 „ quillité du corps germanique, dont la
 „ sécurité repose sur le zele de Votre
 „ Majesté, qui peut seule défendre
 „ avec énergie ses droits & sa constitu-
 „ tion.,

„ Dans ce moment, je suis informé
 „ que le prince de Potemkin a reçu
 „ une lettre de l'Empereur , dans la-
 „ quelle ce monarque lui écrit que la
 „ santé de son auguste mère déperit de
 „ jour en jour, qu'il craint que sa fin
 „ ne soit très prochaine. On tient cet-
 „ te nouvelle-ci très cachée. Si Marie
 „ Thérèse venoit à mourir, alors les
 „ projets des deux cours Impériales
 „ pourroient bien avoir leur plein effet
 „ plutôt qu'on ne se l'imagine. Je ne
 „ manquerai pas d'instruire Votre Ma-
 „ jesté de tout ce que je pourrai ap-
 „ prendre par le canal que je me suis
 „ procuré,,

„ Le comte de Cobenzl a notifié à
 „ S. M. l'Impératrice l'élection de l'Ar-
 „ chiduc Maximilien à la coadjutorerie
 „ de l'archevêché de Cologne & de l'é-
 „ vêché de Munster; ce ministre a re-
 „ mercié en même tems S. M. I. au nom
 „ de sa souveraine, de l'intérêt qu'elle
 „ avoit bien voulu prendre au succès
 „ de ces deux élections.,

„ Je

„ Je ferai observer avec le plus grand
 „ soin toutes les démarches du voya-
 „ geur autrichien dont Votre Majesté
 „ me parle. Il est arrivé ici quelques
 „ jours avant Son Altesse Royale. Il
 „ voit assez souvent le prince de Po-
 „ temkin.,,

„ Je suis avec un profond respect &c.

Je ne crois pas, Monsieur! que nous
 consentions jamais à l'échange de la Ba-
 vière. Notre jurisconsulte Baron de
 Hertzberg connoit trop bien le droit
 public, & j'espère qu'il l'empêchera, com-
 me il a déjà fait lorsque la cour de
 Vienne vouloit faire valoir ses préten-
 tions à la succession de ce duché, en sa
 qualité de ligne collatérale. Je ne peux
 aussi me persuader que votre ministre
 des affaires étrangères soit intentionné
 de donner les mains à cet échange.
 Comme votre alliance avec la maison
 d'Autriche ne peut pas être éternelle,
 la France pourroit se repentir tôt ou
 tard de cette complaisance.

Le plus grand bien d'un état monarchique, c'est que le prince qui le gouverne soit éclairé. Le bonheur dont nous jouissons, nous le devons uniquement aux lumières de notre souverain. Il gouverne seul: aussi grand politique que guerrier, il n'a jamais commis de fautes dans les différentes négociations qu'il a faites. Avant de les commencer, il en a toujours calculé les suites & les effets. Il s'est allié tour-à-tour avec la France & l'Angleterre, & il a constamment retiré de ces alliances l'avantage qu'il s'en étoit promis. Dans ce moment, il attend quelle sera l'issue de votre guerre avec la Grande-Bretagne; il ne fera pas fâché de voir l'orgueil du cabinet britannique un peu humilié; mais il ne souffrira pas que celui de Versailles prenne trop d'avantage sur son adversaire. Il vous laisse agir en Hollande; mais lorsqu'il sera tems qu'il se montre, il le fera. Il dit quelquefois: *Je vois avec une sorte de plaisir les petites tracasseries qu'on fait à mon neveu.*

Il n'y a que ce moyen pour le tirer de l'es-
pièce de léthargie où il est plongé.

Adieu, Monsieur. Je suis &c.

LETTRE XIX.

DE BERLIN, le 24 Octobre 1780.

Du même, au même.

Vous savez, Monsieur ! que le gé-
nie de notre monarque s'est exercé
dans tous les genres de littérature.
Je ne doute pas qu'après sa mort, on ne
voye paroître des choses de lui bien sin-
gulières & bien intéressantes. En cher-
chant, il y a quelques jours, dans mes
papiers, il m'est tombé sous la main un
écrit de ce monarque que j'avois ou-
blié. C'est une plaisanterie sur la révo-
lution d'Amérique, qui a pour titre :
*Harangue du Lord C..... à la chambre des
communes d'Angleterre.* Le Roi fit cette
pièce, en 1778 ; avant son départ pour
l'armée,

l'armée, S. M. remit le manuscrit à Milord Maréchal avec les corrections qu'il avoit faites: ce dernier me le confia pour en faire lecture, & j'en ai pris copie. Je crois vous faire plaisir en vous la communiquant.

Discours du Lord C..... à Mess. de la Chambre-basse sur la révolution d'Amérique.

MESSIEURS !

„ Il seroit à souhaiter , lorsqu'on trai-
 „ te des sujets aussi importans que ce-
 „ lui que je vais mettre sous vos yeux,
 „ qu'aucun de vos membres ne vous
 „ haranguât qu'après s'être dépouillé de
 „ toute passion, & que , sans animosité
 „ contre les uns, sans complaisance pour
 „ les autres, il ne s'occupât qu'à vous
 „ exposer ce qu'il croit de plus propre
 „ à assurer le bonheur de sa patrie. Il
 „ seroit aussi important, Messieurs! que
 „ sans faire attention à cet esprit de
 „ contradiction, de jalousie ou autre
 motif

„ motif semblable qui portent ceux qui
 „ vous gouvernent à ne point déférer
 „ à vos avis, vous concourussiez par
 „ un accord unanime & patriotique au
 „ bien de la cause commune. Cette
 „ chambre-basse, dont j'ai l'honneur d'être
 „ membre, est composée des repré-
 „ sentans de la nation. Cette dernière
 „ ne vous a confié ses pouvoirs que
 „ pour veiller à ses intérêts: c'est donc
 „ à vous seul qu'il convient de délibé-
 „ rer, de résoudre & de faire exécuter.
 „ Le salut de l'Angleterre depend abso-
 „ lument de vous. La France, que
 „ vous accusez de perfidie, ne vous a
 „ point trompés. Depuis la paix de
 „ 1763, elle s'est occupée du rétablisse-
 „ ment de sa marine que vous aviez
 „ détruite. Le ministre tout-puissant
 „ qui la gouvernoit alors, sema le pre-
 „ mier germe de discorde entre nos co-
 „ lonies & nous. Vous ne fites point
 „ alors assez d'attention aux suites que
 „ pouvoient avoir les intrigues de vos
 „ ennemis pour détacher les premières
 „ de la mère-patrie. Tout fiers encore
 „ de

„ de vos succès, vous vous êtes cru
 „ invincibles. L'expérience vous a prou-
 „ vé que vous vous trompiez; mais la
 „ plus grande faute que vous ayez faite,
 „ c'est d'avoir souffert que les rênes du
 „ gouvernement passassent en d'autres
 „ mains que celles de l'honorable Pitt,
 „ & que l'influence d'une femme plaçât
 „ près du trône l'homme le moins fait
 „ pour régner sous le nom de Geor-
 „ ge III.,

„ Je vous entends sans cesse déclara-
 „ mer contre les violences que cet hom-
 „ me & ceux qu'il s'est associés com-
 „ mettent & commettront encore; mais
 „ je ne vous vois point occupés des
 „ moyens de réprimer ce pouvoir ar-
 „ bitraire qu'il s'est arrogé: au contrai-
 „ re vous êtes dociles à tout ce qu'il
 „ exige de vous, & la majorité est tou-
 „ jours en faveur de celui dont vous
 „ improuvez la conduite, & dont il ne
 „ tiendrait qu'à vous d'anéantir entiè-
 „ rement l'autorité. Il est de la pru-
 „ dence que la nation prévienne les
 „ mal-

„ malheurs dont elle est menacée. La
 „ France est moins votre ennemie que
 „ ne le sont vos ministres : ces derniers
 „ ont juré la perte de l'Angleterre.
 „ Vos généraux en Amérique se con-
 „ duisent de manière à rompre entière-
 „ ment les liens qui unissent l'Angle-
 „ terre à ses colonies. De quel droit ,
 „ Messieurs ! avons-nous refusé aux amé-
 „ ricains celui d'avoir des représentans
 „ ici ? De quel droit avons-nous voulu
 „ les assujettir à payer des impositions
 „ & des taxes , sans leur rendre compte
 „ de l'emploi que nous ferions de ces
 „ contributions ? à quel usage destinoit-
 „ on ces nouveaux subsides ? Ne vous
 „ y trompez pas , Messieurs ! c'étoit à
 „ vous ravir votre liberté. C'est avec
 „ l'argent des américains qu'on auroit
 „ subjugué l'Angleterre : tel étoit le
 „ projet. Comment , d'après cela , avons-
 „ nous pu voter pour des subsides qui
 „ devoient être employés à faire la guer-
 „ re aux américains ? comment s'est-il
 „ trouvé parmi nous des hommes assez
 „ mau-

„ mauvais citoyens pour se laisser ga-
 „ gner par le parti royaliste, pour lui
 „ donner leurs voix & abandonner ceux
 „ d'entre vous qui se sacrifioient pour
 „ la bonne cause? Il est tems encore de
 „ détourner l'orage qui gronde sur nous;
 „ au lieu de perdre, comme nous le
 „ faisons, des momens précieux en dis-
 „ putes indécentes, prenons une réso-
 „ lution décisive & patriotique; déclai-
 „ rons-nous pour la cause des améri-
 „ cains; ne nous laissons pas distraire
 „ par des accusations intentées dans le
 „ dessein de nous détourner de l'objet
 „ principal, & de causer dans les es-
 „ prits une diversité d'opinion favora-
 „ ble aux vues pernicieuses des minis-
 „ tres. „

„ Tout accoutumé que je suis aux
 „ propositions extraordinaires que j'en-
 „ tends faire tous les jours dans vos
 „ assemblées, je ne peux voir sans in-
 „ dignation ceux qui nous gouvernent
 „ assurer que la guerre qu'on va faire
 „ est juste, que nos colonies ont com-
 „ mis

„ mis les premiers actes d'hostilité, qu'ils
 „ doivent être traités en sujet rebelles.
 „ Oui, Messieurs! c'est avec le plus
 „ grand étonnement que je vous vois
 „ approuver de pareilles assertions, &
 „ même vous arroger le droit de taxer
 „ vos colonies, de les obliger par la
 „ force à se soumettre à l'autorité ty-
 „ rannique que vous prétendez exercer
 „ contre elles. Les américains ont déjà
 „ appris aux mercénaires à vos gages
 „ ce que peuvent des hommes qui ont
 „ pris les armes pour la défense de leur
 „ liberté. Aujourd'hui qu'ils sont soute-
 „ nus par un allié puissant & zélé, je
 „ regarde leur indépendance comme cer-
 „ taine. Vos succès passés nuiront à
 „ vos succès futurs : ceux que vous
 „ avez eus dans la dernière guerre vous
 „ ont rendu vains & présomptueux; en
 „ voulant vous arroger l'empire des
 „ mers, vous vous êtes aliéné toutes
 „ les puissances de l'europe. Vos mi-
 „ nistres actuels ont agi avec la plus
 „ grande ingratitude envers les alliés

„ de la Grande-Bretagne : ces derniers
 „ verront avec indifférence votre humi-
 „ liation. Vous vous trompez lourde-
 „ ment, si vous croyez que ces trou-
 „ pes étrangères qui sont à votre solde,
 „ jointes à celles que vous faites pas-
 „ ser de l'Angleterre, suffiront pour sou-
 „ mettre un pays immense & un
 „ peuple courageux qui combat pour sa
 „ liberté. Vous êtes pareillement dans
 „ l'erreur, si vous ajoutez foi aux rap-
 „ ports qui vous viennent de ces con-
 „ trées, dans lesquels on vous dit que
 „ la majorité y est toujours en faveur
 „ du parti royaliste. Ce sont vos gé-
 „ néraux, vos gouverneurs & autres
 „ agens du despotisme que vous avez
 „ en Amérique, qui osent se permettre
 „ de pareilles impostures & mentir
 „ à la nation d'une manière aussi har-
 „ die & aussi punissable. Désabusez-
 „ vous, Messieurs ! Je fais, à n'en pas
 „ douter, que les Américains sont dé-
 „ cidés à s'ensevelir sous les ruines de
 „ leurs villes & de leurs habitations,
 „ plutôt

„ plutôt que de rentrer sous le joug de
 „ l'Angleterre. Ouvrez les yeux sur le
 „ peu d'influence de celui qui vous gou-
 „ verne ; il peut à peine mettre sur pied
 „ une armée de 60 mille hommes ; &
 „ l'immortel Pitt , pendant le tems de
 „ son ministère jusqu'à l'époque de la
 „ paix conclue avec la France en 1763,
 „ entretenoit près de 350 mille hom-
 „ mes de troupes nationales. Le nom-
 „ bre de celles répandues dans toutes
 „ les contrées où il porta la guerre,
 „ étoit en tout de quatre cents vingt
 „ mille hommes. Ses entreprises furent
 „ toujours couronnées du plus brillant
 „ succès ; le commerce, sous son minis-
 „ tère, étoit dans l'état le plus florissant ;
 „ les manufactures & les arts se per-
 „ fectionnèrent & se multiplièrent ; tout
 „ enfin prospéroit, malgré les fraix énor-
 „ mes que coûtoient la guerre. O Mes-
 „ sieurs ! à en juger par la situation où
 „ nous nous trouvons aujourd'hui , ne
 „ croiroit-on pas que je vous parle de
 „ quelques siècles ? & cependant il s'est
 „ à peine écoulé trois lustres entre cet

„ état de splendeur & de prospérité &
 „ la position critique & affligeante où
 „ nous sommes dans ce moment. N'est-
 „ il pas honteux pour nous que celui
 „ que nous avons choisi pour Roi, se
 „ voye forcé de mandier du secours à
 „ quelques princes d'Allemagne pour
 „ pouvoir mettre une armée de 40 mille
 „ hommes sur pied, & que la Grande-
 „ Bretagne soit réduite à offrir en échan-
 „ ge son alliance & de l'argent à des
 „ souverains qui ne rougissent pas d'imi-
 „ ter l'exemple de ces barbares despo-
 „ tes de la côte d'Afrique, en faisant
 „ un honteux trafic du sang de leurs
 „ sujets ?

„ N'est - ce pas nous qui avons vu
 „ avec indifférence ces traités faits, en
 „ 1776, pour prendre à notre service des
 „ troupes étrangères ? N'est-ce pas nous
 „ qui aurions dû au contraire nous y
 „ opposer ? aurions-nous dû croire à ce
 „ qu'osa nous dire un Lord en plein
 „ parlement, *à savoir que ces soldats qu'il*
 „ *se procuroit par les traités faits avec dis-*
 „ *férens*

„ *férens Souverains* , devoient suffire , selon
 „ *toutes les probabilités humaines* , pour forcer
 „ *en une seule année les rebelles à une juste*
 „ *soumission*. Ces personnages ineptes qui
 „ sont à la tête des affaires assuroient
 „ que les américains seroient sans al-
 „ liés , que leur commerce seroit anéan-
 „ ti , dès qu'ils le voudroient ; que ces
 „ colonies rebelles seroient hors d'état
 „ de faire un dernier effort en 1778.
 „ Il est cependant fait ce dernier effort ;
 „ voila leur traité avec la France con-
 „ clu ? Que devons-nous penser mainte-
 „ nant de tous ces beaux raisonnemens
 „ qu'on nous a faits , de toutes ces froi-
 „ des plaisanteries qu'on se permettoit
 „ envers ceux qui prévoyoit tous les
 „ malheurs dont nous étions menacés ,
 „ & qui annonçoient que la force na-
 „ turelle de l'Amérique , la bravoure de
 „ ses habitans étoient des obstacles in-
 „ surmontables pour réduire les colo-
 „ nies. „

„ Que faisons-nous , Messieurs ? lors-
 „ que ces mercénaires étrangers ont

„ mis le pied dans notre île? ne de-
 „ vions-nous pas nous y opposer? nous
 „ avoit-on consultés pour les prendre à
 „ notre solde? nous avoit-on consulté,
 „ pour les envoyer en Amérique? Non,
 „ nous n'eumes connoissance de ces trai-
 „ tés que fort longtems après. De-
 „ vons-nous, en suite d'une pareille con-
 „ duite, nous dire les représentans d'u-
 „ ne nation dont nous avons aussi mal
 „ défendu les intérêts. Hélas! un nua-
 „ ge épais couvroit nos yeux, & tous
 „ les efforts des philosophes amis de la
 „ patrie n'ont pu réussir à les défiller.
 „ L'ouvrage sublime du docteur Price,
 „ qui lui mérita la couronne civique de
 „ la part de nos magistrats, ne put dé-
 „ truire cette confiance aveugle qu'on
 „ avoit dans les promesses de ceux qui
 „ ne cherchoient qu'à tromper la na-
 „ tion. „

„ Nous avons vu, Messieurs! au mi-
 „ lieu de nous, deux frères du Roi (les
 „ ducs de Gloucester & de Cumberland)
 „ prédire les revers que nous avons
 „ déjà

„ déjà essayés en Amérique. Pourquoi
 „ n'avons-nous pas profité des avis de
 „ ces illustres patriotes, au lieu de défé-
 „ rer à ceux des ministres qui ont causé
 „ tous les maux de l'Angleterre. Les
 „ noms de ces hommes pervers passeront
 „ à la postérité, comme celui de ce forcené
 „ (Erostrate) qui pour s'immortaliser
 „ brûla le temple d'Ephèse. Il en sera
 „ de même de ceux dont l'éloquence
 „ vénale fut cause de la réussite des
 „ projets du Roi & de ses ministres.
 „ C'est aux *Mansfield*, aux *Talbot*, aux
 „ *Temple*, aux *Littleton*, & aux *Chandos*
 „ que les *Germaine*, les *North*, les *Sul-*
 „ *lock* & les *Sandwich* doivent le succès
 „ de leurs projets odieux. Le vertueux
 „ *Richmond* vouloit qu'on présentât une
 „ adresse à *George III* pour la cessation
 „ de cette guerre injuste. Cette mo-
 „ tion fut rejetée à la pluralité de cent
 „ voix contre trente-deux.

„ O! que nous sommes coupables,
 „ Messieurs! d'avoir montré une insou-
 „ ciance aussi grande pour le bien de

„ notre patrie, & que nous mériterions
 „ bien de porter des fers! Jusques . à
 „ quand ajouterez-vous foi aux dis-
 „ cours de ces hommes corrompus qui
 „ vous ont accoutumés par leurs flat-
 „ teries ou par leurs séductions à faire
 „ tout ce qu'ils veulent? Quand cesse-
 „ rez-vous de vous dégrader aux yeux
 „ de la nation & du monde entier par
 „ une aussi lâche condescendance ? Je
 „ vous vois à la veille d'éprouver les
 „ plus grands malheurs : la conduite de
 „ ceux qui sont à la tête de l'adminis-
 „ tration a revolté toutes les puissan-
 „ ces ; nous n'avons pas un ami dans
 „ les quatre parties du monde ; depuis
 „ la Seine jusqu'au Gange , tout est prêt
 „ à se déclarer contre nous. Nous
 „ étions autrefois l'honneur des nations,
 „ & nous en sommes aujourd'hui le re-
 „ but ; nous abhorrons la tyrannie , &
 „ nous la protégeons ; nous avons ré-
 „ pandu notre sang pour faire triom-
 „ pher la liberté , à présent nous le ver-
 „ sons pour l'opprimer. Il est cepen-
 „ dant

„ dant tems encore, je le répète, de dé-
 „ tourner l'orage qui vous menace, &
 „ d'empêcher qu'il n'éclate entre la Fran-
 „ ce & l'Angleterre, une guerre cruel-
 „ le & qui ne peut que vous être fu-
 „ neste, ne feroit-ce que parceque vous
 „ apprendrez à votre ennemi à connoi-
 „ tre ses forces. Sa marine est d'ail-
 „ leurs sur un pied respectable; l'Espa-
 „ gne ne tardera pas de se joindre à lui.
 „ Ne vous laissez point abuser par les
 „ mensonges politiques de vos minis-
 „ tres, qui osent vous assurer que la cour
 „ de Madrid ne se déclarera pas contre
 „ vous, comme ils vous ont assuré n'a-
 „ guères que celle de Versailles n'avoit
 „ point d'intentions hostiles. En re-
 „ connoissant dès à présent l'indépen-
 „ dance de l'Amérique, vous vous épar-
 „ gnez la honte de vous y voir forcés;
 „ vous n'entraînez pas la nation dans
 „ une guerre ruineuse, vous conservez
 „ l'empire des mers; vous dissimulez vo-
 „ tre ressentiment contre la France,
 „ jusqu'au moment où vous pourrez ti-
 „ rer d'elle une vengeance éclatante;

„ enfin vous vous ménagez des moyens
 „ de raccommodement avec vos colo-
 „ nies : elles ne se sont jettées dans les
 „ bras de vos rivaux que malgré elles.
 „ Si vous forcez, comme vous le pou-
 „ vez, George III. d'éloigner de sa per-
 „ sonne ceux qui ont mis la division
 „ entre la mère-patrie & vos frères
 „ d'Amérique, alors vous verrez ces
 „ derniers se rapprocher de vous ; ils
 „ ont encore le cœur anglois ; leur con-
 „ duite le prouve ; ils sacrifient leurs
 „ vies & leurs biens pour la défense de
 „ leur liberté. Rougissons, Messieurs !
 „ d'être dans ce moment aussi en
 „ contradiction avec nous-mêmes, & de
 „ tenir une conduite aussi contraire à nos
 „ principes. Quel est celui d'entre nous
 „ qui ne combattroit pas jusqu'à la mort
 „ plutôt que de cesser d'être libre ? Eh
 „ quoi ! c'est une nation qui a secoué le
 „ joug du despotisme & de la tyrannie,
 „ qui vent à présent exercer le despo-
 „ tisme & la tyrannie sur une partie
 „ de ses concitoyens..... Non, Mes-
 „ sieurs

„ fleurs! ne donnons point à l'univers
 „ un pareil spectacle. Si l'on persiste à
 „ vouloir soumettre par la force les
 „ américains, joignons-nous à eux; ne
 „ votons pour aucun subside, à moins
 „ que ce ne soit pour les défendre;
 „ que les forces de toute l'Angleterre
 „ se réunissent pour aller combattre avec
 „ eux & chasser de leurs foyers ces
 „ vils mercénaires qu'on a envoyés pour
 „ les réduire. Voilà mon avis, & le
 „ moyen que je propose est le seul qui
 „ puisse nous soustraire aux malheurs
 „ dont nous ne pouvons manquer d'être
 „ accablés, si nous persistons à favori-
 „ ser l'abus que fait de son pouvoir ce-
 „ lui qui nous gouverne. „

Il vous paroitra étonnant, Monsieur!
 qu'un monarque qui jouit d'une autorité
 presque despotique fasse tenir un pareil
 langage à un membre de la chambre
 des communes. Mais Frédéric est un
 Roi philosophe, ami de l'humanité, &
 qui connoit les droits de l'homme, qui
 sont à ses yeux les premiers & les plus
 sacrés.

sacrés. Il ne croit pas , comme je vous l'ai déjà dit , que l'être suprême ait créé des races privilégiées , destinées à commander aux autres. Le hasard seul fait naître l'homme Roi ou prince , & ces titres ne sont devenus héréditaires que par l'habitude que les nations ont contractée de se laisser gouverner par les descendans de ceux qu'elles avoient choisis pour chefs , en récompense des services qu'ils leur avoient rendus. De tous les gouvernemens de l'europe , le plus parfait , à mon avis , c'est celui de l'Angleterre. Malgré cela , vous voyez quelle influence s'arroe celui qui n'a que le pouvoir exécutif , & le mal qui est prêt d'en résulter pour cette grande nation. Si elle avoit mieux défendu ses droits , qu'elle eut mieux discuté & soutenu ceux des américains , lorsqu'on voulut les assujettir à l'impôt du timbre & à la taxe sur le thé , ces derniers seroient encore unis à l'Angleterre. Que d'écrits n'ont pas paru dans le tems contre ces actes vexatoires & illégaux !

que

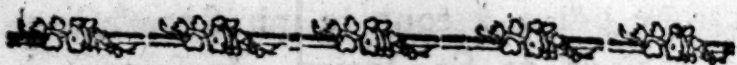
que d'avis n'a-t-on pas donnés aux représentans de la nation! Cette motion du membre parlementaire de Potsdam contient des vérités qui ont été dites d'une manière différente par plusieurs membres de l'opposition; mais elles n'ont produit aucun effet.

Vous savez la haine que notre monarque porte à tout le ministère actuel du cabinet de St. James, & surtout à l'agent secret qui conduit le Lord Buth. Autant de tems que ce personnage aura une influence majeure dans les affaires, vous ne verrez jamais de liaisons entre nous & la Grande-Bretagne. Mais lorsque les choses changeront, si les successeurs de ces ministres méritent la confiance de S. M., alors vous ne tarderez pas à voir se conclure une alliance avec la Grande-Bretagne. Je crois cependant ce terme encore fort éloigné.

Adieu, Monsieur! Je vous remercie des nouvelles que vous m'avez envoyées;
je

je ne peux cette fois vous payer de la même monnoie. Nous nous reposons actuellement sur nos lauriers, & nous nous occupons d'assurer pour longtems le repos de notre Allemagne, que l'on cherche à troubler, s'il en faut croire certains avis.

Je suis &c.



LETTRE XX.

De VERSAILLES, le 15 Novembre 1780.

Du Comte de.... à M. de....

Les nouvelles de l'Amérique deviennent de plus en plus intéressantes. Suivant les lettres de Boston, en date du 26 Août, la guerre pourra être continuée avec succès contre les généraux Clinton & Cornwallis. L'armée britannique est campée à Whitestown sur l'île-longue, distante d'environ vingt milles de New-Yorck, où elle est toujours occupée

cupée à se retrancher. La flotte angloise, qui mouilloit d'abord à Block - Island, trouvant cette station peu sûre, s'est portée à baye de Gardiner, à l'extrémité orientale de l'île-longue. Voici des détails ultérieurs sur les mouvemens qui ont eu lieu : Lorsqu'on fut assuré au quartier - général de l'armée américaine que Sir Henri Clinton s'étoit embarqué avec une grande partie de ses troupes pour se porter à la baye de Hadington, dans le dessein de se rendre ensuite à Rhode-Island & de tenter une attaque contre les troupes aux ordres de M. de Rochambeau qui s'y trouvoient postées; le général Washington se mit en marche de son camp de Pracaness, le 29 Juillet; & ayant passé, le 31 du même mois, la rivière septentrionale, il effectua sa jonction avec les troupes sous les ordres du général-major Howe. Washington avoit résolu, dans le cas où l'ennemi auroit continué sa route vers Rhode-Island, de marcher sur ses traces, de le joindre près de New-Yorck & de l'attaquer. Tous les préparatifs

paratifs nécessaires à cet effet étoient faits , lorsqu'on reçut la nouvelle que l'ennemi avoit changé de projet , & qu'il étoit revenu sur ses pas le jour même qu'il étoit parti , qui étoit le 31 Juillet. Le général Washington a fort regretté que Clinton n'ait pas donné plus de suite à son projet. Si ce dernier avoit attaqué , comme il se le proposoit d'abord , M. le comte de Rochambeau qui étoit prêt à le bien recevoir ; tandis que l'ennemi auroit été aux prises avec nos troupes , l'armée américaine avoit fait toutes ses dispositions pour attaquer New-Yorck ; & , d'après les mesures qu'avoit pris le général Washington , cette place auroit été emportée sans que les royalistes eussent pu l'empêcher. Le général Clinton , qui pénétra le dessein qu'on avoit , se hâta de revenir sur ses pas , & il répara par là l'imprudence qu'il avoit commise en abandonnant le poste de New-Yorck. Les projets qu'on avoit formés de part & d'autre ayant manqué ,

chacun

chacun s'est retiré à ses anciens postes.
Un officier de l'armée du comte de Rochambeau écrit ce qui suit à un de ses amis :

„ Je n'ai encore rien d'important à
„ vous mander. Jusqu'à présent nous
„ nous sommes tenus sur la défensive.
„ Notre général, en officier habile, ne
„ veut point agir offensivement avant
„ d'avoir une connoissance parfaite du
„ local. Je ne crois pas, par cette
„ raison, que nous formions de grandes
„ entreprises cette année; mais la cam-
„ pagne prochaine sera vive, &, suivant
„ les apparences, elle déterminera l'indé-
„ pendance de l'Amérique. Je vous
„ avoue que j'ai été étonné de trouver
„ dans les officiers américains tant de
„ talens naturels & d'aptitude pour le
„ métier des armes. Il y a parmi eux
„ des hommes du plus rare mérite, &
„ qui ont les connoissances les plus pro-
„ fondes dans l'art des marches, des
„ campemens & autres parties de la
„ tactique. Nous avons dans notre eu-

Tom. VI.

U

„rope

„ rope une foule d'officiers blanchis sous
 „ le harnois, qui ne seroient pas en état
 „ de faire ce que font plusieurs de ceux
 „ des américains qui n'ont que quelques
 „ années de service. Quant aux trou-
 „ pes, elles sont excellentes; les mili-
 „ ces continentales sont pleines d'ar-
 „ deur & tiennent ferme dans un jour
 „ de combat. Le général Washington
 „ réunit à la valeur du grand Condé la
 „ prudence de Turenne; il n'a pas en-
 „ core commis de faute; mais ceux
 „ auxquels il a affaire, en font beau-
 „ coup. Le général Clinton n'est pas
 „ secondé comme il le voudroit; il re-
 „ gne entre lui & Cornwallis une ri-
 „ valité qui nuit beaucoup au succès de
 „ leurs opérations. Ce dernier a sou-
 „ levé contre lui par ses cruautés le
 „ peu de partisans qu'avoit conservé
 „ l'Angleterre. Il ne manque pas de
 „ talens; mais il est fier, hautain, vin-
 „ dicatif & plus fait pour commander
 „ l'armée d'un despote que celle d'un
 „ peuple libre comme les anglois. Son

„ collègue est d'un caractère différent;
 „ il est assez aimé, & l'on est fâché qu'il
 „ se soit chargé de la défense d'une aussi
 „ mauvaise cause. „

„ Lors de notre arrivée dans ces
 „ contrées, tous les habitans témoignè-
 „ rent la plus grande joye; on fit des
 „ illuminations, on donna des fêtes pu-
 „ bliques. L'assemblée générale de l'état,
 „ qui siégeoit à New-Port, envoya à M.
 „ le comte de Rochambeau une dépu-
 „ tation pour le complimenter. Notre
 „ général y répondit de la manière sui-
 „ vante: „

„ *Messieurs! Le Roi mon maître m'a en-
 „ voyé au secours de ses bons & fideles al-
 „ liés les Etats-unis de l'Amérique. Je
 „ n'amene pour le présent que l'avant-garde
 „ d'un corps considérable destiné à les secon-
 „ der. S. M. m'a ordonné de les assurer que
 „ toute sa puissance sera employée à leur ser-
 „ vir d'appui. Les troupes que j'ai l'hon-
 „ neur de commander observeront la discipli-
 „ ne la plus rigoureuse: agissant sous les or-
 „ dres du général Washington, elles vivront*

„ avec les américains dans la plus parfaite
 „ union, & rien ne me sera plus glorieux
 „ que de pouvoir contribuer au succès des ar-
 „ mes des Etats-unis. „

„ Je suis, en mon particulier, très sensible
 „ aux témoignages de bienveillance & d'ami-
 „ tié qui me sont donnés par l'assemblée gé-
 „ nérale. Qu'il me soit permis de l'assurer
 „ que ma vie & celle de toutes les troupes
 „ sous mes ordres sont entièrement dévouées
 „ au service des illustres alliés de mon au-
 „ guste maître. „

„ Depuis que nous sommes ici, nos
 „ alliés n'ont cessé d'avoir pour nous
 „ les égards & les attentions les plus
 „ marquées. Les habitans des envi-
 „ rons de New-Yorck s'empreslent à
 „ l'envi d'entretenir l'abondance dans
 „ notre camp: pain, viande, volailles,
 „ légumes, lait & autres comestibles né-
 „ cessaires, nous avons tout en profu-
 „ sion. Notre général fait tout payer
 „ avec la plus grande exactitude. Nous
 „ vivons ici comme dans un camp de
 „ plai-

„ plaifance. La feule chofe qui nous
 „ manque, ce font des femmes. Ces
 „ américaines, belles comme des anges,
 „ font des démons de vertu. Nous pré-
 „ férerions moins de bonne chère à
 „ quelques bonnes fortunes.....

„ Vous ne pouvez, au refte, vous
 „ former une idée de l'ardeur guerrière
 „ qui anime tous les habitans de ce
 „ pays, & des difpofitions vigoureufes
 „ qui fe font de tous côtés pour bien
 „ recevoir l'ennemi, en cas qu'il fe ha-
 „ farde à nous attaquer. J'ai été faire
 „ une petite tournée avec la permiffion
 „ de notre général. J'ai vu dix mille
 „ hommes de belles milices engagées
 „ pour fix mois, qui font en route
 „ vers la pointe occidentale de cette île.
 „ Si le général Washington avoit vou-
 „ lu, il auroit pu porter ces forces à
 „ vingt mille hommes; mais il a contre-
 „ mandé la marche de ceux qui étoient
 „ déjà en chemin pour fe joindre à ce
 „ corps. Les équipages appartenans à
 „ nos transports fe font offerts volon-

„ tairement pour servir dans les forts
 „ & les batteries dont cette île est hé-
 „ rissée, dans le cas où l'ennemi vou-
 „ droit tenter quelque entreprise. Nos
 „ alliés ont vu avec plaisir la beauté de
 „ notre artillerie ; nos pièces légères
 „ de campagne sont de quatre livres de
 „ balle ; celles de siege, de 24, 36 & 48
 „ livres. Nous espérons de pouvoir en
 „ faire un bon usage ; nos grenadiers
 „ les appellent les balais de l'Amérique :
 „ *C'est avec cela, disent-ils, que nous né-*
 „ *toyerons le pays de tous ces anglois & ces*
 „ *mercénaires qui ne font ici que de l'ordure*
 „ *& de la poussière.* Adieu, mon cher
 „ camarade ! je voudrois que votre ré-
 „ giment reçut l'ordre de venir se join-
 „ dre à nous. Je vous assure que c'est
 „ ici un vrai pays de Cocagne : aux
 „ femmes près, on y a tout ce qu'on
 „ veut, „

M. de Castries, nouveau ministre de
 la marine, a reçu l'avis suivant.

D'Eding-

D'Edingtoun dans la Caroline - Méridionale, le 22 Juillet 1780.

„ L'ennemi s'est retiré de ses pos-
 „ tes, & le général américain les a oc-
 „ cupés. Notre petite armée, destinée
 „ à marcher vers le midi, consistera
 „ bientôt en dix mille hommes, tant
 „ troupes réglées que milices. Nous
 „ apprenons de Charles-Town, que les
 „ officiers anglois traitent durement les
 „ habitans qui tardent à se joindre à
 „ eux, même ceux qui sont resté atta-
 „ chés au parti royaliste. Notre géné-
 „ ral Rutherford aiant eu l'avis que
 „ mille Torys enrégimentés & bien
 „ équipés étoient en marche pour se
 „ joindre aux troupes royalistes, dé-
 „ tacha le colonel Lock avec 400 hom-
 „ mes de milices pour les reconnoître.
 „ Lorsque cet officier les découvrit,
 „ ils étoient la plupart mal sur leurs
 „ gardes, marchant sans ordre & fai-
 „ sant paître leurs chevaux. Il saisit
 „ cette occasion favorable de tomber sur

„ eux à l'improviste, pour les faire pri-
 „ sonniers ou tuer ceux qui feroient quel-
 „ que résistance. Le combat s'engagea;
 „ les royalistes combattirent avec cou-
 „ rage; les rangs de nos troupes furent
 „ rompus jusqu'à deux fois; mais elles
 „ se rallièrent, & à la troisième char-
 „ ge, elles rompirent à leur tour les
 „ rangs des ennemis. Ceux-ci, malgré
 „ tous leurs efforts, ne purent se re-
 „ former & furent obligés de chercher
 „ à faire retraite par les bois. Nous
 „ les poursuivîmes & leur tuâmes ou
 „ blessâmes environ 150 hommes. Nous
 „ fîmes près de 400 prisonniers; nous
 „ primes aussi 650 chevaux, ainsi que
 „ tout le bagage que ce corps menoit
 „ avec lui. Notre perte en morts ou
 „ blessés a été de 60 à 80 hommes ou
 „ environ. „

Les amis de M. de Sartine font tous
 leurs efforts pour le justifier aux yeux
 du public. Ils assurent que, pendant tout
 son ministère, sa conduite a été pure &
 sans reproche; qu'au lieu de s'être en-
 richi,

richi, il a au contraire mis du sien & dérangé une fortune considérable qu'il avoit. Je ne prétends point réfuter les assertions des apologistes de M. de Sartine; je dirai même avec Cicéron, qu'il est plus beau de défendre que d'accuser. Mais je soutiendrai toujours que l'ex-ministre n'étoit point fait pour le département qu'il occupoit, que ce poste ne doit être rempli que par un grand seigneur qui soit dans le cas d'en imposer au corps de la marine & de se faire obéir. L'exemple de M. Berrier vient à l'appui de ce que j'avance : cet homme sans illustration ne fit que du mal pendant tout le tems qu'il fut à la tête de ce département, auquel la faveur seule de Madame de Pompadour l'avoit élevé..... M. de Sartine étoit un excellent magistrat; il falloit le laisser à sa place ou le nommer ministre de la maison du Roi; c'est le seul département qui ait quelque analogie avec la police. On prétend toujours que cet ex-ministre se retire sans autre fortune que les

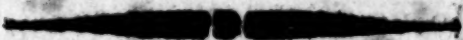
bienfaits du Roi. Vous m'avouerez qu'il faut avoir une foi bien robuste pour le croire.....

On a arrêté & mis à la Bastille ceux qui se sont mêlés de négocier des billets du trésorier de la marine. M. Necker a exigé cette satisfaction. On ne peut le blâmer de cet acte de sévérité; car, si tous les ministres étoient les maîtres de faire des emprunts pour le service de leur département, je vous laisse à juger du désordre qui régneroit dans la comptabilité; il ne seroit plus possible de se reconnoître.

Notre comte d'Estaing, si longtems perdu à Madrid, à St. Ildefonse, à Cadix, vient enfin d'arborer le pavillon de capitaine-général sur le vaisseau *le Terrible*. Il reçut, le 27 de Septembre, la visite de tous les généraux espagnols. On avoit fait courir le bruit qu'il commanderoit au siege de Gibraltar; mais il n'en est rien: ce général est convaincu
que

que cette forteresse sera l'écueil de tous ceux qui tenteront de la prendre , & il ne voudra sûrement pas se compromettre en se chargeant d'une expédition dans laquelle il n'y a point de gloire à acquérir. M. le comte d'Estaing est attendu à Brest pour le mois de Décembre avec les vaisseaux qui s'étoient joints aux espagnols. On ignore encore qui aura le commandement des escadres de l'océan & de l'Amérique. On craint ici qu'il ne soit accordé à l'intrigue plutôt qu'au mérite.

Adieu, mon cher Comte! Je suis &c.



LET.

LETTRE XXI.

De VERSAILLES, le 26 Novembre 1780.

Du même, au même.

Je vous ai parlé, dans une de mes dernières, de la prise que la frégate angloise la *Vestale* avoit faite du bâtiment sur lequel se trouvoit M. Laurens, ancien président du congrès & ministre plénipotentiaire des Etats-unis en Hollande. On prétend ici que les anglois ont commis une nouvelle violation du droit des gens en retenant prisonnier un homme revêtu d'un caractère public, & que, sous aucun prétexte, ils ne pouvoient l'arrêter. Je ne suis pas, je vous avoue, de cet avis, malgré tout mon respect pour les décisions de nos ministres & de Messieurs Gerard de Raineval & compagnie. Comme l'Angleterre n'a pas encore reconnu l'indépendance de l'Amérique, elle doit toujours regarder
les

les anglo-américains comme ses sujets. La personne de M. Laurens n'est point sacrée pour elle, & , suivant moi , elle n'a fait qu'user de ses droits en s'en emparant. Si nos colonies de l'Amérique faisoient divorce avec nous & qu'elles se déclaraissent indépendantes, je crois que nous ne respecterions pas davantage le caractère des ambassadeurs ou ministres qu'elles enverroient à quelque autre puissance; & si nous pouvions nous assurer d'eux, nous les traiterions peut-être plus mal encore que ne le fera M. Laurens..... Je suis fâché de ce qui est arrivé à ce dernier; mais je suis assuré que les anglois respecteront son personnel. Toute la nation rend justice à la pureté de ses mœurs, & à la sagesse qu'il a montrée dans les premiers troubles qui ont éclaté dans son pays.

Dans ce moment, je reçois une lettre de Londres, dans laquelle on me marque que M. Laurens y est arrivé. Aussitôt que les ministres en furent instruits, il fut mis sous la garde de deux
messa-

messagers d'état avec une escorte de dix hommes commandés par un sergent. Le jour suivant, il fut conduit au bureau du Lord Germaine où il subit un interrogatoire en présence de tous les ministres, qu'il étonna par son courage & la fermeté avec laquelle il répondit à toutes leurs questions. Après leur avoir fait en raccourci le tableau de toutes les fautes qu'ils avoient commises, il leur remontra combien il leur eut été facile de conserver l'Amérique, s'ils avoient écouté les représentations de fidèles sujets qui ne desiroient que de rester attachés à la mère-patrie. Il finit par les assurer que toutes les forces réunies de la Grande-Bretagne ne pourroient jamais soumettre les colonies, & que ses concitoyens étoient résolus de périr tous plutôt que de rentrer sous le joug de l'Angleterre. Cette déclaration n'a pas trouvé l'approbation des ministres. Irrités des vérités que M. Laurens leur avoit dites, ils s'en sont vengé en l'envoyant à la Tour
de

de Londres & donnant des ordres pour qu'il soit traité avec la plus grande sévérité; on lui a même refusé des plumes & du papier. Cette persécution exercée contre un vieillard respectable, est fort blâmée, même de la part du parti royaliste. Celui de l'opposition se propose, à l'ouverture du parlement, de censurer vivement la conduite des ministres & de les obliger de rendre la liberté à M. Laurens. Il est certain que la manière dont ce ministre américain s'est toujours comporté ne justifie nullement la rigueur dont on a usé envers lui. Avant que l'insurrection de l'Amérique n'éclatât, il avoit fait l'impossible pour l'empêcher. Il se conduisit ensuite avec tant de prudence & de modération, qu'il se rendit suspect aux habitans de Charles-Town. La maison qu'il occupoit dans cette dernière ville fut souvent investie de nuit par la multitude, qui l'accusoit d'être entièrement dévoué au gouvernement britannique, & vouloit l'immoler, ainsi que sa famille, à

son ressentiment. M. Laurens se présentait aux séditieux & leur disoit : *Me voilà , frappés ! immolez cette victime dont vous croyez avoir à vous plaindre ! Versez mon sang , si vous le voulez ; il est à vous . Mais épargnez celui de ma famille , qui ne vous a fait aucun mal . Vous me rendrez justice , lorsque vous me connoîtrez mieux .*

M. Laurens ne se déclara pour le parti des américains qu'au retour d'un voyage qu'il fit à Londres , dans lequel il fut instruit du projet qu'on avoit de donner des fers à sa patrie . Alors il embrassa avec ardeur une cause qu'il croyoit juste & se montra un de ses plus zélés défenseurs . Lui & Washington ont rendu des services signalés à leur pays . On compare le premier à Numa - Pompilius & le second à Romulus .

Parmi les papiers que M. Laurens avoit avec lui , on a trouvé , m'écrit-on , une correspondance suivie entre le congrès & Mrs. van Berckel & de Neuville

ville relativement au traité qui devoit se conclure entre les états-unis de l'A-mérique & la république de Hollande. Les anglois prétendent que ces deux régens d'une ville particulière ne pouvoient négocier une affaire de cette importance sans le concours de Leurs Hautes Puissances; qu'ils doivent être dés-avoués par toutes les provinces & punis comme criminels de lèze-majesté. Si la Hollande refuse de donner la satisfaction qu'on exige d'elle, la cour de Londres veut lui déclarer aussitôt la guerre. On me mande en outre que, dans cette correspondance interceptée, il est souvent question de M. le duc de la Vauguyon & de M. le comte de Vergennes; on y donne communication au congrès de toutes les intrigues qui ont lieu à Amsterdam & à la Haye, du projet qu'on a d'anéantir le pouvoir du Stadhouder & de faire de ce prince un être nul dans la république. Vous sentez que le ministère britannique va envoyer une copie de cette correspon-

dance à la Haye & qu'elle ne contribuera pas peu à nous aliéner encore davantage le prince d'Orange. Je voudrois qu'on ne se permît jamais, en politique, de pareilles indiscretions, & qu'on ne confiât pas aussi légèrement au papier des choses qui peuvent compromettre les souverains ou leurs ministres. J'aime assez la manière de votre monarque : il a partout des agens qui le servent bien, mais il est rare qu'on intercepte les dépêches importantes qui lui sont envoyées. Il se réserve en outre les moyens de désavouer ceux dont il se sert, lorsque cela convient à sa politique. Les secrétaires qu'il employe à la correspondance des affaires étrangères, ne sont pas aussi indiscrets que quelques-uns de nos premiers-commis, qui par amour-propre & pour se donner de l'importance, disent souvent des choses qu'ils devroient taire. Je me souviens que, sous le ministère du duc de Choiseul, un de ses sous-ordres avoua à un ministre de votre Roi que la France

ce

ce avoit fuscité les troubles de Neuchâtel en 1768.

Je crains que cette guerre qui est prête d'éclater entre l'Angleterre & la Hollande, ne cause la ruine de cette dernière. Quoiqu'en dise le parti d'Orange, le pouvoir du Stadhouder diminue de jour en jour; les corps législatifs dont il est le chef, n'ont plus en lui la même confiance. La conduite du duc de Brunswick lui a aliéné tous les cœurs, & lui nuit plus que les intrigues de notre ambassadeur. Toutes les circonstances ont concouru à favoriser le succès des agens secrets que nous avons employés. L'influence du Stadhouder sur le peuple n'est plus ce qu'elle étoit: ce n'est pas lui, il est vrai, qui a fait le mal; mais il l'a laissé faire. La division qui s'est mise dans sa propre famille a déplu aux bons Hollandois, qui étoient fort attachés à sa sœur, la princesse Caroline; ils l'ont vue avec regret quitter sa patrie & être obligée de céder aux intrigues du duc de Brunswick,

wick, qui avoit employé les calomnies les plus noires pour la rendre suspecte au Stadhouder. Depuis son départ, un grand nombre de ceux qui étoient du parti d'Orange, dans l'ordre des plébeïens & du clergé, se sont rangés du côté des républicains.

La province de Hollande, voyant l'heureuse issue de l'insurrection des américains, a cru que c'étoit le moment de faire valoir ses anciennes prétentions & de se rendre entièrement indépendante du Stadhouder. Encouragée & soutenue, comme elle l'est, par une puissance telle que la France, elle se persuade avec quelque raison qu'elle pourra réussir à jouer un rôle & à faire la loi aux six autres provinces. Cette guerre de l'Amérique électrise tous les esprits, & fait naître l'idée aux peuples de secouer le joug de ceux qui les gouvernent, soit légitimement soit illégitimement. Tandis qu'on accuse d'un côté Mrs. van Berckel & Neuville d'avoir entretenu une cor-
res-

res pondance illicite avec les états-unis;
 de l'autre, on dit que le duc Louis de
 Brunswick en fait autant avec la Gran-
 de-Bretagne. J'ai vu ici quelques co-
 pies de lettres interceptées, dit-on, qui
 me paroissent très reprehensive, si el-
 les sont vraies; car le duc n'a aucun
 droit de s'immiscer dans les affaires po-
 litiques : employé dans le militaire,
 c'est la seule partie dont il doit s'oc-
 cuper. J'ai causé ici avec un hollandois
 fort attaché au prince d'Orange, & plus
 encore à sa patrie. „ Le duc de Bruns-
 „ wick, m'a-t-il dit, est seul la cause des
 „ troubles & des divisions qui agitent
 „ le sein de la république. Ce fut uni-
 „ quement par sa faute que, dès l'an-
 „ née 1766, l'influence du Stadhouder
 „ commença à décliner, & que le pou-
 „ voir exécutif qui lui étoit confié s'é-
 „ chappa insensiblement de ses mains.
 „ Il laissa s'introduire dans chaque dé-
 „ partement une foule d'abus, dont on
 „ fut d'autant plus autorisé à lui impu-
 „ ter les suites fâcheuses, qu'en les to-

„ lérant il paroïssoit leur donner sa sanc-
 „ tion. Le duc, qui empêche toujours
 „ que les plaintes des mécontents n'ail-
 „ lent jusqu'au Stadhouder, donne par
 „ là sujet de croire que ce dernier est
 „ injuste; ce qui n'est pas. Une preu-
 „ ve de la bonté du caractère du prin-
 „ ce d'Orange, c'est que son vicieux
 „ gouverneur n'a jamais pu corrompre
 „ son cœur. Si le pupile avoit eu des
 „ dispositions à devenir méchant & qu'il
 „ eut suivi les conseils que son Mentor
 „ lui donnoit, il se seroit rendu le ty-
 „ ran de sa patrie; mais il a toujours re-
 „ poussé cette suggestion avec horreur.,

„ Je fais, continua l'hollandois, par
 „ des témoins auriculaires, que le duc
 „ a souvent fait des reproches au Stad-
 „ houder sur son attachement pour la
 „ patrie. Un jour, il lui dit: *Je vou-*
 „ *lois vous faire régner & vous délivrer de*
 „ *tous ces régens qui vous tiennent sous une*
 „ *honteuse dépendance. Mais vous refusez de*
 „ *suivre mes conseils. Je vous préviens que*
 „ *tôt ou tard vous vous en repentirez, &*
 „ *alors*

„ alors , il ne sera plus tems de revenir sur
 „ vos pas. — „ Je n'aurai jamais le moïn-
 „ dre repentir à ce sujet , répondit le prin-
 „ ce. Satisfait d'être ce que je suis , mon am-
 „ bition ne se portera jamais plus loin. Je
 „ connois trop le prix de la liberté pour cher-
 „ cher à la ravir à ceux qui m'ont confié le
 „ pouvoir dont je suis revêtu. Je dois au
 „ contraire les défendre contre quiconque vou-
 „ droit les asservir ; Et bien loin de deve-
 „ nir un tyran , je réprimerai toujours la ty-
 „ rannie. „

„ C'est donc fans raison que nos ré-
 „ publicains accusent le Stadhouder d'as-
 „ pirer à l'autorité suprême. Ils ont la
 „ preuve du contraire dans la conduite
 „ sage & modérée qu'il tient , que ses
 „ ennemis nomment manque d'énergie
 „ & de fermeté. Enfin , quelques torts
 „ qu'on se plaise à lui prêter , il n'en a
 „ point d'autre que d'avoir pris quel-
 „ quefois de fausses mesures & d'avoir
 „ montré trop d'insouciance & trop de
 „ confiance dans le duc de Brunswick. „

„ Il seroit à desirer que le Stadhou-
 „ der eut plus de déférence pour les
 „ avis de la princesse son épouse. Cet-
 „ te dernière a beaucoup d'énergie dans
 „ le caractère; ce qu'elle voit, elle le
 „ voit bien, & souvent elle a prédit ce
 „ qui est arrivé. Le duc, qui la craint
 „ & qui ne l'aime pas, a cherché à la
 „ mettre mal avec son époux, & c'est
 „ la seule chose à laquelle il n'ait
 „ pas réussi. Pour lui faire perdre l'af-
 „ fection de la nation hollandoise, il a
 „ cherché à la rendre suspecte, en in-
 „ sinuant qu'elle étoit plus attachée à
 „ sa maison qu'à la république, qu'on de-
 „ voit se garder de lui laisser prendre
 „ aucune influence dans les affaires, par
 „ la raison qu'elle favoriseroit les pro-
 „ jets de son oncle le Roi de Prusse ou
 „ de son frère, lorsque celui-ci parvien-
 „ droit au trône, plutôt que ceux de
 „ la Hollande. Beaucoup de nos dé-
 „ mocrates ont cru & croient encore
 „ à ces assertions, auxquelles M. le
 „ comte de Vergennes & votre ambas-
 „ sadeur

„ fadeur cherchent à donner de la vrai-
 „ semblance, pour nous forcer de nous
 „ jeter dans les bras de la France.
 „ Je vous avoue que je voudrois que
 „ nous connussions mieux nos intérêts.
 „ Si nous étions unis, nous n'aurions
 „ besoin de personne. A l'exception de
 „ la France & de l'Angleterre, aucune
 „ puissance n'est en état de mettre sur
 „ pieds des forces navales aussi nom-
 „ breuses que nous. Nous pourrions
 „ aussi avoir une armée de terre de
 „ quatre-vingt mille hommes. Mais, au
 „ lieu de songer à notre propre sûreté,
 „ nous nous amusons à disputer sur des
 „ riens, & nous négligeons l'objet prin-
 „ cipal, qui est de nous mettre en me-
 „ sure contre ceux qui veulent nous
 „ forcer à prendre un parti. Si la sa-
 „ gesse eut présidé aux délibérations de
 „ nos états-généraux & qu'on eut suivi
 „ les avis du Stadhouder & de quel-
 „ ques membres du conseil, nous au-
 „ rions à présent soixante vaisseaux-de
 „ ligne & soixante mille hommes de trou-

„ pes de terre: avec ces forces, nous
 „ pourrions prendre telle résolution qu'il
 „ nous plairoit; nous ferions, pendant
 „ qu'on se bat, le commerce des deux
 „ nations qui sont en guerre; nous pro-
 „ fiterions de leurs sottises pour nous
 „ enrichir, & les fraix des armemens
 „ que nous aurions faits nous feroient
 „ remboursés par ceux qui les auroient
 „ occasionnés. La cour de Londres ne
 „ nous parleroit pas avec ce ton impé-
 „ ratif qu'elle prend; celle de Versail-
 „ les n'auroit pas soulevé le parti ré-
 „ publicain contre le Stadhouder, ni fa-
 „ vorisé le commerce d'une province au
 „ détriment des autres..... Je regar-
 „ de la rupture entre l'Angleterre &
 „ nous comme très prochaine. Je n'en
 „ redoute que foiblement les suites; ce-
 „ pendant nous aurions pu & dû l'évi-
 „ ter. Nous n'avons aucun intérêt de
 „ faire la guerre. Nous avons envoyé
 „ des ambassadeurs à Pétersbourg man-
 „ dier un appui dont nous n'avions pas
 „ besoin: fausse démarche & qui sera
 „ sans

„ sans succès. Comment se peut-il que
 „ l'unanimité regne dans le conseil , lors-
 „ que ceux qui le président sont d'une
 „ opinion entièrement opposée ? D'un
 „ côté , l'on voit le conseiller - pen-
 „ sionnaire uniquement occupé à détrui-
 „ re l'influence de Stadhouder pour s'é-
 „ lever sur ses ruines & devenir le pre-
 „ mier personnage de la république:
 „ d'un autre, le Stadhouder qui tem-
 „ porise lorsqu'il devroit agir, & qui se
 „ laisse maitriser par un homme odieux
 „ à la république : enfin, le parti fran-
 „ çois , qui , soutenu par le duc de la
 „ Vauguyon, s'efforce de profiter du
 „ moment favorable pour humilier ses
 „ adversaires & leur enlever l'autorité
 „ qu'ils ont. Tout annonce que ces
 „ derniers réussiront : Amsterdam triom-
 „ phera , elle fera la loi aux autres pro-
 „ vinces & les forcera de souscrire à
 „ ses volontés. La constitution de la
 „ république recevra une atteinte vio-
 „ lente, que mes concitoyens ne pour-
 „ ront attribuer qu'à la politique infi-
 „ dieuse

„ dieuse de votre comte de Vergennes,
 „ dans laquelle ils ont donné tête bais-
 „ sée sans réfléchir aux suites qu'elle
 „ pouvoit avoir. „

Je crois, mon cher Comte! que ce Batave a raison. Je ne reconnois point les Hollandois dans la conduite qu'ils tiennent; je trouve qu'ils commencent à prendre le génie françois; ils en ont déjà la légèreté & l'inconséquence; mais aussi ils n'ont pas nos ressources, & je crains bien qu'ils ne soient la dupe de cet enthousiasme qu'ils montrent depuis quelque tems à nous imiter & à suivre nos avis.

On assure que le chevalier Yorck , ambassadeur d'Angleterre , se dispose à quitter la Haye , & que l'Angleterre est décidée à déclarer la guerre à la Hollande.

Je suis &c.

LET.

 LETTRE XXII.

DE BERLIN, le 12 Novembre 1780.

Du Comte de... à M. de...

Notre Prince-Royal est de retour de Pétersbourg, d'où il étoit parti le 13 du mois dernier, parfaitement satisfait de la manière dont on l'a fêté pendant son séjour près de l'Impératrice. Lorsqu'il prit congé de cette souveraine, elle lui remit un *souvenir* de la plus grande beauté, estimé 20 mille roubles. Elle accompagna ce présent des choses les plus obligeantes & les plus flatteuses. Tous ceux qui étoient de la suite du Prince-Royal reçurent aussi des présens très riches. Notre envoyé à Pétersbourg fut gratifié d'une superbe tabatière d'or, enrichie de brillans avec le portrait de l'Impératrice.

Son

Son Altesse Royale, de son côté, a été très magnifique. Les ministres Russes, ceux qui ont eu l'honneur de l'accompagner, les officiers & soldats qui ont formé sa garde d'honneur ont reçu des présens ou de l'argent. Comme ce prince est fort généreux, on assure que ses dépenses surpassent de beaucoup la somme que le Roi avoit fixée pour les fraix de ce voyage.

On ignore encore absolument quel a été l'objet de cette mission. S. A. Royale, depuis son retour, a eu plusieurs conférences avec le Roi; mais rien ne transpire dans le public.

Des lettres que le Roi vient de recevoir de son ministre à Vienne, portent que l'état de l'Impératrice devient de jour en jour plus allarmant. Cela donne quelques inquiétudes à notre monarque; il craint que le successeur de Marie - Thérèse ne s'annonce par des projets guerriers. Les avis qu'il a reçus de Russie se trouvent confirmés par
ceux

ceux qui lui sont parvenus de Vienne, dans lesquels on lui dit que l'affaire de la Bavière pourroit bien être remise sur le tapis, & que l'Empereur a grande envie de joindre ce beau duché à ses provinces héréditaires. S. M. est très résolue de s'opposer, tant qu'elle vivra, à l'exécution de ce projet. Elle est, dit-on, occupée dans ce moment à concerter avec M. de Hertzberg les moyens d'empêcher l'Empereur de faire ses volontés. Le monarque a dit à ce sujet : *Cette alliance entre l'Autriche & la France déroute ma politique. Le cabinet de Versailles, après toutes les sottises & les inconséquences qu'il a faites, pourroit bien encore faire celle de consentir à ce que l'Autriche étendît ses possessions depuis Vienne jusques, pour ainsi dire, aux frontières de l'Alsace.*

En attendant les événemens que la mort de Marie - Thérèse peut amener, Frédéric jouit de sa gloire à l'ombre de la paix. Il est occupé plus que jamais des belles lettres allemandes. Nos littérateurs germains espèrent qu'avant peu
il

il fera abjuration. J'en doute fort : le Roi tient à ses vieux principes d'éducation ; son unique but est de préparer une révolution dans la littérature de son pays, & il laissera à son successeur le soin de la consommer. Le Prince-Royal témoigne une préférence marquée pour les gens-de lettres de sa nation ; c'est ce qui me fait craindre qu'il ne favorise ces derniers à l'exclusion de tous les autres. Comme l'esprit est de tous les pays, je suis d'avis qu'il faut encourager ceux qui en ont, de quelque nation qu'ils soient. Voltaire, peu de tems avant sa mort, entreprit de corriger le dictionnaire de l'académie : on m'assure que notre monarque veut l'imiter en corrigeant la grammaire. Ce n'est pas là une petite entreprise.

Votre philosophe d'Alembert a écrit une lettre fort plaisante au Roi, dans laquelle il déplore le sort de l'espèce humaine. Voici comment il s'exprime :

Faurois

J'aurois cru, Sire ! que les lumières philosophiques qui, depuis quelques années, se sont répandues sur le globe, auroient rendu les hommes meilleurs. Mais je me suis trompé; ils sont au contraire plus féroces qu'ils n'ont jamais été: Les anglois & les françois s'entre-détruisent dans l'Amérique; ils vont en faire autant dans l'Inde; aux colonnes d'Hercule (Gibraltar), les massacres s'appréhendent, & les hollandois vont y prendre part. Je sais que, depuis le commencement du monde, l'espèce humaine est dépravée. Si l'on en doit croire la Bible, Sire ! que vous révoquez en doute, Caïn fut le premier meurtrier : il y a donc cinq mille sept cents ans, suivant le docteur Calvinus, que les hommes s'égorgeant les uns les autres. Jadis ces scènes de sang avoient lieu par l'ordre de Dieu; actuellement, c'est par l'ordre des Rois, des Reines & des Impératrices. Les chinois, qui prétendent que le monde est beaucoup plus vieux que ne le fait Calvinus, assurent que depuis quelques millions d'années, l'espèce humaine a toujours été la même. Ce peuple ne s'est préservé des guerres,

depuis mille ans, qu'en refusant tout accès chez lui aux étrangers & surtout aux prêtres ; ceux qui s'étoient introduits par la ruse ont été sacrifiés à Confucius. Ce législateur, le plus grand & le plus sage de tous ceux qui aient existé, n'eut jamais la manie d'envoyer des apôtres dans les quatre parties du monde pour convertir les ames, ni des guerriers pour soumettre à l'empire chinois les gaulois, les sarmates, les vandales & autres peuples de l'europe. J'ai reçu une lettre d'un de mes amis qui est à Canton. Il me mande que l'Empereur de la Chine a été indigné, lorsqu'il a appris que les deux plus grandes puissances de l'europe se faisoient la guerre pour une herbe verte qui croit dans son empire (le thé.) Il a assemblé tous les Mandarins pour les consulter & savoir si l'on ne feroit pas bien de ne plus vendre aux européens de cette herbe pour laquelle on fait tant de tapage en Amérique. Mon ami me marque aussi que S. M. Chinoise ne peut croire qu'il y ait des souverains en europe qui fassent trafic de chair humaine, & qui vendent leurs sujets aux anglois pour

pour les faire tuer à quelques mille lieues de leurs foyers. Je lui ai répondu que cela n'étoit que trop vrai, & que Votre Majesté étoit elle-même indignée de la conduite de ses cousins germains de Hesse & de Bareith, & de son beau frère de Brunswick; que vous auriez pu, comme eux, vendre quelques milliers d'hommes à la Grande-Bretagne; mais qu'une pareille action étoit au dessous de votre grande ame, & que vous condamniez hautement ceux qui faisoient un pareil commerce.

Ces chinois, Sire! ne sont pas aussi barbares qu'on se l'imagine. L'agriculture, chez eux, est le premier des arts; l'Empereur est meilleur laboureur que guerrier; il a quelques arpens de terre qu'il travaille lui-même de ses mains royales & dont le produit est uniquement destiné à nourrir la famille impériale. L'Impératrice son épouse élève des vers à soie; ce qu'elle en retire est filé par ses belles mains & par celles de ses femmes; on en fait ensuite des étoffes qui servent à habiller Leurs Majestés Chinoises.

Si nos souverains d'europe étoient des laboureurs & nos Reines des fileuses de soie, j' imagine que leurs sujets seroient plus heureux. J' ignore pourquoi on a assigné la première place dans l'histoire aux conquérans : les Empereurs & les Rois n'y sont célébrés qu'en raison des victoires qu'ils ont remportées ; & si, pendant leur regne, ils n'ont pas fait tuer au moins trois à quatre cents mille hommes , on ne parle pas d'eux. Le feu Roi votre père a tout fait pour son pays. Votre Majesté convient elle - même qu'elle lui doit ce qu'elle est aujourd'hui. C'étoit un grand administrateur , mais il n'étoit point guerrier. On ne le connoitroit pas, si son auguste fils n'avoit point écrit l'histoire de Brandenbourg.

On parle beaucoup ici, Sire ! des victoires que vous avez remportées ; mais on ignore tout ce que vous avez fait pour le bien de vos sujets. On ouvre de grands yeux, lorsque je dis que vous avez payé les dettes que votre noblesse avoit contractées pendant la guerre de sept ans, que vous entretenez une grande armée sur pied & que votre trésor est
bien

bien garni. „ Où prend-il cet argent , me
 „ dit-on , lui qui n'a guères plus de cent mil-
 „ lions de revenus ? Nous qui en avons cinq
 „ fois autant , nous n'avons point d'armée ,
 „ beaucoup de dettes & pas un sol dans nos
 „ coffres. „ On n'est pas moins étonné , lors-
 que j'ajoute que , tandis qu'en France une gran-
 de quantité de terres restent en friche , le sol
 ingrat de la Prusse est devenu partout produc-
 tif par vos soins ; que ; sous votre regne , douze
 à quinze cents villages ont été bâtis & peu-
 plés de colons. On trouve tout cela fort
 beau ; mais le refrain est toujours de dire :
 „ Oh ! c'est un grand guerrier !

L'agriculture & la population sont , à
 mon avis , les deux principaux objets dont un
 souverain doit s'occuper. L'une est une suite
 de l'autre : sans les productions nécessaires à
 la nourriture de l'homme , la population n'est
 rien ; sans la population , la culture ne peut
 avoir lieu ; la terre reste stérile. Je ne me
 rappelle jamais qu'avec horreur le propos
 tenu par un ministre de Louis XV. Lors de
 la cherté des grains , on lui dit qu'il périssoit
 beaucoup de monde par la misère. Il répondit :

„ Tant mieux; ce qui restera sera plus aisé
 „ à nourrir. „ Un pareil ministre en Chine
 auroit été puni de mort. L'abbé Terrai, au-
 teur de ce propos, fut comblé des bienfaits du
 Roi & mourut tranquillement dans son lit.

Un état bien constitué ne devoit pas per-
 mettre que la religion rendît les hommes im-
 puissans & les femmes stériles. C'est outrager
 plutôt que servir la divinité que d'enfermer
 dans un cloître tout homme qui peut produire
 son semblable. C'est une erreur criminelle d'i-
 maginer qu'un pareil sacrifice est agréable à
 Dieu, quoiqu'en disent les pères de l'église &
 ce fou d'Origene.

Je voudrois que Votre Majesté permit à
 tous les prêtres catholiques - romains de son
 pays & à toutes les religieuses de la Silésie
 de se marier. Cet exemple ne tarderoit pas
 à être suivi. Ce seroit une petit arrange-
 ment à faire avec la cour de Rome, & un
 service à rendre à beaucoup d'hommes & de
 femmes qui ont embrassé cet état sans le con-
 noître.

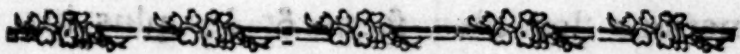
Je

Je vous annonce, Sire ! l'arrivée d'un immortel en France. Si on doit l'en croire sur sa parole, il a cinq cents ans révolus ; cependant il ne paroît pas en avoir plus de quarante. C'est le second tome du comte de St. Germain ; il se nomme Caliostro. Il y a trois cents ans que cet être singulier ne s'est couché ; il ne dort que quelques minutes par jour, & toujours dans un fauteuil ; il ne fait qu'un repas dans huit jours ; sa nourriture ordinaire, c'est du macaroni au fromage. Il est anti-médecin, anti-chimiste. Il a guéri la Sémiramis d'Egypte des pâles couleurs & d'une maladie de langueur qu'elle eut après la mort de son époux. Il connoit à fond la chimie phénicienne & égyptienne, ainsi que la médecine de ces anciens peuples. Il est actuellement à Strasbourg, où il fait des miracles. Il guérit gratis toutes les maladies, sans en excepter la goutte ; il a débuté, dit-on, avec succès par cette dernière. Les médecins modernes ses confrères sont fâchés des cures qu'il fait & cherchent à le tracasser. Il s'en venge en guérissant ceux qu'ils ont condamnés. Il a des diamans comme Candide, lorsqu'il revint

du pays d'Eldorado; il offre de sacrifier les plus gros au premier des malades qu'il tuera. Ce thaumaturge a une assez jolie femme; c'est, dit-on, sa cinquantième depuis qu'il est né; cependant, à l'en croire, il a vécu avec toutes assez longtems. Il voit la meilleure société à Strasbourg. On dit qu'il est grand alchimiste & qu'il transforme les cailloux en diamans & le fer en or avec autant de facilité que l'on transforme chez nous un lieutenant de police en ministre de la marine & un abbé en contrôleur général. Si Votre Majesté étoit curieuse de faire l'essai des talens du médecin phénicien à guérir de la goutte & à procurer l'immortalité, je prendrois des informations. Je m'estimerois heureux si je pouvois prolonger de plusieurs siècles les jours d'un monarque qui fait un si bel usage de la vie. Je prendrois aussi moi-même des remèdes de ce Caliostro, afin de pouvoir encore dans cinq cents ans d'ici, assurer Votre Majesté des sentimens de vénération avec lesquels je suis &c.

J'ai trouvé cette lettre assez intéressante, & c'est la raison qui m'a engagé à vous en

en faire part. Je souhaite, Monsieur!
qu'elle vous amuse Je finis en vous
assurant que personne n'est plus que
moi, votre dévoué &c.



LETTRE XXIII.

De VERSAILLES, le 6 Décembre 1780.

De Mr. de.... au Comte de....

J'ai lu avec le plus grand plaisir, mon
cher comte! la lettre du philosophe d'A-
lembert à votre monarque que vous
m'avez communiquée. Ce qu'il dit au
sujet du gouvernement de la Chine est
très sensé. Mais nous ne sommes pas
des chinois, & je doute que nous vo-
yions jamais nos Empereurs & nos Rois
d'europe labourer quelques arpens de
terre, ni leurs épouses filer de la soye.
Il n'est que trop vrai que le premier
des titres aux yeux des hommes, c'est
celui de conquérant. Depuis que le

monde existe, on a, je crois, toujours pensé ainsi. Une autre vérité, c'est que l'ambition & l'intérêt ont de tout tems divisé l'espèce humaine; presque toutes les guerres ont été injustes. Les nations les plus sages & les plus instruites n'ont pu se soustraire à ce fléau: les grecs furent subjugués par Philippe, malgré tous les efforts de leurs orateurs pour les éclairer sur leurs véritables intérêts. Les Romains, vainqueurs du monde, l'ont été à leur tour par des nations barbares, & la première cause de leur décadence fut l'abus qu'ils firent de leur pouvoir & la tyrannie qu'ils voulurent exercer contre les peuples qu'ils avoient soumis. Différens empires & royaumes s'élevèrent sur les débris de l'empire romain. Voila neuf cents ans environ que celui d'occident est rétabli; de ses branches se sont formés ces royaumes, ces républiques & ces différentes souverainetés que nous voyons en europe. De simples comtes de Suabe ont été revêtus de la pourpre

pre impériale; des maires du palais sont devenus Rois de France; des Burgraves de Nuremberg, Rois de Prusse; des princes de la maison de Hanovre, Rois d'Angleterre. Toutes ces têtes couronnées gouvernent leurs états chacun à leur manière. Le despotisme des uns, la foiblesse des autres ont fait des mécontents; les peuples jusqu'à présent avoient été retenus par la crainte d'une milice armée, payée par eux, mais toujours prête à les égorger, s'ils refusoient d'obéir aux ordres de leurs souverains. Des colons éloignés de la mère-patrie se sont avisés de réfléchir sur les droits de l'homme, sur la liberté individuelle qui est le premier des biens; ils se sont opposé avec énergie aux actes vexatoires qu'on vouloit exercer contre eux. On a refusé d'écouter leurs doléances & leur rendre justice; ils ont pris les armes pour défendre leurs droits: Voilà le premier pas fait vers la liberté. Deux grandes puissances de l'Europe (la France & l'Espagne) ont approuvé cette démarche.

marche. Une conduite aussi impolitique peut avoir les suites les plus fâcheuses pour les souverains, en ce qu'elle autorise en quelque façon les peuples de l'Europe à imiter l'exemple des américains. Il n'y auroit qu'un seul moyen de retenir ces derniers dans les bornes de l'obéissance, ce seroit de leur rendre les droits qu'on leur a ôtés & de faire d'eux des citoyens libres de l'état & non pas des esclaves. Ce n'est pas en les conduisant avec une verge de fer qu'on peut se les attacher. Je vous le répète encore, mon cher Comte ! c'est une maladresse des souverains d'avoir dit qu'ils ne tenoient leur puissance que de Dieu & de leur épée ; cette puissance est réellement très passive, lorsqu'il prend envie aux sujets de protester.... Ce qui se passe en Amérique en est une preuve. L'incrédulité commence à faire de progrès rapides en politique comme en matière de religion. Un Empereur, un Roi est un homme comme un autre ; la seule différence, c'est qu'il attire les regards de tous ceux qui sont sous

sa domination ; des millions de censeurs sont sans cesse occupés à examiner sa conduite. Comme son premier devoir est de rendre les peuples heureux, on le juge avec la plus grande sévérité. L'opinion à son égard se mesure toujours sur le bien ou le mal qu'il fait. Les flatteurs qui l'entourent ont beau le combler de louanges, le silence de la multitude doit lui annoncer que ces éloges sont mensongers & qu'il en est indigne. Le public est juste : les souverains, comme les écrivains & les poètes, doivent être jaloux d'obtenir son suffrage ; il ne le donne jamais qu'alors qu'il est mérité. Je voudrais qu'on adoptât en europe la coutume des chinois, savoir, de tenir un grand livre dans lequel on inscriroit toutes les actions bonnes ou mauvaises des souverains ; comment tels Empereurs ou tels Rois se sont fait adorer ou détester de leurs sujets, quelles ont été les causes de ces révolutions qui ont occasionné la chute des empires. C'est dans un pa-

reil

reil livre que ceux qui sont destinés à gouverner les hommes trouveroient des leçons utiles, & bien plus propres à les former que l'éducation qu'on leur donne. On a perfectionné tous les arts, à l'exception de celui de régner. L'Angleterre est le seul pays où le souverain ne peut faire que le bien & point le mal. Malgré cela, il a pu encore entraîner la nation dans une guerre injuste, à laquelle elle n'auroit jamais dû consentir. Quant à nous dont la forme du gouvernement change à chaque révolution qui a lieu dans le ministère, nous avons laissé tomber en désuétude la constitution que nous avions adoptée sous le regne du Roi Jean, qui étoit à peu-près semblable à celle des anglois. Depuis ce tems, nous avons été gouvernés par la providence. Sous Charles IX., le fanatisme plongea la France dans une crise dangereuse; trois cents mille hommes périrent par les mains de leurs concitoyens. Sous Henri III. la théocratie étoit la faction dominante; les prêtres & les moines s'étoient faits soldats,

soldats, & le cardinal de Guise fut Roi
 de France pendant vingt-quatre heures
 sous le nom de Charles X. La guerre
 civile, sous Henri IV., devoit causer la
 ruine de la France. Nous n'avons com-
 mencé à respirer que sous Louis XIII.
 Le regne de Louis XIV., qu'on peut ap-
 peler celui du despotisme, fut brillant;
 mais c'est l'époque de l'établissement de
 cette armée permanente & ruineuse, de
 ce luxe qui nous fera fatal, de ces im-
 positions mises sans consulter la nation,
 de ces dettes contractées arbitrairement
 & dont la masse s'est augmentée depuis
 à un point effrayant. Le regne de
 Louis XV. a été assez tranquille; les
 maîtresses & les ministres ont gouver-
 né sous son nom. Celui de Louis XVI.
 a commencé sous les plus heureux aus-
 pices; ce monarque avoit des inten-
 tions pures, & son unique désir étoit
 de rendre ses sujets heureux. Trois
 ans après son avènement au trône, on
 l'entraîne dans une guerre qu'il désap-
 prouvoit. N'ayant pas de lui-même l'o-

pinion qu'il devoit avoir, il a confié son autorité à des ministres qui en abusent. L'administration intérieure est dans une agitation continuelle; notre politique s'en le trouble & la division dans toutes les cours, & nous sommes dans un état précaire dont il est difficile de devenir quelle sera la fin. Voila, mon cher Comte! mes réflexions sur notre situation passée & présente; elles ne sont pas d'une nature agréable, & je crains bien d'en avoir encore de plus affligeantes à vous communiquer par la suite. Les esprits s'aigrissent; la nation commence à se monter; l'autorité royale est sans cesse en contradiction avec elle-même. Le peuple est témoin de cette foiblesse. S'il secoue l'opinion, je crains pour l'avenir.

En attendant, nous faisons de vigoureux préparatifs pour la campagne prochaine. Notre directeur des finances vient encore de faire un emprunt de trente-six millions, destinés à faire
face

face aux dépenses extraordinaires que nécessite la marine; M. de Sartine aiant laissé, dit-on; ce département avec des dettes considérables. Ce nouvel emprunt doit être remboursé dans un terme de neuf années, à dater de l'époque de sa création. Je doute que nos finances soient assez bien rétablies dans cet intervalle pour qu'on puisse remplir tous les engagements qu'on a contractés.

Nous apprenons que M. le comte de Guichen est en route pour l'europe avec une partie des vaisseaux qui étoient sous ses ordres; il escorte un convoi richement chargé. Un navire marchand, nommé le *Provençal*, qui s'est séparé de ce convoi à 37 degrés de latitude & 40 de longitude, nous a apporté cette nouvelle. Celles de l'Amérique n'ont rien d'intéressant; la campagne y est à peu-près finie. Le comte de Rochambeau doit prendre incessamment ses quartiers d'hiver. Le congrès lui a permis de se recruter dans le pays, mais sous

la condition qu'à la paix il ne pourra emmener ces nouveaux foldats en europe, & qu'ils retourneront chacun dans leurs foyers.

M. le maréchal de Castries veut signaler son ministère par une entreprise qui rendra son nom immortel, si elle réussit. Il ne s'agit de rien moins que de construire un port dans la Manche, dans lequel nos flottes auroient un abri sûr, & d'où elles pourroient avec les plus grandes facilités aller faire une visite aux anglois. M. le maréchal de Belle-Isle étoit un homme à projet : le nouveau ministre de la marine lui ressemble un peu de ce côté. Des gens de l'art à qui j'ai parlé de cette entreprise, qui doit se faire à Cherbourg, m'ont assuré qu'elle ne réussiroit pas & que la mer détruiroit successivement tous les ouvrages que l'on feroit. Cependant un grand nombre d'ingénieurs répondent du succès. Comme leur avis est en faveur du ministre qui desire que ce projet s'exécute, on ne doute pas qu'il n'ait.

n'ait lieu. Suivant les devis qu'on a faits, les fraix monteront à 45 millions. On pourra épargner un tiers sur cette dépense en employant les troupes aux travaux. Il faudra quinze ans pour porter cet ouvrage à sa perfection.

Le directeur des finances, qui est l'ami intime de M. de Castries, favorise son projet; & quoiqu'il n'entende rien dans cette partie, il opine du bonnet, sur l'assurance qu'on lui a donnée que la chose étoit de la plus facile exécution, & qu'une entreprise aussi belle & aussi utile feroit passer son nom à la postérité la plus reculée, ainsi que celui du ministre de la marine. Je crains bien, au contraire, que les millions qu'il va en coûter à la nation ne passent dans l'empire de Neptune, sans qu'il en résulte aucun avantage pour elle.....

Je ne dois pas oublier de vous dire que M. le comte de Maurepas, pour se venger du directeur des finances, a fait accorder un traitement magnifique à

M. de Sartine. L'ex - ministre obtient pour retraite une pension de 70 mille livres. On lui donne en outre 50 mille écus pour payer les dettes qu'il a contractées; douze mille livres de sa pension sont reversibles sur Madame sa fille & six mille sur son fils, avec promesse d'avancement pour ce dernier. S. M. a en outre écrit une lettre très gracieuse à M. de Sartine, dans laquelle elle l'assure de toute la satisfaction qu'elle a de ses services. Vous voyez comment on traite chez nous les ex - ministres; on les comble de bienfaits, comme si tout l'or du Pactole venoit se rendre dans les coffres du trésor - royal. M. Necker n'a pu empêcher ces actes de générosité. car on ne l'a point consulté pour les faire. Il doit les acquitter sans mot dire.

M. de Castries, qui ne plaisante pas sur la subordination, vient de faire un exemple de sévérité qui annonce que messieurs de la marine ne feront pas leurs volontés, comme sous son prédécesseur.

Un

Un officier du corps étant allé chez M. de St. James, trésorier de ce département, se permit quelques expressions peu honnêtes contre les commis qui lui faisoient la retenue de quatre deniers, destinés aux invalides. Des plaintes furent portées au ministre de la marine, qui sur le champ fit arrêter l'officier & conduire à la prison de l'abbaye St. Germain.

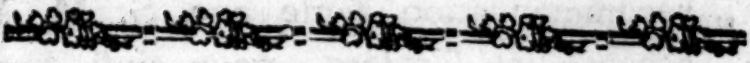
L'ouverture du parlement d'Angleterre a eu lieu de la manière accoutumée; il s'est fait beaucoup de complimens d'un côté, & de belles promesses de l'autre. S. M. George III. a répondu d'une manière très gracieuse aux chambres haute & basse. Il leur a dit en substance: *que la paix, quoique désirable, ne devoit être acceptée qu'à des conditions honorables : qu'ainsi il croyoit que, pour les obtenir, il falloit faire un dernier effort; & qu'à cet effet les chambres devoient s'assurer des subsides nécessaires pour la campagne prochaine, & pourvoir à ce qu'ils soient levés de la manière la moins onéreuse au peuple.*

Il n'y a point eu de vive dispute entre les membres du parti de l'opposition & ceux du parti royaliste ; le tout s'est passé assez tranquillement. La nation a été, cette fois, assez raisonnable pour sentir que, sans la paix & l'union, elle ne pourra jamais se tirer du mauvais pas dans lequel on l'a entraînée, & qu'il ne lui reste effectivement d'autre parti à prendre que de faire un dernier effort pour obtenir des conditions de paix avantageuses.

Le bruit se répand que le comte de Guichen a éprouvé une tempête violente qui a fort maltraité les vaisseaux à ses ordres, ainsi que les navires marchands qu'il avoit pris sous son escorte. Il est parti trop tard des Antilles ; la mer est toujours orageuse dans la saison actuelle, & l'expérience ne corrige pas nos marins. Il y a plus d'un mois que les flottes angloises sont rentrées.

Adieu, mon cher Comte ! Je suis &c.

LET-



LETTRE XXIV.

De VERSAILLES, le 16 Décembre 1780.

Du même, au même.

Notre comte de Maurepas, qui a fort désapprouvé le renvoi de M. de Sartine, la nomination de M. de Castries à la place de ce dernier & d'autres changemens qui ont eu lieu pendant sa maladie, a fait promettre au Roi de ne plus en faire de pareils sans le consulter. Le Mentor conversant dernièrement à ce sujet avec un de ses favoris, lui dit : „ Si je laissois faire ce Necker, „ il s'érigeroit bientôt en dictateur & „ s'arrogeroit toute l'autorité. Cet homme est pétri d'orgueil & d'ambition. „ Depuis qu'il est élevé au poste qu'il „ occupe aujourd'hui, il se méconnoit. „ Je n'ose dire au Roi ce que je pense „ sur son compte, puisque c'est à ma

„ recommandation seule que S. M. à
 „ accepté ses services, pour ainsi dire
 „ malgré elle. C'est moi qui l'ai soutenu
 „ jusqu'à présent; & , en reconnoissan-
 „ ce, il forme des intrigues contre moi,
 „ fait renvoyer les ministres, met à leur
 „ place des gens à sa dévotion. Il s'est
 „ vanté qu'avant un an, il espéroit de
 „ renouveler le conseil d'état. J'ai vu
 „ des lettres qu'il s'est permis d'écrire
 „ à mon sujet: c'est un intrigant, un
 „ cabaleur que la prospérité a rendu in-
 „ solent. Je saurai le remettre à la pla-
 „ ce d'où je l'ai tiré & où j'aurois dû
 „ le laisser. Je me suis laissé aller alors
 „ aux sollicitations de Pefai, & j'avoue à
 „ ma honte que le Roi avoit mieux jugé
 „ ce personnage que moi. — „ Servons
 „ nous, me dit-il, de cet homme pour son
 „ crédit. Laissons-le au trésor-royal; c'est
 „ le seul poste auquel il soit propre; il
 „ n'entend rien à l'administration. Ce
 „ n'est pas dans le métier qu'il a fait
 „ qu'il peut s'être instruit. La place
 „ de contrôleur-général ne convient qu'à
 „ mes

„ mes intendants. Choisissons parmi eux
 „ le plus honnête, & je crois que nous
 „ ferons mieux. Ce Necker a la tête
 „ remplie de projets; il nous feroit fai-
 „ re des sottises, difficiles peut-être à
 „ réparer.....,

„ Je m'efforçai de persuader le con-
 „ traire au Roi. Je lui observai que cet
 „ homme seroit docile à ses volontés,
 „ qu'il me paroïssoit avoir de bonnes
 „ vues; que possédant une fortune con-
 „ sidérable, il serviroit plus par zèle que
 „ par intérêt; que n'ayant aucunes liai-
 „ sons avec les gens de la cour, il ne
 „ seroit occupé que des devoirs de sa
 „ place. Je citai à S. M. l'exemple du
 „ comte de Vergennes, qui ne se mêloit
 „ de rien qui fût étranger à son dépar-
 „ tement. Enfin j'obtins que Necker
 „ seroit mis à la tête des finances. De-
 „ puis qu'il y est, il a fait des innova-
 „ tions continuelles; il se conduit avec
 „ une dureté étonnante envers ses sub-
 „ ordonnés & avec une hauteur révol-
 „ tante envers les autres. Je reçois jour-

„ nellement des plaintes à son sujet &
 „ je suis très décidé à l'expulser. Il ne
 „ s'agit que de trouver quelqu'un qui
 „ puisse le remplacer. „

Celui à qui M. de Maurepas fit cette confidence, lui observa qu'il ne croyoit pas que ce fût le moment de renvoyer M. Necker; que ce dernier jouissoit de toute la confiance publique, qu'on ignoroit les motifs de plainte qu'il pouvoit avoir contre lui; qu'il croyoit plus prudent d'attendre encore quelque tems, pour pouvoir préparer la nation à cet événement & même le lui faire desirer; que le directeur se proposant de rendre un compte public de sa gestion, il falloit le laisser faire. — „ Je ne suis pas de
 „ cet avis, répondit le comte de Maurepas. Ce compte qu'il veut rendre
 „ peut nuire au crédit & découvrir des
 „ secrets de l'administration qui ne doivent être connus que du Roi & de
 „ ses ministres. La guerre d'Amérique
 „ a déjà coûté des sommes énormes;
 „ mon opinion étoit qu'on ne la fit point;
 „ nous

„ nous aurions déjà acquité un quart de
 „ la dette de l'état avec l'argent qu'on
 „ a dépensé depuis trois ans , sans ce-
 „ lui qu'il faudra fournir encore jusqu'à
 „ ce qu'elle soit terminée. Taboureau
 „ s'opposoit à cette guerre: ce n'étoit
 „ pas un génie, mais il avoit des vues
 „ droites, il connoissoit la routine du
 „ contrôle-général. J'aurois dû le lais-
 „ ser en place. Delille, son homme de
 „ confiance , me prévint contre Nec-
 „ ker ; je crus qu'il y avoit jalousie
 „ de métier. Dans ce moment, je ne
 „ suis secondé par personne ; j'ai sans
 „ cesse à combattre les intrigues de contr, ,
 „ celles des frères du Roi, dont l'ainé
 „ veut être quelque chose ; ce que j'em-
 „ pêcherai autant que je le pourrai.
 „ Le C.... D.... aime le plaisir, il coû-
 „ te beaucoup. Le Roi a de l'attache-
 „ ment pour lui & ne peut rien lui re-
 „ fuser. Enfin, sans maitresses, sans
 „ aucun goût pour le faste, avec un es-
 „ prit d'ordre & d'économie, nous ne
 „ pouvons réussir à rétablir nos finan-
 „ ces & à égaliser la recette avec la
 „ dé-

„ dépense. Nous sommes continuelle-
 „ ment forcés de recourir à des em-
 „ prunts : voila uniquement en quoi
 „ Necker déploye quelques talens. Mais
 „ il faut que cela finisse, & le premier
 „ emprunt que le directeur me propo-
 „ sera, sera le prétexte que je prendrai
 „ pour le faire renvoyer. — *Le public,*
 „ répliqua le favori, *désapprouve la ma-*
 „ *nière avec laquelle on a traité M. de Sar-*
 „ *tine, dans un moment où l'état a les plus*
 „ *grands besoins.,* — „ Le public a tort.
 „ Sartine a exercé les fonctions de lieu-
 „ tenant-de police pendant longtems &
 „ d'une manière qui lui a fait honneur.
 „ Le Roi l'aimoit. J'avoue qu'il n'étoit
 „ pas un excellent ministre de la mari-
 „ ne; mais il avoit de bons sous-ordres.
 „ Je dois connoître ce département,
 „ puisque je l'ai occupé. J'avois pour
 „ premiers-commis Pellerin & la Porte.
 „ Je me reposois entièrement sur ces
 „ deux hommes, & je n'avois autre cho-
 „ se à faire qu'à signer. Sartine s'est
 „ conduit à peu - près de même; nous
 „ verrons

„ verrons si celui qui lui succède fera
 „ mieux. Je m'attends à voir chaque
 „ jour éclore de nouveaux projets, car
 „ il a hérité de tous ceux du maréchal
 „ de Belle-Isle. Je me souviens que ce
 „ dernier proposa à Louis XV. de faire
 „ élever une digue depuis Calais jus-
 „ qu'à Douvres, & que nous rimes
 „ beaucoup de cette idée, la Pompa-
 „ dour & moi. M. de Castries veut
 „ faire construire un port dans la Man-
 „ che ; il m'a parlé très sérieusement
 „ de ce projet. Je l'ai trouvé très
 „ beau ; il m'a expliqué en se pinçant le
 „ nez, comment il devoit être exécuté,
 „ & les avantages qui en résulteroient
 „ pour la France. Je me suis récrié
 „ sur une invention aussi merveilleuse.
 „ Il est sorti très content de moi, &
 „ moi très peu satisfait de lui. Au reste
 „ puisqu'il est en place, il faut l'y lais-
 „ ser. S'il n'est pas grand marin, il
 „ est honnête homme. La probité est
 „ une vertu si rare, qu'il faut en pas-
 „ ser beaucoup à ceux qui l'ont. Je re-
 „ grette Sartine : comme il avoit con-
 „ servé

„ servé ses liaisons avec les agens de
 „ la police, il étoit instruit de tout ce
 „ qui se passoit à la cour & à la ville,
 „ Tous les matins, à mon lever, il me
 „ communiquoit les aventures galantes
 „ de la veille. Je les lisois à Madame
 „ de Maurepas, qui en rioit avec moi.
 „ Il faut savoir se réjouir du récit des
 „ plaisirs qu'on ne peut plus goûter, &
 „ c'est notre cas..... „

Le Roi, qui entra, mit fin à cette conversation: elle m'a été racontée par celui avec lequel elle s'est faite. Vous voyez, d'après cela, mon cher Comte! que notre directeur des finances touche à sa fin; &, suivant les apparences, il ne tardera pas de suivre son collègue Sartine.

Je vous ai raconté la manière dont on a cherché à trahir le général Washington. Il vient de se découvrir un autre complot qui ne tendoit à rien moins qu'à livrer aux anglois toute une division de l'armée américaine. Le général

néral Arnold en est l'auteur. Cet officier étoit depuis longtems mal affectonné pour le congrès, & jaloux des talens & des vertus de Washington. Il commença à témoigner du mécontentement, après l'expédition du Canada où le brave Montgommeri fut tué, le 31 Décembre 1775. Arnold se comporta dans cette journée avec beaucoup de valeur; au moment où il s'emparoit d'un poste, un boulet lui fracassa la jambe. Il s'attendoit à être nommé à la place de Montgommeri, mais on lui préféra le général Gates pour commander contre Burgoyne. Il fut cependant avancé & nommé quartier-maître-général. Ayant été accusé dans ce nouveau poste de beaucoup de malversations, il sollicita un jugement, qui lui fut accordé, & qui le disculpa; mais il ne fut point lavé aux yeux du public; on parut seulement oublier ses torts en faveur de sa bravoure. Il épousa, quelque tems, après une demoiselle des premières familles royalistes. Cette union le rendit suspect au

congrès

congrès & à ses compatriotes; cependant il continua de servir, sans rien laisser entrevoir des projets de trahison qu'il méditoit. Il trouva le moyen d'entrer en correspondance secrète avec le chevalier Clinton, & lui offrit de se laisser prendre avec toute la division qui étoit sous ses ordres. Comme il étoit nécessaire pour l'exécution de ce projet, d'enlever plusieurs postes qui n'étoient pas du complot, on résolut de concerter les moyens les plus propres à assurer le succès de l'entreprise. Clinton choisit pour cette négociation périlleuse son aide-de camp, jeune officier plein de mérite, âgé de 27 ans. Ce dernier se rendit déguisé au camp d'Arnold pour prendre avec lui tous les arrangemens nécessaires. Le prix de la trahison du général américain étoit qu'il obtiendrait dans les troupes royalistes le même grade qu'il avoit dans celles des états-unis, que l'on assurerait un fort à sa femme & à ses enfans, &c. &c. Le major André, qui avoit déjà traversé plusieurs

fleurs fois les lignes américaines, fut
 découvert par le plus grand des hasards.
 Trois maraudeurs l'arrêterent; sur les
 réponses qu'il leur fit, il le relâchèrent.
 Quelques momens après, un de ces sol-
 dats eut des soupçons, & persuada à ses
 camarades de le suivre & de s'emparer
 de sa personne. Le major André pou-
 voit se tirer d'affaire en leur montrant
 un passeport du général Arnold; mais
 il n'y songea pas & se contenta de les
 prier de le laisser aller, en leur offrant
 sa montre, ensuite sa bourse. Ceci ne
 fit qu'augmenter les soupçons des ma-
 radeurs; ils refusèrent tout & le con-
 duisirent au général Washington, dont
 il fut reconnu. Le major André ayant
 été fouillé, on trouva dans la doublure
 de son habit des papiers qui dévoilèrent
 toute la trahison. Washington donna
 avis sur le champ au comte de Rocham-
 beau de cet événement. Après s'être
 consulté avec lui sur le parti qu'il y
 avoit à prendre, il fut résolu qu'on em-
 ployeroit la ruse pour s'assurer d'Arnold.

Le général américain envoya lui faire ses complimens & lui annoncer qu'il se rendroit avec le général françois à son camp pour lui faire une visite ; il le prioit en même tems de mettre sous les armes le corps qu'il avoit à ses ordres, qui consistoit en 2700 hommes. Arnold, qui n'avoit encore aucun soupçon, fit réponse qu'il auroit l'honneur d'attendre les deux généraux. Mais une imprudence sauva le traître : l'aide de camp que Washington lui avoit envoyé tint quelques propos indiscrets ; il dit qu'on avoit arrêté un espion, qu'on avoit fait de grandes découvertes & qu'on apprendroit avant peu des choses bien étonnantes. Arnold prit l'alarme ; il s'évada sur un bateau de pêcheur, un moment avant l'arrivée de Washington. Celui-ci, le voyant échappé, donna connoissance de sa perfidie au corps qu'il commandoit. Le major André avoua tout. Ce jeune militaire intéressé par sa figure & son esprit. En outre de ses talens militaires, il cultivoit les lettres avec succès, au milieu des horreurs de
la

la guerre. On le croit auteur d'une satyre qui parut à New-Yorck contre les américains, & qui étoit très bien faite.

Aussitôt que le général Clinton eut appris ce qui étoit arrivé à son aide-de-camp, il envoya le général Robertson avec le pavillon de trêve pour demander la relaxation du prisonnier, ou au moins qu'il ne fût point puni de mort. Le général Washington répondit que, suivant les loix de la guerre, le major André devoit être réputé espion & qu'il feroit puni comme tel.

Si ce complot eut réussi, Arnold rendoit un service signalé aux royalistes. Il avoit le commandement de cinq forts & de deux postes importants : ceux de West-point, & de Stoni-point. Si les anglois s'étoient rendu maîtres de ces postes, l'armée américaine auroit été obligée de rétrograder & d'abandonner une partie du pays qu'elle occupe.

Le traître Arnold écrivit, le 5 d'Octobre, au général Washington, la lettre la plus impertinente, dans laquelle il menace d'exercer les plus grandes cruautés contre ceux des américains qui tomberont entre ses mains. Il ajoute: *La nécessité m'a forcé de laisser au camp que j'ai quitté, ce que j'ai de plus cher au monde: ma femme & mes enfans. Si on leur fait la moindre violence, je saurai venger cette injure dans le sang des américains, dont j'inonderai la terre.*

Dans une lettre qu'il a adressée aux habitans de l'Amérique, il veut faire passer la conduite qu'il a tenue pour un acte de patriotisme, motivé d'après les plus solides réflexions. Voici comment il s'exprime:

Aux habitans de l'Amérique.

„ Je serois indigne de la part que
 „ j'ai eue dans votre estime, si je gar-
 „ dois plus longtems le silence sur la
 „ conduite que j'ai tenue, & si je pou-
 „ vois être indifférent à votre appro-
 „ bation.

„ bation. Je dois, chers concitoyens!
 „ justifier à vos yeux les motifs qui
 „ m'ont déterminé à me joindre aux ar-
 „ mes du Roi. Peu de mots suffiront
 „ pour vous convaincre de la nécessité
 „ de vous soustraire à la tyrannie de
 „ ceux qui souhaitent le renversement
 „ de la constitution, qui se sont arrogé
 „ un pouvoir illégitime, qui trainent la
 „ guerre en longueur par des vues cri-
 „ minelles & contraires à la tranquilli-
 „ té publique. Je préfère la haine de
 „ ces derniers à leur amitié, & mon
 „ unique objet, dans cette adresse, est
 „ d'éclairer ceux de mes compatriotes
 „ qui ignorent les causes secrètes de
 „ cette guerre, & de leur découvrir les
 „ artifices des hommes qui les trom-
 „ pent. Depuis le moment où l'amour
 „ de la patrie nous fit prendre les ar-
 „ mes, les circonstances ont bien chan-
 „ gé. Vous allez en acquérir la con-
 „ viction, & alors vous prononcerez
 „ entre moi & ceux qui vous abusent,
 „ & vous déciderez de quel côté est le
 „ bon droit. „

„ Lorsque je renonçai au bonheur
 „ domestique dont je jouissois pour al-
 „ ler affronter les dangers de la guerre,
 „ je jugeai les droits de ma patrie at-
 „ taqués par le pouvoir despotique.
 „ L'honneur & le devoir m'appeloient à
 „ leur défense. Le seul motif qui nous
 „ mit d'abord les armes à la main, fut
 „ un simple redressement de griefs; mais
 „ bientôt il ne s'agit de rien moins que
 „ de déclarer l'Amérique indépendante.
 „ Entraîné par le torrent, j'acquiesçai à
 „ cette démarche, quoique je la crusse
 „ fort précipitée. Pour la justifier, on
 „ insista sur plusieurs raisons assez plau-
 „ sibles, mais qui cessèrent de l'être, du
 „ moment où la Grande Bretagne nous
 „ tendit les bras, qu'elle reconnut ses
 „ torts & qu'elle nous fit les proposi-
 „ tions les plus raisonnables. Nous
 „ nous y sommes refusés, & nous avons
 „ reçu chez nous ses ennemis les plus
 „ irréconciliables. La guerre que nous
 „ faisons, jusqu'alors étoit juste; à pré-
 „ sent elle ne l'est plus. „

„ Je

„ Je préviendrai la question que vous
 „ pourrez me faire. — *La guerre d'Améri-*
 „ *que*, me direz-vous, *n'a-t-elle pas été*
 „ *défensive jusqu'au tems où les françois s'al-*
 „ *lièrent avec nous ?* Je suis en cela entié-
 „ rement de votre avis. Vous ajouterez :
 „ *N'étoit-il pas nécessaire que nous nous pro-*
 „ *curassions un allié qui nous aidât à nous*
 „ *rendre indépendans de la Grande-Bretagne ?*
 „ A cela, je répondrai que non. Dès
 „ l'instant où l'Angleterre offroit de re-
 „ dresser nos griefs, toute hostilité
 „ auroit dû cesser & la querelle s'appai-
 „ soit d'elle-même.,,

„ Je ne peux donc que déplorer l'in-
 „ digne politique qui a porté le con-
 „ grès à rejeter les propositions qui
 „ lui ont été faites, sans consulter le
 „ peuple de l'Amérique ; tandis qu'il
 „ auroit dû rechercher lui-même tous
 „ les moyens qui pouvoient conduire à
 „ la paix, & entamer à cet effet une
 „ négociation, à la faveur de la suspen-
 „ sion d'armes qui lui avoit été offerte
 „ par la Grande - Bretagne. Mais les

„ intérêts de la patrie ont été sacrifiés
 „ aux vues ambitieuses d'un petit nom-
 „ bre & aux insinuations des françois;
 „ J'avois, depuis longtems, des soupçons
 „ de ces maneges perfides, & je désap-
 „ prouvai le refus de quelques propo-
 „ sitions faites antérieurement à la com-
 „ mission parlementaire de 1778. Mais
 „ comme j'étois alors plus occupé du
 „ métier des armes que du travail du
 „ cabinet, je suivis, comme les autres,
 „ l'impulsion de nos représentans. Je
 „ reconnus, mais trop tard, les fautes
 „ qu'on avoit faites, & la plus saine
 „ partie de mes concitoyens avoua avec
 „ moi, que les ouvertures de la seconde
 „ commission britannique surpassoient mê-
 „ me les vœux & l'attente des colonies;
 „ qu'on auroit dû les accepter, & que
 „ le refus qu'on avoit fait devoit inspi-
 „ rer des soupçons contre ceux qui
 „ étoient revêtus de l'autorité.,

„ Tous nos concitoyens ont été la
 „ dupe d'une crédulité vertueuse qui leur
 „ a fait sacrifier leurs biens & leurs vies,

„ non

„ non

„ non

„ non pour la défense de leur liberté,
 „ mais pour la réussite des projets de
 „ la France, qui, en paroissant se joindre
 „ à nous, n'a d'autres vues que de per-
 „ dre à la fois la mere-patrie & ses co-
 „ lonies. Doit-on s'attendre que de
 „ vils esclaves du despotisme se ren-
 „ dront sérieusement les défenseurs de
 „ la liberté? Qui a conclu ce traité
 „ d'alliance avec la cour de Versailles?
 „ Quelques personnages qui n'ont ja-
 „ mais été autorisés par la nation, mais
 „ seulement par un petit nombre d'in-
 „ dividus, auteurs des premiers trou-
 „ bles de l'Amérique, & contre les dé-
 „ cisions desquels tous les citoyens sen-
 „ sés ont protesté. Jusqu'à présent les
 „ articles de la confédération ne sont
 „ pas encore signés: preuve qu'ils n'ont
 „ pas reçu la sanction du peuple. Com-
 „ me ce sont les offres insidieuses de la
 „ France qui ont fait rejeter les pro-
 „ positions de la Grande-Bretagne; après
 „ de mûres réflexions, j'ai cru devoir
 „ préférer celles que m'a fait faire ma

„ patrie; persuadé qu'il est plus hono-
 „ rable & plus sage de mettre notre
 „ confiance dans la justice & la géné-
 „ rosité de George III. que de nous fier
 „ aux promesses d'une puissance qui s'est
 „ toujours joué de ses alliés, qui s'est
 „ de tout tems déclaré l'ennemie de la
 „ liberté, qui tient ses sujets dans le
 „ plus dur esclavage, qui n'a d'autre
 „ but que de donner des fers à l'uni-
 „ vers; d'une puissance enfin qui, sans
 „ moyens & accablée d'une dette énor-
 „ me, a entrepris une guerre qui acheve
 „ de la ruiner, & qui, dans quelques
 „ années, sera obligée de se déclarer in-
 „ solvable ou de recourir à des moyens
 „ forcés qui acheveront sa destruction
 „ totale.,

„ C'est avec franchise, chers conci-
 „ toyens, que je vous parle. Depuis
 „ longtems, j'étois résolu de reprendre
 „ la défense de la bonne cause. Que
 „ tous les bons anglois imitent mon
 „ exemple! qu'ils rentrent dans le de-
 „ voir, qu'ils mettent bas les armes &
 „ qu'ils

„ qu'il concertent entre eux un projet
 „ plus glorieux : je veux dire , une pa-
 „ cification qui mette fin à l'effusion du
 „ sang. Dieu m'est témoin que je n'a-
 „ vois en d'autre objet , en me rendant
 „ avec le corps à mes ordres , que de
 „ procurer la tranquillité à ma patrie. „

„ J'avoue que c'est avec satisfaction
 „ que j'ai porté à mes anciens compa-
 „ gnons , soldats & concitoyens le té-
 „ moignage de mes regrets. J'ai le
 „ même plaisir à les assurer que je trou-
 „ ve une raison suffisante pour qu'ils se
 „ reposent entièrement sur les sentimens
 „ magnanimes du Roi d'Angleterre , dont
 „ l'intention est de les laisser jouir de
 „ leurs droits & privilèges dans toute
 „ leur étendue , de les affranchir pour
 „ l'avenir de toute taxation arbitraire ,
 „ & même d'y ajouter les avantages
 „ qui pourront être compatibles avec la
 „ prospérité de l'empire britannique. „

„ Quelques-uns de mes concitoyens
 „ diront peut-être que j'ai combattu
 „ trop

„ trop longtems pour la cause des amé-
 „ ricains, si elle étoit mauvaise; d'autres,
 „ que je n'aurois pas dû la quitter. Je
 „ répondrai aux premiers, que j'ai d'a-
 „ bord été dans une aveugle prévention,
 „ & que lorsque la vérité a commencé
 „ à luire à mes yeux, je n'ai pu trouver
 „ jusqu'à ce moment d'occasion favora-
 „ ble pour rentrer dans le devoir &
 „ reconnoître ma faute; que je suis prêt
 „ à me soumettre au jugement de no-
 „ tre commun maître, pour qu'il m'ab-
 „ solve ou qu'il me condamne (*that to*
 „ *ower common Master i am Willing to stand*
 „ *or fast.*) Pour ce qui concerne les
 „ gens de candeur, du nombre desquels
 „ quelques-uns sont au service, je dé-
 „ clare que je crois aveuglement, mais
 „ honnêtement, dans les bandes que j'ai
 „ quittées. Je prie Dieu de leur don-
 „ ner toutes les lumières nécessaires
 „ pour leur propre salut, pendant qu'il
 „ en est encore tems. Quant à cette
 „ foule de censeurs de ma conduite,
 „ dont l'inimitié contre moi ne tire sa
 „ source

„ source que de leur haine pour l'obéis-
 „ sance qu'ils doivent à leur légitime
 „ souverain ; je leur réponds que je
 „ suis prêt à me dévouer pour la réu-
 „ nion de mes concitoyens à l'empire
 „ britannique : cette réunion étant le
 „ seul moyen de prévenir les maux
 „ dont la patrie est menacée. Ces cen-
 „ seurs peuvent s'assurer enfin que,
 „ convaincu, comme je le suis, qu'on
 „ ne peut rien me reprocher, je n'op-
 „ poserai à leur méchanceté & à
 „ leurs calomnies que le silence du mé-
 „ pris..”

(Signé) ARNOLD.

A New-Yorck, le 7 Octobre 1780.

Vous conviendrez, mon cher Com-
 te ! qu'il n'est pas possible de justifier
 une trahison avec plus d'audace. C'est
 nous, en partie, qui servons de prétexte
 à ce traître. Sa lettre n'a pas produit
 l'effet qu'il s'en promettoit : il est en
 horreur à tous ses concitoyens. Il n'est
 pas mieux regardé, à ce qu'on nous
 écrit,

écrit, par les anglois , qui le méprisent. Clinton , qui a l'ame honnête & le cœur droit , le déteste en secret. Il a dit : *Je dois , dans le poste où je suis , aimer la trahison ; mais il n'est pas dans ma façon de penser d'aimer les traitres.*

Adieu , mon cher Comte ! Je me trouve , après cette longue lettre , excédé de fatigues. Il est une heure du matin ; je n'ai pas voulu manquer le courrier de demain.

Je suis &c.

FIN du TOME VI.

TABLE



T A B L E
DES
MATIERES CONTENUES
DANS CE
SIXIEME VOLUME.

Lettre I.

Page 1.

Conduite des Etats-généraux dans l'affaire de la coadjutorerie. Réponse du Roi de Prusse à l'Electeur de Cologne. Lettre de ce monarque, au grand-chapitre de Munster. Causes de la foible opposition de Frédéric à l'élection de l'Archiduc Maximilien. Adresse de la cour de Vienne. Manière dont elle récompense ceux qui la servent.

Lettre II.

Page 15.

Eloge de M. le baron de Hertzberg. Conversation avec ce ministre sur la neutralité armée. Précis de la vie de M. de Hertzberg; services qu'il rend à son maître; son caractère; conduite singulière du Roi envers lui. Causes du mécontentement de Frédéric envers plusieurs officiers. Paroles de ce monarque au sujet du Prince-Royal de Prusse. Réception faite au ministre de Russie par le

Table des Lettres.

le Chan des Tartares. La majorité du chapitre de Munster se déclare pour l'Archiduc Maximilien. Les anglois cherchent à faire une paix séparée avec l'Espagne.

Lettre III.

Page 29.

Extrait d'un rapport du chevalier Clinton aux ministres anglois, sur les dispositions des habitans de la Caroline méridionale. M. Francklin est chargé de réfuter les assertions insérées dans ce rapport. Déclaration qu'il fait au cabinet de Versailles, au nom de ses commettans. Réponse faite par M. de Vergennes au plénipotentiaire américain. Déclaration de S. M. Très-Chrétienne au Roi de Suède. Efforts du cabinet de Versailles pour empêcher le succès de la mission des députés Hollandois près de la cour de Pétersbourg. Variations dans la conduite du Chev. Yorck à la Haye. Manière dont il la justifie.

Lettre IV.

Page 42.

Conversation avec le Lord P. . . sur la guerre d'Amérique: sentiment du feu Lord Chatham sur cette guerre; aveuglement des ministres anglois; conduite inepte du Lord Stormont; causes de la décadence du commerce en France. Lettre du général Washington à son épouse. Précis de la révolution d'Amérique. Conduite tenue par William Eden. Manière dont la constitution du Mariland fut établie. Réflexions.

Lettre V.

Page 63.

Nouveaux détails sur M. de Hertzberg. Causes de la prévention du Roi de Prusse contre la littérature allemande. Réflexions sur la conduite du cabinet de St. James, lors de l'insurrection des Américains. Propos plaisant tenu à M. le comte de Vergennes. Réponse de ce ministre. Causes qui s'opposent à une révolution en France, semblable

Table des Lettres.

blable à celle de l'Amérique. Les troupes françoises, réunies à l'armée américaine, se disposent à agir. Prises considérables faites sur les anglois par la flotte combinée. Sensation que ce succès produit à Londres. Arrivée de deux flottes marchandes dans les ports d'Angleterre.

Lettre VI.

Page 79.

Précautions prises par le Roi de Prusse pour qu'on ne lui présente pas de suppliques pendant son voyage en Silésie. Nouvelles plaintes portées à ce monarque par la femme du meunier. L'Empereur, à son retour de Pétersbourg, veut s'aboucher avec le Roi de Prusse : causes qui empêchent que cette entrevue n'ait lieu. Paroles de Frédéric sur les projets des deux cours impériales & l'ambition de la maison d'Autriche. Projet d'un système politique universel, renouvelé par ce monarque. Route tenue par le Prince-Royal de Prusse pour se rendre à Pétersbourg. Aveu fait par le Roi de Prusse de ses étourderies politiques.

Lettre VII.

Page 93.

Réformes dans la maison du Roi. Effets fâcheux de la multiplicité des charges. Acte de justice de Louis XVI. Les troupes françoises & américaines combinées se disposent à attaquer New-Yorck. Mouvements du général Clinton pour engager Washington au combat. Extrait d'une dépêche du général anglois au Lord Germaine. Lettre du général Washington. Les anglois échouent dans leur projet de détacher l'Espagne de la France. Moyen de parvenir au ministère en Angleterre. Fautes commises par le duc de Choiseul. Réflexions sur les suites de la politique actuelle & sur différens abus.

)*(

Lettre

Table des Lettres.

Lettre VIII.

Page 114.

Enquête ordonnée par le congrès sur la conduite du général Lincoln. Copie d'une lettre du Port-Royal de la Martinique. Arrivée de plusieurs officiers françois de l'Amérique. Economie de Louis XVI. Vaisseaux lancés à Brest. Procédé généreux des troupes françoises envers les milices américaines. Paroles du Roi à ce sujet. Notices sur la navigation & la mort du capitaine Cook. Contestations entre la Russie & la Porte Ottomane, au sujet de l'établissement d'un consul Russe à Bucharest. Refus que fait cette dernière de souscrire aux desirs de la cour de Pétersbourg. Décadence du commerce Russe dans les échelles du Levant.

Lettre IX.

Page 127.

Le Roi de Prusse prend du goût pour la littérature allemande. Il compose un discours à ce sujet. Caractere & conduite de d'Alembert. Opinion du Roi sur ce philosophe. Détails intéressans sur le marquis d'Argens, & sur Quintus - Iscilus. Frédéric s'attache le marquis de Luchefini. Faveur dont jouit ce dernier. Sentiment du Roi sur la littérature françoise. Maneges des gens de lettres en France. Encouragemens donnés par le Roi de Prusse aux savans de sa nation. Opinion de ce monarque sur différens écrivains françois.

Lettre X.

Page 143.

Nouvelle réforme du Roi de Prusse dans ses tribunaux. Maneges odieux des avocats. Notification du tribunal de la chambre pour réprimer ces abus. Arrogance de l'ordre des avocats en France. Réglemens faits par Frédéric pour l'administration de la justice. Lettre d'un parisien à ce monarque sur différens objets de jurisprudence & les révolutions arrivées dans cette partie de l'ad.

Table des Lettres.

l'administration. Présent fait par le Roi à M. de Hertzberg.

Lettre XI.

Page 161.

Discours adressé par M. de Waffenaar-Starembourg à l'Impératrice de Russie. Réponse de cette souveraine. Suites de cette mission, Embarras où la neutralité armée jette la cour de Londres. Nouveaux armemens dans les ports d'Angleterre. Etat d'épuisement des puissances belligérantes. Abolition de la question préparatoire en France. Dispositions vigoureuses de l'état de Massachusetts. M. Laurens est chargé d'une commission secrète près de la république de Hollande. Lettre d'un membre de la régence d'Amsterdam à un américain sur les succès du parti républicain en Hollande & les avantages de la constitution des états-unis.

Lettre XII.

Page 177.

Retraite de M. le comte Duchaffault, causée par M. de Sartine. Plaintes portées par M. Francklin à M. de Vergennes. Lettre du Roi au grand-amiral de France. Conduite intéressée des ministres françois. Extrait d'une lettre de l'amiral Rodney à son épouse. Mouvemens de la flotte françoise & espagnole. Jonction de l'amiral Walsingham avec la flotte de Sir Rodney. Don Solano perd son fils. L'amiral Digbi est nommé au commandement de la flotte de la Manche. Maladies parmi les équipages anglois. Extrait d'une dépêche de l'amiral Rodney à l'amirauté. Preuve de patriotisme donnée par les habitans des îles de St. Christophe & de Neva.

Lettre XIII.

Page 190.

Imprudence de M. Linguet; il est mis à la Bastille. Renvoi de M. de Sartine; causes de sa disgrâce. M. de Castries lui succède. Portrait du nouveau ministre

Table des Lettres.

ministre de la marine. Conduite odieuse des anglois envers les hollandois : Ils s'emparent de plusieurs navires américains dans la baye de St. Martin. Le général Cornwallis attaque l'année américaine & remporte sur elle un avantage signalé. Parallele de ce général avec son collègue Clinton. L'Angleterre veut faire un dernier effort pour réduire ses colonies. Vices du gouvernement anglois.

Lettre XIV.

Page 203.

Arrivée du Prince-Royal de Prusse à Pétersbourg. Réception qui lui est faite. Succès de S. A. R. près des dames Russes. Propos de Frédéric à ce sujet. Sentiment de quelques politiques sur le système adopté par les deux cours impériales. Mauvais état de la santé de l'Impératrice-Reine. Lettre du Roi de Prusse sur les projets futurs de l'Empereur, & les vues d'agrandissement de la maison d'Autriche. Conduite de l'Empereur ; forme d'administration qu'il veut introduire. Accueil gracieux fait aux plénipotentiaires hollandois par le Grand-Duc de Russie. Etat physique du Roi de Prusse. Indisposition du Prince-Royal.

Lettre XV.

Page 220.

Conduite adroite de M. de Sartine pendant qu'il étoit en place. Cause principale de sa disgrâce. M. Laurens, ministre des états-unis, est pris par les anglois, & transporté en Angleterre. Nouvelle conduite de la cour de Lisbonne envers la cour de Londres. Prétendu traité entre les américains & le parti républicain en Hollande. Nouvelles reçues de l'Inde. Projets de la cour de France. La flotte aux ordres de Don Solano se sépare de la flotte françoise. Procédé affreux du général Cornwallis. Rapport fait par M. de Rochambeau : rencontres qu'il eut pendant la traversée. Tentative de l'amiral Graves.

Lettre

Table des Lettres.

Lettre XVI.

Page 235.

Service rendu à la France par les hollandois. Violation de territoire faite par les anglois. La cour de Londres fait passer de nouvelles troupes en Amérique. Maladie épidémique parmi les anglois. Nouveaux mouvemens des troupes françoises & américaines. Conduite du commodore Cornwallis envers M. de Ternai. Mémoire à M. de Vergennes par un Batave, sur la constitution de la Hollande & la conduite de la France envers cette république.

Lettre XVII.

Page 256.

Tentative du général Washington. Beau trait de patriotisme des femmes américaines. Adresse du conseil suprême de Pensylvanie aux habitans de cet état pour les encourager à de nouveaux efforts. Etat fâcheux de la santé du comte de Maurepas.

Lettre XVIII.

Page 270.

Fêtes données au Prince-Royal de Prusse à Pétersbourg. Manière de fêter les étrangers chez différentes nations. Paroles du Roi de Prusse sur la capitale de la France. Conflit de différens pouvoirs dans ce royaume; contraste dans les mœurs & les opinions; but de M. Necker dans son *compte rendu*. Plaisanterie de Frédéric à ce sujet. Principal motif du voyage de l'Empereur à Pétersbourg. Copie d'une lettre de Pétersbourg au Roi de Prusse sur ce voyage. Politique adroite du monarque prussien.

Lettre XIX.

Page 283.

Production plaisante du Roi de Prusse: Discours du Lord C. à la chambre des communes sur la révolution d'Amérique. Sentimens philosophiques de Frédéric. Origine des Rois & autres souverains. Influence du Roi d'Angleterre.

Table des Lettres.

terre. Fautes commises par la nation angloise.
Dispositions du monarque Prussien envers la
Grande-Bretagne.

Lettre XX.

Page 302.

Nouveaux détails sur les opérations des troupes françoises & américaines. Lettre d'un officier de l'armée du comte de Rochambeau à un de ses amis. Succès remporté par les américains sur un corps de troupes royalistes. Les amis de M. de Sartine cherchent à le justifier. Réflexions sur cet ex-ministre. Acte de sévérité exercé par M. Necker. M. le comte d'Estaing met à la voile avec les vaisseaux françois pour retourner à Brest. Sentiment de ce général sur le siège de Gibraltar.

Lettre XXI.

Page 316.

Réflexions sur la détention de M. Laurens. Arrivée de ce ministre des Etats-unis à Londres; il subit un interrogatoire; fermeté & courage qu'il montre; traitement qu'il éprouve de la part des ministres anglois. Conduite de M. Laurens lors de l'insurrection des américains. Correspondance interceptée par les anglois. Ressentiment du cabinet britannique contre la Hollande. Conduite prudente du Roi de Prusse dans ses négociations. Le Stadhouder perd de son influence. Projet de la province de Hollande. Conduite odieuse du duc de Brunswick. Sentiment d'un hollandois sur le prince d'Orange & les suites des troubles qui agitent la Hollande.

Lettre XXII.

Page 333.

Retour du Prince-Royal de Prusse à Pétersbourg. Présents qu'il reçoit & qu'il fait. Inquiétudes du Roi de Prusse au sujet des projets futurs de l'Empereur. Paroles de ce monarque sur l'alliance

Table des Lettres.

ce entre l'Autriche & la France. Occupation littéraires de Frédéric. Préférence du Prince-Royal pour les gens-de lettres de sa nation. Lettre du philosophe d'Alembert sur le sort de l'espèce humaine & sur le comte de Caliostro.

Lettre XXIII.

Page 346.

Réflexions sur les causes qui ont de tout tems divisé l'espèce humaine. Nouvel emprunt fait par M. Necker. M. le comte de Guichen quitte l'Amérique pour revenir en europe. M. de Castries se propose de faire construire un port à Cherbourg. Réflexions sur ce projet. Traitement magnifique fait à M. de Sartine. Acte de sévérité du nouveau ministre de la marine. Ouverture du parlement d'Angleterre. Extrait du discours du Roi George aux chambres haute & basse. Les vaisseaux du comte de Guichen sont maltraités par la tempête.

Lettre XXIV.

Page 359.

Le comte de Maurepas désapprouve les changemens faits dans le ministère. Conversation de ce ministre avec un de ses favoris sur le directeur des finances. Sentiment du Mentor sur M. de Castries. Notices sur le général Arnold; trahison qu'il médite; moyens qu'il employe pour la faire réussir. Le complot est découvert; Arnold prend la fuite. Menaces qu'il fait au général Washington. Lettre de ce traître aux habitants de l'Amérique pour justifier son crime. Effet que produit cette lettre. Paroles du général Clinton à ce sujet.

FIN de la TABLE.

ERRATA.

Page 65. Ligne 15. Au lieu de : par marcher. Lisez : pour marcher.

Page 75. Ligne 3. le généraux. Lisez : les généraux.

Page 106. Ligne 9. au. Lisez : aux.

Page 108. Ligne 2. pas de. Lisez : par de.

*Page 160. à la dernière Ligne. mon cher Comte!
Lisez : Monsieur!*

Page 215. Ligne 16. si fleraï. Lisez : siflerai.

Page 224. Ligne 5. malelot. Lisez : matelot.

Page 272. Ligne 14. les prive. Lisez : les privent.

Page 289. Ligne 2. fujet. Lisez : sujets.

Page 291. Ligne 21. coutoient. Lisez : coutoit.

Page 312. Ligne 25. se s'être. Lisez : de s'être.

Page 331. Ligne 7. de Stadhouder. Lisez : du Stadhouder.

Page 348. Ligne 22. de progrès. Lisez : des progrès.

Page 352. Ligne 7. devenir. Lisez : deviner.



i-

x.

e!

d.

s.